



LÉGENDE

- Voyage d'Aller
- +++++ Voyage de Retour
- ⊕ Pueblos des missions détruits
- R Rio ou Rivière
- I Indiens
- SALTO: Chute d'eau

- ILES:** St Catherine: do Salto: Martin
- INDIENS:** Guaranis: Guaycurus: Tobas: Lenas: Guanas.
- COLONIE:** De St Leopoldo.
- PROVINCES:** Rio Grande do Sul: Paraguay: Corres: Guayra: Gran Chaco:
- REPUBLIQUES:** Estado Oriental del Uruguay: Entre-Rios.
- LAGUNES:** Ybera: dos Patos: Ypoa: Mini on im.

- CHUTES:** Salto Grande: Salto Chico.
- RIVIÈRES:** Parana: Paraguay: Uruguay: de la Plata: dos Sinos: Camacuam: Tacuari: Jaguaron: Guayba: Jacuhy: passo do Rosario: Ybiqui: guassu: Negro: Gualeguay: Guaycur: Corrientes: Bateles: St Lucia: Mirinay: Mbiay: Guayquiraró: Salado: Vermojo: Pileomayo: Teliquari: guassu: Xejuy: Aquidamanity: Ibinyma: Anambuy: Guatemey: Acaray: Monday: Tacuari: Rio Grande de Curitiba: MERIM: RIO GRANDE DO SUL: Pelotas: Barra de Rio G do Sal
- VILLES-BOURGES:** Buenos Ayres: Obligado: Monte Video: Santa Fe: Sacramento: Santos:
- PEUPLADES:** Esquina: Corrientes: Pay Sandu: San Pedro: Rio de Janeiro: St Paulo: Paranaqua: Laguna: Porto Alegre: Rio Grande do Sul: Pelotas: Trinito: Santo Amaro: Rio Pardo: Itaquy: Cachoeira: Casapava: St Gabriel: Uruguayana: San Borja: Hormiguero: St Tomé: Mariri: Campo de St José: Los Livres: San Pedro: Asuncion: Humaita: Pilar: Villa Franca: Villata: Altos: Villa Rica: Concepcion: St Maria da Fé: St Rosa: Itapua: Rosario: Carmá: Goya: Candelaria: Curupaty: Passo de la Patria.

A. BAGUET.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

RIO GRANDE DO SUL
&
LE PARAGUAY.

AUGMENTÉ D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA
DÉCOUVERTE DU BRÉSIL ET D'UN RÉCIT DE LA GUERRE
DU PARAGUAY.

Deuxième Édition.

ANVERS.
IMPRIMERIE A VAPEUR H. ERNEST, RUE HOUBLONNIÈRE, 32.
1874.

1955

A BREVET

RIO GRANDE DO SUL

&

LE PARAGUAY.

W. H. B. & Co. Proprietors
of the Rio Grande do Sul & Paraguay

W. H. B. & Co.

W. H. B. & Co. Proprietors
of the Rio Grande do Sul & Paraguay

A MONSIEUR

MANOEL ANTONIO

MOREIRA,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE GÉOPOLD,

CONSUL GÉNÉRAL

de Sa Majesté l'Empereur du Bresil

EN BELGIQUE.

LIBRARY

MANUEL ANTONIO

MORILLAS

DEPARTAMENTO DE AGRICULTURA Y FISCALIA

SECRETARIA DE AGRICULTURA Y FISCALIA

DEPARTAMENTO DE AGRICULTURA Y FISCALIA

LIBRARY

PRÉFACE.

De retour à Rio de Janeiro, capitale du Brésil, vers la fin de l'année 1846, d'un voyage au Paraguay, je fus engagé par des amis trop indulgents à en publier une relation.

Comme je ne disposais pas du temps nécessaire à la rédaction de ce travail, je me bornai à classer mes notes, dont un journal publia quelques extraits.

Depuis, j'ai obtenu, concernant les contrées lointaines que j'ai parcourues, divers renseignements historiques à l'aide desquels j'ai pu faire de mon voyage un récit assez complet pour être utilement publié.

Je n'ai cru devoir négliger aucun détail, mon but étant d'éclairer autant qu'il m'a été possible ceux qui se décideraient à entreprendre le même voyage.

Ce n'est que depuis la mort du dictateur Don José Gaspar Francia, que l'entrée du Paraguay fut permise aux voyageurs.

Avant cette époque, ce pays, qui n'était guère connu que

géographiquement, représentait ce que j'appellerai la Chine de l'Amérique du Sud.

Les renseignements les plus précis que l'on possédât au sujet du Paraguay, à cette époque, se trouvaient dans l'ouvrage du savant naturaliste D. Félix de Azara, MM. Rengger et Bonchamps publièrent ensuite un aperçu des premières années de la dictature de Francia. Mais comme ils quittèrent le pays en 1825, les derniers événements du règne du dictateur étaient restés à l'état de mystère.

C'est la guerre récente entre le Brésil et le Paraguay qui m'a décidé à publier cet ouvrage ; bien que les matériaux en aient été recueillis il y a vingt-cinq ans, je pense qu'il n'est pas sans utilité de faire connaître ce qu'était le Paraguay en 1846.

J'étais un des rares voyageurs qui y avaient pénétré depuis 1826 ; c'est ce qui explique les détails dans lesquels j'entre sur les dernières années de l'administration de Francia, ainsi que sur l'avènement au pouvoir, du président Carlos Antonio Lopez.

J'ai décrit la ville et la province de Rio Grande, ainsi que les mœurs des habitants, telles qu'elles étaient au moment de mon passage.

Depuis lors Rio Grande est devenue une belle et florissante cité, et les mœurs y ont subi une grande transformation, de même que la plupart des ports de l'empire sud-américain, surtout Rio de Janeiro comme on le verra dans l'introduction.

INTRODUCTION.

LE DU BRÉSIL. — INVASION DU PAYS PAR
ÇAIS ET LES HOLLANDAIS. — RIO DE JANEIRO. —
PUBLICO. — JARDIM BOTANICO. — HOPITAL
MISÉRICORDE. — DOM PEDRO II. —

ouverte du Brésil, dont l'Espagne et le
se disputent l'honneur, est due uniquement
rd, comme beaucoup d'autres découvertes
sciences et dans l'industrie.

sera pas superflu de faire connaître les
versions des historiens qui ont écrit sur ce
autant plus qu'il règne parmi eux une
divergence d'opinions sur cet événement si
ble.

les MEMORIAS HISTORICAS de Rio de Janeiro,
quel, roi de Portugal, désireux de découvrir
ge aux Grandes-Indes, fit équiper une flotte
navires, dont il donna le commandement
l Pedro Alvarez Cabral qui partit de Lisbonne
s 1500.

avoir vu les îles du Cap vert, il se dirigea
est, afin d'éviter les calmes de la côte

géographiquement, représentait ce que j'appelle de l'Amérique du Sud.

Les renseignements les plus précis que l'on possédait du Paraguay, à cette époque, se trouvaient dans l'ouvrage du savant naturaliste D. Félix de Azara, MM. Rengschamps publièrent ensuite un aperçu des premières années de la dictature de Francia. Mais comme ils quittèrent le Paraguay en 1825, les derniers événements du règne du dictateur restés à l'état de mystère.

C'est la guerre récente entre le Brésil et le Paraguay qui a décidé à publier cet ouvrage; bien que les matériaux ont été recueillis il y a vingt-cinq ans, je pense qu'il n'y a aucune utilité de faire connaître ce qu'était le Paraguay en

1826; c'est ce qui explique les détails dans lesquels j'ai décrit les dernières années de l'administration de Francia sur l'avènement au pouvoir, du président Carlos Antonio López.

J'ai décrit la ville et la province de Rio Grande, ainsi que les mœurs des habitants, telles qu'elles étaient au moment de mon passage.

Depuis lors Rio Grande est devenue une belle et grande cité, et les mœurs y ont subi une grande transformation; même que la plupart des ports de l'empire sud-américain, tout Rio de Janeiro comme on le verra dans l'introduction.

INTRODUCTION.

DÉCOUVERTE DU BRÉSIL. — INVASION DU PAYS PAR
 LES FRANÇAIS ET LES HOLLANDAIS. — RIO DE JANEIRO. —
 PASSEIO PUBLICO. — JARDIM BOTANICO. — HOPITAL
 DE LA MISÉRICORDE. — DOM PEDRO II. —

La découverte du Brésil, dont l'Espagne et le Portugal se disputent l'honneur, est due uniquement au hasard, comme beaucoup d'autres découvertes dans les sciences et dans l'industrie.

Il ne sera pas superflu de faire connaître les diverses versions des historiens qui ont écrit sur ce sujet, d'autant plus qu'il règne parmi eux une grande divergence d'opinions sur cet événement si remarquable.

D'après les MEMORIAS HISTORICAS de Rio de Janeiro, Dom Manuel, roi de Portugal, désireux de découvrir un passage aux Grandes-Indes, fit équiper une flotte de treize navires, dont il donna le commandement à l'Amiral Pedro Alvarez Cabral qui partit de Lisbonne le 9 Mars 1500.

Après avoir vu les îles du Cap vert, il se dirigea vers l'Ouest, afin d'éviter les calmes de la côte

d'Afrique ; mais une tempête l'ayant surpris, il fut jeté sur la côte du Brésil qu'il croyait être une île. Pendant cette navigation il fut obligé, à cause du mauvais temps, d'entrer le 25 Avril dans une rade, qui porte encore de nos jours le nom de Porto Seguro, située au nord de la Province de Bahia. Ayant pris possession de ce nouveau continent au nom du Portugal, il lui donna le nom de Santa-Cruz, en y faisant planter une grande croix.

Cabral, après avoir fait quelques échanges avec les naturels, qui étaient d'un caractère fort doux, y laissa deux criminels. Le 2 Mai il continua sa route vers les Indes, après avoir expédié un navire au roi Manuel pour lui annoncer cette découverte.

Cette version est la plus accréditée par les historiens ; toutefois il est prouvé que, quelques mois auparavant, Vicente Yanez Pinzon découvrit les côtes nord du Brésil voisines de la rivière de Maranham, mais que Cabral prit possession de ce territoire avant le retour en Espagne du navigateur Pinzon.

D'après Herrera et quelques autres auteurs, Pinzon lieutenant et compagnon de Christophe Colomb, équipa à ses frais quatre navires et partit de Palos le 18 Novembre 1499. Après avoir touché aux îles du Cap Vert, il continua sa route le 13 Janvier 1500 et navigua pendant un millier de lieues. Le 26 Janvier il découvrit un cap qu'il nomma Cabo de la Consolacion (1), descendit à terre et prit possession de ce territoire au nom de l'Espagne.

Pinzon remit à la voile, longea la côte de Paraíba et découvrit le Rio Dulce. Après cette expédition, il revint en Espagne vers la fin de Septembre en rapportant une vingtaine d'esclaves, du bois Brésil et certaines pierres précieuses.

D'après quelques historiens, Herrera commet une

(1) Aujourd'hui appelé le Cap St Augustin.

erreur. Ce n'est pas au cap de la Consolacion, au sud de Pernambuco, qu'aurait abordé Pinzon, mais plus vers le nord vers le 2^d degré environ et la rivière, sur laquelle il navigua, était le Maranham et non le Rio Dulce.

Le même historien cite encore le voyage de Diego de Lepé vers le commencement de l'année 1500. Ce navigateur prit possession, au nom de la Castille, de la partie du Brésil située vers le Rio Maranham.

Passons maintenant aux voyages d'Americo Vespucci dont J. Battista Ramusia cite les propres lettres dans son ouvrage sur la navigation, mais dont on a souvent contesté la véracité. Le hardi navigateur Florentin s'étant retiré dans une ville d'Espagne, pour se reposer des fatigues de deux voyages aux Indes Occidentales, le roi Dom Manuel résolut de se l'attacher ; ce ne fut pas chose facile. A la fin Vespucci céda et partit secrètement pour Lisbonne.

Le roi ordonna d'équiper trois navires, pour reconnaître les limites du pays nouvellement découvert par Cabral, et dont on avait eu connaissance par un navire expédié par ce navigateur à Lisbonne (1).

Le 15 Mai 1501 Vespucci appareilla de Lisbonne, visita les îles Canaries, la côte d'Afrique et de là se dirigea vers le Sud.

Après avoir échappé à des tempêtes, pendant lesquelles les navires faillirent plus d'une fois être engloutis par les vagues furieuses, il aperçut une côte au sud du cap San Roque. Un de ses hommes, étant descendu à terre, fut assommé par les naturels, qui, ayant fait un grand feu, rôtirent le malheureux et le mangèrent. Vespucci quitta ce lieu inhospitalier, doubla le cap St Augustin et visita toute la côte

(1) Dans la lettre écrite à son souverain, Cabral désigne le Brésil comme étant une île. Ce document fort curieux et qui est tout un récit, est précieusement conservé aux archives de la Marine à Rio de Janeiro.

sur une Étendue d'environ sept cents lieues, lorsqu'une violente tempête le jeta jusqu'en vue de la terre Australe. Après quinze mois de navigation, il revint à Lisbonne en Septembre de l'année 1502.

La riche et luxuriante végétation du pays qu'il venait de parcourir, ses hautes montagnes, ses vastes forêts, ses rivières grandioses excitèrent l'admiration de ce grand homme et ses récits engagèrent le roi de Portugal à faire explorer ce nouveau continent. Il s'est trouvé un grand nombre d'historiens qui ont traité le récit de Vespucci de fable, se fondant sur des auteurs presque contemporains, qui n'attachent pas même son nom à cette découverte. On conserve encore une lettre, datée du 29 Juillet 1501, adressée par le roi Dom Manuel au roi et à la reine d'Espagne, au sujet du voyage de Cabral, et dans laquelle le nom de Vespucci n'est pas même mentionné.

Ce fut le Jésuite Simon de Vasconcellos qui le premier, cent soixante ans après la découverte du Brésil, a soutenu qu'Americo Vespucci avait été au service du Portugal et son opinion a été partagée par d'autres auteurs (1). Malgré tous ces témoignages contradictoires, il paraît avéré qu'Americo Vespucci faisait partie de l'expédition, mais à titre de savant et de géographe instruit, pour faire un rapport sur les habitants et sur le pays.

Il y a lieu de croire que ce fut Gonsalvez Coelho qui commandait la seconde expédition envoyée en 1503, par le roi Dom Manuel à la terre de Santa Cruz. Ce qui semble le confirmer, c'est que, d'après Damien de Goes historien consciencieux, les premiers colonisateurs furent fournis par l'équipage d'une flottille

(1) Quelques-uns prétendent qu'Americo Vespucci a donné son nom à l'Amérique, mais d'autres semblent croire que ce nom vient de MARICA, qui en langue tupi, veut dire : objet creux, et que c'est ainsi que les Indiens désignèrent les premiers vaisseaux qui parurent sur la côte du Brésil.

commandée par Gonzalvez Coelho dont une partie fit naufrage sur les côtes de ce pays. La même année que celui-ci mit à la voile, Alfonso de Albuquerque partait de Lisbonne à la tête d'une flottille et arriva sur le littoral du Brésil avant Coelho.

Un grand nombre de navigateurs visitèrent également ce pays, entre autres : Fernando de Magalhaës, qui navigua jusqu'au détroit qui porte son nom ; Christovão Jaques, qui découvrit la baie de Bahia, entra dans des rivières inconnues jusqu'alors et établit des comptoirs pour l'exploitation du bois Brésil ; le chevalier Thomas Perth, Sebastian Cabot et les frères Parmentier originaires de Dieppe.

Pizarro de Araujo nous apprend que cette contrée porta d'abord le nom de Santa-Cruz en commémoration de la croix qu'y fit planter Cabral, mais que plus tard on y substitua le nom de Brasil, en souvenir du précieux bois de teinture. C'est le premier produit qui ait été importé en Europe et qui est, d'après Linnée, le *coesalpinia echinata*.

L'étendue de ce pays est, d'après le géographe Balbi, de 950 lieues de longueur sur 925 de largeur et couvre un espace d'environ 250,000 lieues marines ou 7,516,800 kilomètres carrés.

Les Portugais eurent beaucoup de luttes à soutenir contre les populations du Pays, surtout les Tupinambas qui étaient anthropophages.

Comme ils n'étaient pas assez puissants pour coloniser cette vaste contrée sans le concours des autres nations, et qu'il était matériellement impossible pour eux d'occuper tout le pays, ils se bornèrent à fonder quelques établissements et à occuper certains points principaux du littoral. Ce fut cette faiblesse qui excita les autres peuples à y trafiquer et à s'emparer d'une partie de leur territoire.

Vers le milieu du seizième siècle, des navires Normands furent les premiers qui venaient charger

du bois Brésil sur la côte déserte de Guanabara (de nos jours Rio de Janeiro). Le récit de ces explorateurs engagea l'Amiral Coligny à y fonder une colonie et c'est ce qui motiva l'expédition de Villegagnon.

En 1555 Nicolas Durand de Villegagnon (1) chercha un asile au Brésil avec quelques protestants français qu'on persécutait à cause de leurs opinions religieuses. La petite colonie, qu'il fonda, ayant prospéré et pris de l'accroissement, commença à donner de l'inquiétude aux Portugais, à cause des querelles religieuses qui dégénéraient souvent en rixes violentes. Mais ce qui était plus grave, c'est que les Français s'étaient alliés aux Indiens Tupinambas et Tamayas et ne cessaient de molester les Portugais, au point qu'on fut obligé d'envoyer contre eux une flottille et des troupes. Les français, qui s'étaient fortifiés dans l'île de Villegagnon située dans la baie de Rio de Janeiro ou Guanabara, nom qu'elle portait alors, furent battus et se réfugièrent à bord de quatre de leurs navires qu'ils avaient en rade. De là ils firent voile vers Pernambuco et s'emparèrent de la ville de Recife. Ayant été défaits, ils furent obligés d'abandonner le pays.

En 1614 les Français débarquèrent de nouveau, mais sur la côte de Maranhão, se lièrent avec les Indiens, et la guerre qui s'en suivit menaçait de prendre des proportions effrayantes, lorsqu'une trêve survint qui mit fin aux hostilités.

La plus formidable guerre que les Portugais eurent à soutenir fut celle contre les Hollandais, qui en 1624, formèrent une association sous le nom de Com-

(1) Il existe un fort dans la baie de Rio de Janeiro qui porte encore le nom de Villagagnon. Ce Villegagnon, ancien chevalier de Malte, avait embrassé le Calvinisme plutôt par ambition que par conviction. C'était un homme cruel et qui maltraitait fort ses co-religionnaires.

pagnie Hollandaise de commerce pour l'Amérique. Chose digne de remarque, un Anversois nommé Jean Asselings, fut l'auteur de ce projet qui en fit éclore un autre, celui de la Compagnie des Indes occidentales. Celle-ci à son tour fournit une partie des fonds destinés à équiper une flotte pour s'emparer du Brésil.

Le prétexte invoqué par les Hollandais était, que le Portugal se trouvant à cette époque sous la domination de l'Espagne, pays avec lequel ils étaient en guerre, ils avaient le droit de s'emparer du Brésil, qui par ce fait, était devenu une colonie Espagnole.

Trente deux navires armés en guerre quittèrent Texel, et firent voile vers le Brésil; le premier fait d'armes des Hollandais fut la prise de la ville de Bahia. Les Portugais ayant demandé du secours aux Espagnols, ils réunirent leurs deux flottes et par leurs efforts combinés réussirent à chasser les Hollandais du Brésil en 1627, non sans que ceux-ci eussent emporté un butin considérable.

En 1629 une nouvelle flotte Hollandaise composée de 46 navires ayant à bord 4000 soldats fit voile vers le Brésil. Le Portugal implora de nouveau l'aide de l'Espagne contre les Hollandais qui s'étaient emparés de la ville de Recife, aujourd'hui Pernambuco.

On lit dans les « Memórias Diarias da Guerra del Brasil » que la Compagnie Hollandaise avait dépensé 45 millions de florins, pris 547 navires et réalisé pour environ, 30 millions de prises; l'Espagne, l'alliée du Portugal, avait dépensé, pour soutenir cette puissance, environ 200 millions.

Les Hollandais restèrent maîtres d'une partie du Brésil jusqu'en 1654. Pendant ces trente années de luttes si meurtrières, ce pays eut cruellement à souffrir de cette guerre injuste. En effet ce con-

taient avait été découvert par les Portugais qui avaient colonisé et occupé le pays depuis sa découverte. De quel droit les Hollandais pouvaient-ils s'emparer des villes, des provinces, armer les Indiens, prélever des impôts, s'accaparer des propriétés, des navires et transporter pendant tant d'années, sans indemnité, les plus riches produits du Pays ? C'était le droit du plus fort, qui n'est pas toujours le meilleur.

Le 26 Janvier 1654, un traité d'évacuation fut conclu entre le Portugal et les Provinces-Unies qui furent humiliées d'avoir été chassées d'un pays qu'elles considéraient déjà comme une de leur colonies. Leur flotte ayant été battue par les Anglais, avec lesquels ils étaient alors en guerre, force leur fut de céder, mais, afin de se dédommager, ils chassèrent les Portugais de Ceylan.

En 1710, la France, blessée de ce que le Portugal avait contracté une alliance avec l'Angleterre à son détriment, engagea quelques armateurs à molester les Portugais dans leurs colonies.

Une première expédition sous le commandement de Duclerc échoua ; beaucoup de français furent tués. La plupart des soldats moururent de faim et de misère dans les prisons et leur commandant fut assassiné. Le roi Louis XIV, furieux de cet échec, ordonna au célèbre marin Duguay-Trouin de s'emparer de Rio de Janeiro.

Il partit à la tête de dix-sept vaisseaux de guerre montés par 5600 soldats. Arrivé devant la ville il lui donna l'assaut, s'en empara et imposa aux Portugais une rançon d'environ vingt-quatre millions de francs.

Les armateurs de Brest, qui s'étaient intéressés dans cette expédition, gagnèrent environ 90 o/o. Depuis cette époque, le Brésil n'eut plus aucune guerre sérieuse à soutenir sinon avec les Indiens Tupinambas, mais il se trouva souvent aux prises avec

les Espagnols du Sud de l'Amérique, au sujet des limites de leurs territoires respectifs.

Après les terribles leçons qu'avait eues le Portugal il commença à mieux apprécier l'importance de sa colonie, et à partir de 1660 il ferma l'accès aux étrangers. Quelques années après, lorsqu'on eut découvert des mines d'or et d'argent, l'égoïsme de ses Gouverneurs ne connut plus de bornes, au point d'interdire aux Brésiliens tout progrès dans les arts, l'agriculture et l'industrie.

Heureusement le marquis de Pombal, un des plus grands hommes d'Etat du Portugal et de toute l'Europe, avait entrevu pour le Brésil une ère de grandeur et de prospérité qui ne pouvait se réaliser qu'en transférant la Cour de Portugal à Rio de Janeiro. Ce ne fut qu'après sa mort, en 1808 que ce vœu se réalisa.

Don Joaó VI chercha, lors de la guerre de la péninsule, un asile au Brésil. Ce monarque éclairé changea totalement les destinées du pays en abolissant un système absurde et égoïste et en ouvrant les ports du Brésil à tous les peuples alliés du Portugal.

Rio de Janeiro renfermait à cette époque environ 50,000 habitans et avait déjà été considérablement embelli sous la vice royauté du marquis de Lavradio et de Luiz de Vasconcellos.

Le Brésil continua à rester sous la domination du Portugal jusqu'en 1822, époque à laquelle Dom Pedro, qui y avait été envoyé en qualité de régent par son père Dom João VI, roi du Portugal, fut proclamé Empereur constitutionnel et défenseur perpétuel malgré les énergiques protestations de la cour de Portugal qui se trouva sur le point d'être privée d'une des plus vastes colonies qu'ait jamais possédées une nation Européenne.

Toutefois ce grave événement ne se passa pas

sans combat ; beaucoup de sang fut versé de part et d'autre, mais les Portugais durent céder devant la vaillance d'un peuple qui combattait pour sa liberté et son indépendance. Ce fut en 1823 que le général Portugais Madeira quitta le port de Bahia avec treize vaisseaux de guerre dont quelques uns furent capturés en mer par l'amiral Cochrane au service du Brésil.

Le Portugal se vit contraint de renoncer à tout jamais à ce territoire qui jusqu'alors, avait été le plus beau joyau de sa couronne.

Le Brésil eut jadis pour chef lieu la ville de San Salvador de Bahia, mais en 1763, le siège de la vice-royauté ayant été transféré à Rio de Janeiro, cette ville devint depuis lors la capitale de cette vaste contrée.

En 1567 Mendo de Sá, Gouverneur du Brésil, fit jeter les premiers fondements de la capitale à laquelle il donna le nom de San Sebastião de Rio de Janeiro en commémoration d'une victoire remportée sur les Français le 20 Janvier, jour de l'anniversaire de ce Saint. A ce nom s'attache une légende, car le nouveau monde a ses légendes comme notre vieille Europe. D'après Rocha Pitta, le Gouverneur, crut voir parmi les combattans un jeune homme resplendissant de lumière, et ressemblant au saint dont on avait donné le nom à l'héritier présomptif de la couronne du Portugal.

Ce fut à tort qu'on lui donna le nom de Rio de Janeiro, rivière de Janvier (la baie qu'on supposait être une rivière ayant été découverte en Janvier) car les Indiens désignaient cette immense nappe d'eau sous le nom de *Nicterohy* qui signifie eau cachée. Depuis on a donné le nom de Nicterohy à la capitale de la Province, située dans la baie vis-à-vis de Rio de Janeiro (1).

(1) D'après le journal « *Patriota*, » Nicterohy doit s'écrire

La Baie, dont l'entrée est fort large et d'un accès si facile, a six lieues de longueur, quatre de largeur, trente deux de circonférence et la profondeur de ses eaux est telle que les plus grands navires peuvent y ancrer en sûreté. D'après les personnes compétentes, elle pourrait contenir tous les vaisseaux du monde entier et renferme une multitude de rochers, d'îlots et d'îles, dont une d'elles, *ilha do Governador*, a plus de deux lieues d'étendue. Elle est entourée d'énormes rochers aux formes bizarres, de riants coteaux, de verdoyantes montagnes, dont la belle et grandiose végétation charme et étonne le voyageur et qu'embellit en outre une innombrable quantité de chacras (maisons de plaisance) qui contribuent à rendre ce paysage si éminemment pittoresque.

Rio de Janeiro, grâce à son magnifique port, à ses forêts, à ses monticules de granit, qui lui fournissent les matériaux nécessaires à son développement, a pris en quelques années un tel essor et est parvenu à un tel degré de prospérité qu'on n'en rencontre d'exemples que dans les Etats Unis de l'Amérique du Nord. En vingt cinq années sa population a presque doublé, actuellement on peut l'évaluer à 600,000 ames.

Elle possède des édifices remarquables dignes des plus belles capitales de l'Europe, des places publiques plantées d'arbres et ornées de magnifiques statues équestres en bronze.

Parmi les institutions de bienfaisance et d'utilité publique, citons l'hôpital de la Miséricorde, celui de la société de bienfaisance Portugaise, des établissements pour les sourds muets et plusieurs sociétés

Nethero-hy. L'adjectif est mis ici devant le substantif. Y en langue tupi, signifie eau; ce dialecte étant très guttural, on a ajouté un *h* pour la prononciation, quoique beaucoup d'auteurs ont écrit Y. Ainsi, les Indiens désignent certaine rivière sous le nom d'Yguassu, ou eau grande et ce nom lui est resté de nos jours.

de philanthropie pour venir en aide aux malheureux. L'Etat a fondé une école militaire et de marine, un institut supérieur de commerce, une académie de peinture, un conservatoire de musique et un musée d'histoire naturelle. Parmi les nombreuses sociétés littéraires et scientifiques, le Brésil peut citer avec orgueil l'institut historique et géographique qui a déjà rendu d'immenses services et dont l'Empereur est un des membres les plus assidus et les plus zélés.

Il y a des sociétés de régates et les courses des chevaux y sont fort animées et fort brillantes.

Pour les dilettanti et amateurs de la scène il y a quatre théâtres desservis par des troupes italiennes, portugaises et françaises et les cafés chantants n'y manquent pas.

On publie journellement dans la capitale un grand nombre de journaux politiques, littéraires et scientifiques en Portugais, en Allemand, en Anglais et en Français. Nulle part la presse n'est aussi libre qu'au Brésil.

N'oublions pas de mentionner l'hospice des aliénés situé à la prairie Vermelha sur le bord d'une baie intérieure. Cet édifice, qui est vraiment remarquable par ses vastes proportions, n'a peut être pas de rival dans le monde entier.

Avant de clore cette introduction, consacrons quelques lignes à l'hôpital de la miséricorde ou Santa Casa da misericordia, un des plus beaux établissements qui existent et fonctionnant, non par la charité officielle, mais ayant pour base le dévouement qu'inspirent la religion catholique et l'amour du prochain.

On dit que son origine date de 1580 et qu'il fut bâti à l'endroit appelé jadis villa Velha, ou ancienne ville.

Cette bienfaisante institution est dirigée gratuitement par une confrérie la plus importante et la

plus riche de toute la ville. Ce sont les aumônes et les legs des particuliers qui couvrent presque toutes les dépenses.

Il est rare qu'un Brésilien, un peu aisé, quitte ce monde sans laisser une marque de sa libéralité envers cet hospice, la loi leur laissant sous ce rapport une entière liberté. Jamais il n'y a eu d'exemple que la famille ait cherché à invalider ces legs ; bien au contraire, elle en observe l'exécution avec la plus scrupuleuse exactitude.

Le revenu annuel de cet établissement est d'environ fr. 2,000,000 et ses dépenses montent à francs 1,500,000. Tous les pauvres de toute condition, nationalité et appartenant à n'importe quelle religion y sont traités avec la plus grande sollicitude. Comme depuis quelques années on y admet gratis tous les marins nationaux et étrangers, l'Etat prélève pour cette destination un impôt sur les vins et les expéditions, appelé *Subsidio dos vinhos e despacho marítimo*.

Il y a en moyenne environ 1000 malades et annuellement on y admet de 11 à 12000 personnes, la plupart des étrangers. En 1867 la mortalité était en moyenne de 13 0/0.

Cet établissement a sous sa dépendance, non-seulement l'hôpital pour les malades, mais un asile pour les orphelins et les aliénés.

Outre la confrérie de la Miséricorde, il y en a beaucoup d'autres et comme ce genre d'association est inconnu chez nous, disons en quelques mots.

Parmi ces confréries, dont les membres paient une contribution annuelle, on compte non-seulement de petits marchands, des ouvriers mais même des personnes riches. En compensation chaque membre a le droit d'être secouru, s'il est dans le besoin, soigné s'il est malade et à sa mort les frais de ses funérailles sont supportés par l'association. En outre ces confréries viennent en aide au culte catholique

réparent les églises, secourent les indigents de toutes les nations et de toutes les conditions.

Disons ici à la louange des Portugais que, de tout temps, non-seulement ils ont contribué puissamment à soutenir l'hôpital de la Miséricorde et les diverses confréries, mais qu'ils poussent le patriotisme jusqu'aux dernières limites, et ne laissent jamais leurs compatriotes dans le besoin.

Le jardin public, Passeio publico, crée par Luiz de Vasconiello est agréablement situé sur le bord de la mer, d'où la vue s'étend sur des baies intérieures. Quoique n'ayant pas une grande étendue, il est remarquable par ses cours d'eau où vivent des poissons inconnus en Europe, par ses statues, et surtout par cette végétation vigoureuse et sans sommeil qu'on ne voit que sous les tropiques.

Parmi les végétaux on y trouve le manguier et le jambosa produisant des fruits délicieux, les igranamixama produisant des fruits ressemblant assez aux cerises d'Europe, le bombax, le corailier ou arbuste à piment et une foule d'autres.

Avant de quitter ce jardin, notons une particularité au sujet d'un groupe sculpté représentant un crocodile vomissant de l'eau dans un bassin en marbre. Cet objet d'art avait été commandé à un nègre esclave, tout comme si on lui avait ordonné de faire un meuble grossier quelconque ; sans s'en douter ce pauvre noir avait fait un groupe que ne désavouerait pas un artiste de talent.

Le Jardin botanique relié par un tramway à la ville, dont il est distant d'environ trois quarts de lieue, est un de ces établissements qui méritent de fixer à un haut degré l'attention du voyageur et du botaniste. Le long de la route, que longe la terrasse de la Gloria et la baie de Botafogo, on jouit d'un panorama aussi pittoresque que varié. Le jardin déploie au regard du visiteur des cocotiers et des

palmiers gigantesques, des cèdres au port majestueux, l'arbrisseau à thé, dont il y en a plusieurs milliers de pieds, le giroflier, le canellier, l'arbre muscade, en un mot toutes les essences à épices que la Chine, Java et les Indes produisent, sans en omettre les orangers, les bananiers et autres arbres dont le Brésil est si riche. Disons que ce jardin est le rendez-vous de toutes les classes de la société, qui viennent y chercher un refuge contre les ardeurs du soleil, à l'ombre des belles allées d'orangers et de noyers de Sumatra.

L'Etat a dépensé plusieurs millions en faisant exécuter des travaux gigantesques pour l'assainissement de la ville. Les obstacles à surmonter étaient incroyables, quand on réfléchit que le niveau de la ville est presque égal à celui de la mer ; comme travail hydraulique c'est un ouvrage vraiment grandiose et auquel on a consacré plusieurs années. La fièvre jaune n'y fait plus que de rares apparitions et y cause, en somme, moins de ravages que le cholera en Europe. Elle attaque surtout ceux qui négligent les premiers préceptes de l'hygiène et les nouveaux débarqués ; les gens aisés ont la ressource d'aller passer quelque temps dans l'intérieur ou même à Pétropolis, ville située à quelques lieues de Rio de Janeiro dans la Sierra dos Orgãos, où l'air est si pur et le climat si sain que les maladies y sont pour ainsi dire inconnues.

Des voies ferrées mettent la capitale en communication avec quelques autres provinces de l'intérieur de l'Empire, des tramways ou chemins de fer américains y fonctionnaient, bien des années avant qu'aucune ville de l'Europe en possédât. Plusieurs lignes de steamers mettent hebdomadairement Rio de Janeiro et les autres Ports du littoral en communication continuelle avec le nord et le sud de l'Europe, les Etats-Unis, la Plata et le Pacifique.

En somme le Brésil est entré dans une ère de progrès et de prospérité qui ne peut aller qu'en augmentant surtout depuis la longue absence qu'a faite en Europe, l'Empereur actuel Dom Pedro II.

Ce prince dont le savoir égale la modestie et qui a passé la plus grande partie de son existence dans l'étude (car il passe pour l'homme le plus instruit de son pays) n'a pas visité l'Europe comme tant d'autres souverains pour assister à des revues et s'enquérir des moyens de destruction ; non, son but a été plus noble, plus élevé et surtout plus humain. Se mettre au courant des progrès réalisés dans les arts, les sciences, le commerce et l'industrie pour le bonheur de son peuple, telle a été sa constante préoccupation. Le peuple brésilien l'a bien compris, et, désirant donner à son souverain un témoignage de son amour et de son respect, il lui a fait une ovation magnifique : jamais la capitale du Brésil ne fut témoin de fêtes plus splendides que celles qui furent données lors de sa rentrée dans ses Etats.

Ce qu'il faut à ce pays c'est une paix profonde ; malheureusement il lui est difficile de garder sa neutralité au milieu de ces républiques turbulentes et ambitieuses qui sont presque continuellement en guerre. Ces Etats, qui possèdent des millions d'hectares de terres incultes et presque pas peuplées, dont le but constant devrait être d'encourager l'immigration afin de rendre le pays prospère, ne cessent de convoiter les territoires voisins, au risque de perdre par des guerres continuelles, la prospérité qu'elles ont acquise.

Après cette courte digression le lecteur voudra bien m'accompagner dans mon voyage qui est le but de ce livre.



RIO GRANDE DO SUL

&

LE PARAGUAY.

CHAPITRE I.

DÉPART.—RIO GRANDE DO SUL.—DÉTAILS HISTORIQUES.—
SON COMMERCE. — LAGOA DOS PATOS. — PORTO ALE-
GRE. — LA COLONIE DE SAN LEOPOLDO. — LE BRÉSIL
SOUS LE PORTUGAL.

C'était en 1845.

Pendant mon séjour à Rio de Janeiro, le Ministre Américain M^r Wise me présenta à un de ses Compatriotes récemment arrivé au Brésil.

C'était un homme jeune encore, d'une belle stature, aux traits énergiques, un de ces hardis Américains ne doutant de rien et prêt à surmonter tous les obstacles. Après avoir dépeint, sous les couleurs les plus riantes, le bel avenir qui était réservé aux républiques de la Plata et les ressources qu'offraient ces contrées à un homme actif et intelligent, il ajouta :

« Pendant que je faisais partie de l'escadre Américaine mouillée devant Buenos-Ayres, j'appris la mort du Dictateur Francia et fus assez heureux pour me procurer des renseignements précis sur le Paraguay, qui avait élu pour Président Don Carlos Antonio Lopez. De retour aux Etats Unis, je présentai un rapport au secrétaire d'Etat Buchanan, et quelque temps après je reçus ma

» nomination d'envoyé extraordinaire auprès de la ré-
» publique du Paraguay. »

« Que vous êtes heureux, lui disais-je, de pouvoir faire
» ce voyage ! »

Il finit en me disant :

» Il ne me manque plus qu'un homme plein d'énergie,
» riche de santé, prêt à braver les dangers et les fatigues
» d'une longue étape, capable de me seconder dans ma
» mission, connaissant quelques langues, un secrétaire
» en un mot, et cet homme, c'est vous. »

Je dus faire un grand effort pour ne pas lui sauter au cou de joie, car en mettant le pied sur le sol du Brésil, je m'étais promis de profiter de la première occasion qui se présenterait pour parcourir l'intérieur de l'empire et visiter quelques unes des contrées voisines.

Je lui demandai un jour pour réfléchir et le lendemain nous signâmes le contrat.

Le navire qui devait nous conduire à Rio Grande n'étant pas prêt à appareiller, je profitai de ce retard pour étudier plus à fond la langue Espagnole et me mettre au courant d'une position toute nouvelle pour moi.

La perspective de ce voyage répondait d'autant plus à ma curiosité, que le Paraguay était peu connu, et que les descriptions qu'on en faisait, me semblaient chimériques ou tout au moins exagérées.

Depuis 1826, époque à la quelle Rengger avait pu quitter le Paraguay, on n'avait eu que peu ou point de nouvelles de ce pays et depuis la mort de Francia, survenue en 1840 de rares voyageurs avaient pu y pénétrer.

Le dictateur de Buenos Ayres, D. Manoel de Rosas, dans le but d'annexer ce pays à la Confédération Argentine, avait depuis un an intercepté la navigation sur le Rio Parana, ce qui nous obligea à nous y rendre par terre, en traversant les Provinces de Rio Grande do Sul et de Corrientes.

Vers la fin du mois d'août 1845, nous nous embar-

quions à bord de la goëlette américaine SEA BIRD, et quelques heures après, elle glissait sur les vagues, laissant derrière elle, comme pour mieux justifier son nom d'OISEAU DE MER, tous les navires que nous rencontrions. Ce ne fut pas sans émotion que je quittai Rio de Janeiro où un séjour de cinq ans m'avait procuré de sincères relations d'amitié.

Le sentiment que j'éprouvais n'était pas, cependant, cette impression profonde que j'avais ressentie, lorsque pour la première fois je m'éloignai de mes parents et de ma famille en quittant le sol natal.

Je comptais au Brésil des amis dévoués dont j'allais me séparer pour longtemps, et si j'avais eu le caractère plus impressionnable, j'aurais perdu l'espoir de les revoir car on nous avait dépeint les plaines de Rio Grande, mais à tort, comme un repaire de bandits, auxquels on échappait rarement.

On prétendait que, depuis la guerre de l'insurrection, beaucoup de maraudeurs et de déserteurs battaient la campagne, pour détrousser les voyageurs; mais la suite démontrera qu'on pouvait y voyager avec assez de sécurité.

L'équipage du SEA BIRD était composé de nègres libres — FREE CITIZENS, comme ils s'intitulaient — gens d'une rare violence. Un spécimen permettra d'en juger.

Un matin, nous entendons sur le pont un piétinement semblable au bruit d'une rixe, que dominait la voix du capitaine appelant au secours. Monter sur le pont, saisir un gourdin et en faire usage contre ces misérables, qui étaient aux prises avec leur capitaine, fut pour nous l'affaire d'un instant.

Après six jours de navigation, nous aperçûmes le bateau-pilote CATRALA, trop tard toutefois pour pouvoir être conduits à la barre. Notre capitaine, craignant un PAMPERO, prit le large et des vents contraires ne nous permirent pas d'entrer dans les eaux voulues.

Par malheur, le pampero prévu par le capitaine

s'éleva, et la goëlette, presque sans voile, bondissant sur les vagues qui s'élevaient à une hauteur effrayante, fut pendant deux jours le jouet de la tempête!...

Le vent était d'une impétuosité telle, que les vagues se succédaient avec une rapidité vertigineuse, au point que la mer n'offrait plus qu'une vaste nappe d'écume. Une inquiétude mortelle s'empara de nous, lorsque nous vîmes la goëlette couchée sur le côté, n'obéissant plus au gouvernail et que le capitaine ordonna au second d'apporter les haches sur le pont. Le danger était imminent, nous avions la mort devant les yeux, lorsqu'heureusement la goëlette se releva!

La tempête cessa enfin; mais la mer était si houleuse, les vagues creusaient des sillons si profonds, qu'elles imprimaient au navire un affreux roulis continu, qui ne nous permettait plus de rester debout sur le pont.... Un vent favorable s'étant élevé nous aperçûmes le phare, que nous avions perdu de vue depuis six jours.

L'entrée de la barre de Rio Grande est très-dangereuse, à cause de ses bancs de sable qui se déplacent fréquemment sous l'action des courants. Les ouragans emportent jusqu'à des monticules qui tourbillonnent en l'air et couvrent quelquefois le pont du navire d'une légère couche de sable. Nous passâmes près d'un brick échoué dans les dunes. Le capitaine de ce navire moins prévoyant que le nôtre, avait louvoyé devant la barre et pendant la nuit le pampero l'avait jeté à la côte. A mon retour, plusieurs mois après, on n'apercevait plus que le bout de ses mâts. Quelques heures après avoir atteint le Phare nous remontons le canal et jetons l'ancre devant la ville de San Pedro do Sul, plus connue sous le nom de Rio Grande do Sul.

Ce fut Dom Joaô III qui, plusieurs années après la découverte du Brésil, divisa ce pays en capitaineries

en leur assignant des concessionnaires qui prenaient l'engagement de coloniser ces contrées. Mais l'engagement n'ayant pas été rempli, quelques unes de ces capitaineries firent retour à la couronne, entre autres Rio Grande, et pour ce motif on la désignait anciennement sous le nom de capitania d'El Rey ou capitainerie du Roi, les concessionnaires les frères Corréa, ayant laissé les terres incultes.

Ce ne fut qu'à la fin du seizième siècle que Rio Grande fut érigée en Province à cause des prétentions des concessionnaires de la capitainerie de San Vincente, qui avaient étendu leurs établissements jusqu'au lac dos Patos. Ce pays resta sous la dépendance du Gouvernement de Rio de Janeiro jusqu'en 1800, époque, à laquelle il fut assimilé aux autres Provinces du Brésil.

De tout temps l'ambition des conquérants a causé des maux terribles aux pays qui ont eu le malheur d'être exploités par eux. Notre époque en fournit des exemples frappants et bien tristes pour l'humanité.

Le roi Dom João VI, non-content de posséder le Brésil, pays presque aussi grand que l'Europe, qui s'étend depuis l'Equateur jusqu'au 33° degré, voulut encore y annexer, en 1817, la contrée connue sous le nom de Banda Oriental et que déjà la république Argentine réclamait comme faisant partie de son territoire.

Sous un prétexte peu fondé, et l'ambition en trouve toujours de fort plausibles à son point de vue, le général Portugais Le Cors'empara de Montevideo, capitale de la Banda Oriental. Fructuoso Rivera, ancien lieutenant du célèbre guerillero Artigas, étant au service du Portugal, se révolta et vint assiéger Montevideo à l'aide d'une partie de soldats qui avaient déserté leur drapeau et de ceux que lui avait fournis le gouvernement de Buenos-Ayres.

Cette guerre, qui dura plusieurs années, coûta au Bré-

sil environ cent vingt millions de francs et huit mille soldats y perdirent la vie. — Tristes fruits de l'ambition démesurée des conquérans !

Les Portugais furent obligés d'évacuer Montevideo, mais la paix ne fut signée que onze années plus tard, après qu'une nouvelle guerre eût éclaté entre les Provinces de la Plata et le Brésil. Ce dernier pays, qui pendant cet intervalle avait secoué le joug du Portugal et reconnu l'indépendance de la Banda Oriental, avait été obligé de se défendre contre les agressions d'Artigas.

Ce bandit (et certes il mérite ce nom) s'était emparé de Montevideo; mais non content de mettre la Banda Oriental, Entrerios et Corrientes à feu et à sang, il avait encore envahi la Province de Rio Grande. Le Brésil, pour éviter qu'il ne commit les mêmes brigandages sur son territoire, envoya contre lui un corps d'armée qui le repoussa au delà de l'Uruguay et occupa la ville de Montevideo.

Sur ces entrefaites, le gouvernement de Buenos Ayres mit tout en œuvre pour molester le Brésil, allant jusqu'à encourager la piraterie, ce dont les navires de cette nation eurent beaucoup à souffrir. Son but était d'incorporer la Banda Oriental dans la confédération Argentine comme il avait déjà essayé de le faire à l'égard du Paraguay. En 1826, Buenos Ayres déclara ouvertement la guerre au Brésil; le Rio de la Plata devint le théâtre de plusieurs combats; beaucoup de sang fut versé tant sur terre que sur mer, lorsqu'heureusement un traité de paix préliminaire fut conclu le 28 Aout 1828, sous la médiation de sa majesté Britannique.

Par ce traité le Brésil, l'Angleterre ainsi que les Etats Unis de l'Amérique du Nord, reconnurent l'indépendance de la Banda Oriental et les troupes des parties belligérantes rentrèrent dans leurs foyers respectifs.

Le Brésil jouit enfin de quelques années de paix, tandis

que la guerre civile et les pronúnciamientos (1) de quelques généraux ambitieux ne cessèrent de désoler les Provinces de la Plata.

Cette province, la plus méridionale du Brésil, et qui s'étend depuis le 28^e jusqu'au 35^e degré, est séparée de la Province de S^{te} Catherine, au nord par le Rio (Rio en Portugais et en Espagnol signifie RIVIÈRE) Maupituba ; de celle de St Paul par le Rio-Pelotas ; de l'Uruguay par le Rio-Uruguay, et par le Rio de la Plata ; à l'Est elle est bornée par l'océan Atlantique. Son étendue est d'environ cent trentelleues de longueur sur cent lieues de largeur.

Anciennement cette province comptait beaucoup de tribus indiennes indépendantes, telles que les Patos, les Charruas, les Minuanos, les Tappes, les Guaranis et autres. Les Bugres, qui occupaient les immenses plaines et les forêts de Vaccaria, sont les seuls indiens qui aient repoussé toute civilisation et actuellement ils se sont réfugiés dans les provinces de St-Paul et de Ste-Catherine, où ils se rendent encore très-redoutables.

Comme on l'a vu plus haut, ce furent les Paulistas ou Vicentistas qui les premiers s'établirent dans le voisinage du lac dos Patos et après eux des immigrants des îles Açores et de Madère colonisèrent le pays.

Rio Grande ou San Pedro do Sul, bâtie en 1747 par Gomes Ferreira de Andrade, à deux lieues de la barre, fut le siège de la Capitania jusqu'en 1762, époque à laquelle les Espagnols, qui occupaient alors cette province, transférèrent le siège à Nossa Senhora da Conceição, colonie fondée par les immigrants des îles Açores.

La ville a un aspect fort triste, ses rues sont mal éclairées, quelques unes ne sont pas même pavées et elle ne possède aucun édifice vraiment remarquable.

(1) Le Mexique nous fournit un exemple frappant des guerres intestines.

Depuis son émancipation il y a eu dans cette république 342 pronúnciamientos ou révolutions.

Au dehors pas de verdure, pas d'ombre, aucune promenade, la vue se perd dans les sables, que les coups de vent soulèvent et rident comme la brise légère ride la surface de l'eau.

Le sable et l'eau sont les deux fléaux de Rio Grande : du côté de la mer l'eau envahit les maisons et le sable menace sans cesse de les ensevelir.

Mais grâce à son commerce et à son Port, qui est le seul de cette riche province, cette ville subira, par la force des circonstances, une transformation complète. Déjà elle possède un théâtre, un spacieux hôtel de la douane, et d'autres édifices sont en construction.

Il se fait à Rio Grande un commerce très-actif : les pavillons de toutes les nations y flottent dans le port. Le mouvement consiste principalement en cuirs secs et salés, laines, os, suifs, crins et CARNE SECCA ou viande séchée, dont il se fait une énorme consommation dans tout le Brésil et La Havane.

Nous visitons la petite ville de San José do Norte située sur la rive gauche vis à vis de Rio Grande. Son port était jadis très fréquenté, mais de nos jours, ce n'est plus qu'un misérable bourg d'un aspect fort triste et dont plusieurs maisons, du côté de la campagne, sont déjà envahies par le sable, au point qu'on n'en découvre plus que le sommet. Pendant notre séjour, Rio Grande, où le manque d'habitations se faisait vivement sentir, était devenu le refuge d'un grand nombre d'habitans de Montevideo que la guerre civile et la famine avaient chassés de leur pays. Les récits de leurs souffrances nous navraient le cœur. Que de maux terribles entraîne avec elle la guerre civile, surtout dans ces républiques du sud où, pour le plus léger soupçon, on est exposé à être emprisonné ou fusillé !

« Tel que vous me voyez, nous dit un Montevidéen, j'ai été obligé ainsi que ma famille de me nourrir d'animaux immondes et d'oiseaux aquatiques ; la viande ne s'obtenait qu'au prix de l'or. Après mille périls j'ai pu

» quitter Montevideo qu'un tigre altéré de sang avait réduit à la famine. »

Le 22 septembre, nous mettons à la voile pour Porto Alegre. Après avoir traversé le canal désigné par erreur sous le nom de grande rivière ou Rio Grande, nous entrons dans la Lagoa dos Patos (LAC DES CANARDS). Quelques auteurs prétendent que ce lac tire son nom d'une ancienne tribu indienne, los Patos ; d'autres, que les Espagnols, à leur passage, y auraient laissé quelques canards qui se seraient multipliés à l'infini...

Le navire ayant dû jeter l'ancre à cause d'un calme plat, nous nous rendons à terre munis de nos fusils. Pendant plusieurs heures, nous ne voyons pas l'ombre d'un volatile, ce qui nous fit croire qu'il n'y avait de canards que dans les livres de ces auteurs.

Le nom de lac lui a été donné improprement, puisqu'il communique avec la mer, ce qui est cause que ses eaux, à la partie méridionale, sont salées.

Celac, qui s'étend du N. E. au S. E. parallèlement à la côte jusqu'à l'embouchure du Rio Guyaba, sur une longueur d'environ 45 lieues, reçoit les eaux de plusieurs rivières et torrents. A l'endroit appelé Estreito, la terre ferme n'a que deux à trois milles de largeur et l'on entend distinctement le mugissement des vagues qui se brisent sur la côte.

En entrant dans le Lac, nous distinguons de loin près de la rive un grand nombre d'embarcations prêtes à remonter le Rio Gonsalves jusqu'à Pelotas, jadis un petit bourg, aujourd'hui une cité florissante, peuplée en grande partie par des émigrés de la Banda Oriental. Il se fait entre ce port et Rio Grande un commerce très actif et beaucoup de maisons de cette dernière ville ont des succursales à Pelotas.

En courant une bordée, nous rasons un énorme rocher ayant servi de base à un fort des Farrapes (insurgés) qui y avaient attaché une chaîne aboutissant à la rive opposée.

Attaqués à la fois par terre et par la flottille de l'amiral Greenfel, ils avaient dû céder, non sans s'être vaillamment défendus.

La traversée du Lac des canards peut se faire en quarante huit heures, mais elle peut aussi durer une dizaine de jours si le vent est contraire; la navigation n'en est possible que pour des navires d'un faible tirant d'eau, à cause des bas fonds.

Le 26 septembre, nous arrivions à Porto Alegre, située sur la rive gauche du Rio Guyaba, à soixante sept lieues de Rio Grande et à sept lieues de l'embouchure de ladite rivière.

Porto Alegre est une ville toute moderne et n'existe que depuis peu d'années. Sa fondation date de l'époque de l'invasion des Espagnols, ce qui obligea une grande partie des habitans à se réfugier dans un village appelé Viamaô, où l'on établit provisoirement le siège des autorités. Ce fut sous la vice-royauté du Marquis de Lavradio que le gouverneur Marcelino de Figueredo, transféra en 1773 le siège du Gouvernement à Porto Alegre, à quelque distance de Viamaô. Toutefois la ville de San José de Porto Alegre, nom qu'on lui donna alors, ne devint le chef lieu de la comarca de Rio Grande et de Sainte Catherine qu'en 1813.

D'après Pinheiro la population était, il y a quelques années, d'environ six mille âmes; de nos jours elle peut en compter trente mille.

En 1818 Porto Alegre passa au rang de ville, et l'on peut dire avec raison que c'est une des localités les plus pittoresques du Brésil. Bâtie sur le versant d'une colline, elle a vue sur la rade couverte de navires, et sur cinq rivières, disposées exactement comme les doigts d'une main ouverte, qui se jettent dans, la baie du Rio Guyaba.

Ces rivières, dont le cours est fort sinueux, contiennent de nombreux îlots superbement boisés mais submergés lors de la crue des eaux; sur les rives s'élèvent

ça et là quelques habitations rustiques bâties sur pilotis.

Celui qui désire jouir d'un vrai Panorama du nouveau monde, n'a qu'à se rendre dans la ville haute sur le point le plus élevé de la colliné. On y découvre d'un côté la ville et la baie et du côté de l'ouest la vue s'étend sur des plaines verdoyantes légèrement ondulées qu'embellissent des maisons de plaisance avec leurs *quintas* plantées d'orangers, de bananiers, de palmiers, entourées de haies toujours vertes et parsemées de fleurs de toutes les nuances. Dans le lointain on aperçoit, à environ quinze lieues de distance, la Serra Grande, tant l'air y est pur et transparent.

C'étaient les premières belles plaines de verdure que je voyais depuis bien des années ; si les environs de Rio de Janeiro sont très-boisés et montagneux, l'herbe y est rare et brûlée par le soleil.

Cette vue excita dans mon âme des souvenirs à la fois tristes et doux. Elle me rappela ma Patrie, ma famille, mes amis, dont une mer immense me séparait et dont j'allais m'éloigner encore de quelques centaines de lieues.

Le climat de ce pays convient parfaitement aux Européens ; on n'y connaît ni les chaleurs dévorantes de Rio de Janeiro, ni les nuits froides de Buenos-Ayres et la température en été y est fort supportable ; aussi le sol produit-il à la fois les fruits et les légumes de la zone torride et ceux de l'Europe.

Ce qui a si puissamment contribué au progrès de l'agriculture dans ces parages, c'est l'établissement de la colonie de San Leopoldo. Elle fut fondée sur les rives du Rio dos Sinos, dans une vaste plaine entourée de monticules et de forêts, à une distance de Porto Alegre d'environ sept lieues par terre.

Tous les colons qui s'y établirent il y a quelques années, n'étaient que de pauvres artisans ou de petits agriculteurs dont quelques uns possèdent maintenant de vastes établissements et une fortune

considérable. C'est une des rares colonies du Brésil qui, s'étant organisées elles-mêmes, soient arrivées à un haut degré de prospérité, qui n'a fait que s'accroître. Il est vrai, que les habitants n'ont pas eu à lutter contre les mêmes difficultés que dans certaines autres provinces. Tout ici les a favorisés : le climat, le terrain, d'un défrichement aisé, et la facilité des communications tant par terre que par eau.

La nature a mis à leur disposition des prairies immenses où hiver et été les bestiaux trouvent une nourriture abondante. On y a établi des briqueteries, des tanneries, des distilleries et des scieries alimentées par les bois de toute espèce qu'offrent les forêts voisines. Les colons trouvent à Porto Alegre un excellent débouché, tant pour les produits industriels, que pour les denrées coloniales et autres.

Avant de quitter Porto Alegre, nous visitons quelques églises, l'hôpital de la Miséricorde, le Palais de la Présidence et plusieurs autres édifices.

La veille de notre départ, vers onze heures du soir, le maître de l'hôtel nous pria de nous rendre au salon ; grande fut ma satisfaction et ma joie d'y trouver des compatriotes et des amis, qui venaient d'arriver de Rio de Janeiro. Nous fêtâmes leur arrivée par de nombreux bols de punch, de joyeuses chansons égayèrent notre réunion et le soleil était déjà sur l'horizon, lorsque nous nous séparâmes en emportant leurs vœux pour la bonne réussite de notre voyage.

Avant de quitter la capitale de la Province de Rio Grande n'oublions pas de mentionner que le président Comte de Caixas y a fait établir un cimetière extramuros. Porto Alegre compte parmi les rares villes du Brésil qui soient dotées d'un établissement aussi indispensable, au point de vue hygiénique.

A Rio de Janeiro où la population de diverses races s'élève à environ 240,000 âmes, on inhume encore dans les cryptes des églises et dans les

caveaux des cloîtres. On y dépose les corps recouverts de chaux vive, et à un certain jour de l'année on recueille les ossemens, qui sont alors placés dans des urnes. Cette coutume, de provenance portugaise, est déplorable, surtout sous un climat où le thermomètre s'élève jusqu'à 30° Réaumur et il n'y a guère que l'apparition d'une épidémie qui puisse faire sortir les autorités de leur insouciance (1).

Pourquoi le Brésil, qui est la plus vaste et une des plus riches contrées de l'Amérique du Sud, et où la nature s'est montrée d'une prodigalité sans exemple, est-il resté en quelque sorte stationnaire au milieu du progrès universel ?

La cause n'en est-elle pas due aux vues étroites et à l'égoïsme de ses anciens gouvernans ?

Pendant trois cents ans les ports du Brésil ont été fermés aux pavillons étrangers, seul le pavillon portugais y était admis. Toutefois, on faisait une exception pour les navires en détresse ; mais avec quelles précautions tout était surveillé et contrôlé par des employés qui avaient ordre de ne laisser débarquer le moindre objet ! Sur le rapport des experts nautiques le gouverneur fixait, jusqu'au nombre des jours, qu'un navire pouvait rester dans un port pour y faire des réparations.

Le Portugal, si fécond en hardis navigateurs et dont les vaisseaux sillonnaient les mers à la recherche de nouveaux horizons, mais en même temps si arriéré dans son industrie, s'était réservé le monopole de fournir à sa colonie les objets les plus indispensables. L'on cite à ce sujet des choses vraiment incroyables. De grands seigneurs, qui possédaient une riche vaisselle en argent massif, pouvaient à peine fournir un couteau à chaque

(1) Environ trois ans après que ces lignes étaient écrites, la fièvre jaune éclata à Rio de Janeiro avec une violence inouïe. Beaucoup de nos compatriotes succombèrent. On fut obligé d'établir des cimetières extra-muros, tant la mortalité était grande. Depuis, l'ancien usage a été aboli.

convive et à maint banquet, les conviés étaient obligés de boire dans un seul et unique verre.

Le Brésilien, qui avait à sa portée des mines de fer, ne pouvait fabriquer le moindre instrument sans courir risque d'être déporté dans quelque *presidio* de la côte d'Afrique. Des compagnies Portugaises ayant obtenu le monopole du sel, il était défendu aux habitans du Brésil d'exploiter les nombreuses salines de leur pays, sans s'exposer à être déportés à Lisbonne pour y être traînés devant les tribunaux. Voulait-on donner à ses enfans une instruction en médecine ou en jurisprudence, on était obligé de les envoyer à Coïmbra, en Portugal; en un mot, les habitans étaient à la merci des caprices et des vexations de toute nature de la part des Gouverneurs et de leurs subalternes, dont l'amour du lucre ne connaissait pas de bornes.

Un fait digne de remarque, c'est qu'avant 1808 il n'existait aucune imprimerie ni aucun journal tandis que de nos jours on y publie environ une centaine de journaux en diverses langues. A Rio de Janeiro le *Jornal do Commercio* emploie actuellement deux cents ouvriers et consomme annuellement 6600 rames de papier doubles, de quoi charger un navire de 375 tonneaux.

Dom João VI illustra son règne par un grand acte de justice, en publiant le 28 janvier 1808 un décret par lequel les pavillons étrangers étaient admis dans les ports du Brésil et en permettant aux habitans de s'adonner à l'industrie manufacturière et commerciale. Le Brésil se releva d'une longue léthargie; l'industrie et le commerce y prirent rapidement un grand développement. On fonda une académie et plusieurs sociétés scientifiques et littéraires, auxquelles la France prit la plus large part.

Lorsque les Brésiliens se mirent à comparer leurs relations nouvelles, tant sous le rapport de l'industrie et du commerce que sous celui des sciences, des lettres et des arts, avec les relations qu'ils avaient eues jusqu'à

lors avec les Portugais, leurs préférences s'accrochèrent vite.

Des lors commencèrent à germer dans leurs cœurs les premiers symptômes de l'indépendance que, quelques années plus tard ils devaient conquérir les armes à la main ; et, chose curieuse, ce fut le fils d'un Roi de Portugal qui y aida de toutes ses forces en se servant du prestige que lui donnait sa haute naissance.

Depuis, les Brésiliens se sont affranchis des mœurs et coutumes surannées de leurs ancêtres qui menaient la vie la plus insipide qu'on puisse s'imaginer. Amasser des trésors était pour beaucoup d'entre eux, leur unique but, la constante préoccupation de tous leurs instans.

L'économie qui doit être un premier pas vers un bien-être futur, se traduisait chez eux en avarice au point qu'ils se refusaient, ainsi qu'à leur famille, la plus légère jouissance.

Certes, cette transformation de mœurs et d'habitudes chez les Brésiliens ne s'est pas produite subitement ; il a fallu beaucoup de temps pour déraciner ces vieilles et moroses coutumes, et ce n'est que depuis quelques années qu'une transformation complète a eu lieu, plus en harmonie avec le caractère affable et hospitalier des Brésiliens.

En général, ils sont intelligens, aptes à tous les ouvrages, quoique d'une nature un peu indolente, due à l'influence du climat. La langue française y est fort répandue, ils la parlent avec cette pureté d'accent qu'on ne rencontre que chez les russes.

Que le lecteur nous pardonne cette digression qui nous a éloignés un peu du but de notre travail, et continuons notre voyage.

CHAPITRE II.

VOYAGE DE L'EMPEREUR. — LE RIO JACUHY — UNE
SCÈNE NOCTURNE DANS LA FORÊT. — LES CHARQUEA-
DAS. — RIO PARDO, — UNE TRISTE NUIT. — LE
MATÉ. — UNE MULE CHUCARA.

Munis de lettres de recommandation, détail très-important pour un voyageur, nous affrêtons au prix de vingt cinq piastres un canot pour nous conduire à Rio-Pardo. La piastre vaut environ cinq francs.

C'était une forte somme, mais comme l'empereur allait parcourir la Province, les braves habitants profitaient un peu de l'occasion pour nous rançonner, d'autant plus que les autorités avaient retenu presque toutes les embarcations pour le transport de la suite de Sa Majesté.

Cependant, grâce à la PORTARIA du ministre brésilien, nous n'éprouvâmes pas trop de difficultés.

Pour la première fois depuis son avènement, le chef de l'Empire quittait sa capitale, à ce dûment autorisé par un vote des Chambres législatives. C'était un acte de sage politique, que d'avoir choisi, pour son premier voyage intérieur, la province de Rio Grande du sud. Ses limites touchant à celles

des républiques turbulentes du Rio de la Plata, cette Province avait voulu, à l'instigation de leurs chefs s'ériger en état indépendant, sous le nom de : République de Paratini. Pour quiconque connaît le caractère des Brésiliens ce projet doit paraître absurde.

En effet, à ce changement de gouvernement les habitants de Rio Grande avaient beaucoup à perdre et rien à gagner. Ayant pour voisins des républiques qui, depuis leurs émancipation, étaient continuellement en guerre, comment auraient-ils pu garder leur neutralité ?

L'ambition, qui dévorait le chef de la confédération Argentine, aurait facilement trouvé un prétexte pour les incorporer par la force des armes dans ses Etats : c'était tomber de Charybde en Scylla. Quels griefs pouvaient-ils alléguer contre le gouvernement paternel de leur souverain ? Aucun qui eut été plausible, car l'empereur est pour ses sujets plutôt un père qu'un maître et je ne connais pas de pays en Europe où règne plus de liberté qu'au Brésil.

Après de nombreux efforts, le comte de Caixas dompta l'insurrection, qui depuis sept ans avait pris d'énormes proportions. L'Empereur venait par sa présence engager ses sujets à rester fidèles à la Constitution.

Après nous être munis de quelques provisions, nous nous embarquons sur le Rio Jacuhy (1) ou Rio dos Jacus, dans un canot fait d'un seul tronc d'arbre, ayant environ trente pieds de long sur cinq de large, et nagé par six esclaves noirs. Forcés de rester assis ou couchés, à cause du peu d'élévation de la toiture, nous étendons notre RECADO, qui est la selle du pays et représente un lit assez acceptable, dans une contrée où le voyageur passe le plus souvent la nuit à la belle étoile.

Lorsque le vent enfle la voile, nous filons parfois cinq à six nœuds malgré un courant assez rapide ; mais le

(1) Quelques géographes prétendent que le Rio Jacuhy ne commence qu'au village de Rio Pardo et qu'il n'est que la continuation du Rio Guyaba; c'est une erreur, car le Rio Jacuhy ou dos Jacus prend sa source dans les campos de Vaccaria.

même vent devenait parfois contraire, à cause des sinuosités de la rivière. A la tombée de la nuit, les nègres amarrent le canot à un tronc d'arbre, allument un grand feu dans la forêt et préparent notre souper, que bientôt nous expédions au moyen de nos doigts et du classique coutelas à deux usages, servant tantôt de fourchette et tantôt d'arme, et qui est pour le voyageur un indispensable compagnon.

Pendant que nous prenons notre repas, accroupis sur des cuirs de bœuf, les noirs nous AMUSENT par un chant mélancolique et monotone dans l'idiôme africain. Après le chant ils se rangent en cercle ; deux d'entre'eux exécutent une danse grotesque, accompagnée de contorsions, de gambades et de claquements de langue au son de la marimba, tandis que le reste de la troupe bat la mesure avec les mains. Peu à peu le mouvement devient plus animé, la danse plus rapide et bientôt toute la bande y prend part, en poussant des hurlements et des vociférations sauvages : un vrai sabbat !

Cette scène toute primitive avait quelque chose de pittoresque ; le silence de la nature, interrompu par les chants des noirs et le cri des oiseaux nocturnes, le vent agitant les arbres, la rivière coulant silencieusement à nos pieds, la lueur des flammes reflétées sur les figures d'ébène des africains, leur danse bizarre et extravagante, la masse imposante de la forêt, tout cela me rappela une de ces scènes si magistralement décrites par le célèbre Fenimore Cooper. A minuit, nous suspendons nos hamacs, au dessus desquels nous étendons la couverture du RECADO, pour nous préserver des piqûres des moustiques.

Avant le jour nous sommes sur pied et nous poursuivons notre course. A mesure que nous avançons, le pays devient plus sauvage ; les bords de la rivière sont très-boisés : on y voit des arbres sécu-

lares et d'une hauteur gigantesque, couverts de plantes parasites et investis de lianes depuis le sol jusqu'à leur sommet. Ces forêts abondent en gibier de tout genre : plus d'une fois nous voyons les sangliers venir se désaltérer sur la rive, à notre approche des capivaris (porcs d'eau) se jettent dans les flots. Des troupes de singes de diverses espèces prennent leurs ébats, en sautant d'un arbre à l'autre ou se balançant aux lianes flottantes, tandis que des oiseaux au plumage chatoyant interrompent le silence de la nature par leurs doux gazouillemens.

Le Rio Jacuhy forme dans son cours plusieurs îlots charmants, mais qui sont inhabitables à cause des crues qui s'y produisent si fréquemment, et maintefois notre canot rase la cime des arbrisseaux croissant sur des terrains inondés.

Le long des rives, à quelques lieues de Porto Alegre, il y a beaucoup de charqueadas, vastes établissemens où l'on prépare la viande séchée, connue sous le nom de CHARQUE ou CARNE SECCA. C'est là qu'on amène de l'intérieur le bétail capturé au moyen du lasso, procédé assez dangereux et qui exige de la part du cavalier autant d'adresse que de sang froid.

Pour préparer la viande, on la coupe en lanières qu'on frotte avec du sel, et on la fait ensuite sécher au soleil sous des hangars. Nous fûmes frappés du grand nombre de corbeaux et d'oiseaux de proie qu tournoyaient en l'air au dessus des charqueadas. Le chef d'un de ces établissemens nous apprit en ces termes les services que rendent ces bêtes généralement détestées :

« C'est une providence pour notre pays, dit-il, et per-
» sonne ne se hasarderait à tuer un seul de ces oi-
» seaux ; ils nous débarrassent des déchets des animaux
» qu'on tue annuellement par milliers. Quelquefois la
» maladie en emporte un grand nombre par jour et si les

» corbeaux ne s'en nourrissent pas dans les plaines,
» des maladies pestilentielles effroyables ne tarderaient
» pas à se déclarer dans un pays où les chaleurs sont si
» fortes. »

Ce n'est qu'en 1721 que les habitans de Rio Grande commencèrent peu à peu à s'adonner à l'élevage des bestiaux et leurs établissemens, auxquels on donna le nom d'estancias, prospérèrent assez bien jusqu'en 1773 époque à laquelle les Espagnols envahirent cette province, ce qui fut cause de la ruine de cette industrie.

Pendant la guerre entre le Brésil et la Plata sous Dom Pedro I, et dont nous avons fait mention plus haut, on emmena de la Banda Oriental une quantité innombrable de bestiaux qui repeuplèrent les plaines et contribuèrent efficacement à la prospérité et à la richesse du pays.

Dans une de ces charqueadas nous vîmes des enfans de cinq à six ans galopper à toute vitesse, montés sur des chevaux sans selle ni couverture, le quadrupède n'ayant pour mors qu'une étroite lanière serrée dans la bouche. Leur manière de s'y hisser est assez originale ; il posent le pied nu sur le genou du cheval, qu'ils pressent fortement entre l'orteil et le premier doigt, se camponnent à la crinière, puis grimpent sur le dos du coursier comme de véritables singes.

Nous faisons provision de viande fraîche (chose qu'on ne refuse jamais au voyageur), et nous remettons à la voile. Nous passons devant deux petits villages, Triunfo et Santo-Amaro ; puis pendant plus de dix lieues nous ne voyons aucune trace d'habitation.

Vers la fin de septembre nous débarquons à Rio Pardo, charmant village à environ trente lieues de Porto Alegre, à quelque distance du Rio Pardo petite rivière de ce nom. Anciennement il n'y avait qu'un fort dédié à San Lourenço, mais lorsque cet en

droit commença à se peupler, on lui donna le nom de Rio Pardo et en 1812 ce village passa au rang de ville.

Grâce à nos lettres de recommandation, nous fûmes reçus très cordialement par le commandant J. Andrade Neves, qui eut la galanterie de faire exécuter quelques morceaux de musique vers le soir sous le balcon où nous prenions le frais. Ce brave militaire eut, lors de l'insurrection, deux chevaux tués sous lui et fut lui-même grièvement blessé. « C'était, » nous disait-il, une véritable guerre de gentilshommes ; pas de lâche tuerie, comme chez nos voisins du Rio de la Plata ; la loyauté la plus franche ne cessa jamais de régner des deux cotés. »

Le 3 octobre, nous continuons notre voyage en destination de Cachoïëra. Cette navigation n'offre rien de remarquable, sinon que le courant devient plus rapide. En quelques endroits, la rivière coule sur un lit pierreux avec tant d'impétuosité que malgré les efforts des six rameurs notre canot n'avancait qu'à grand'peine. Le patron était un ancien marin portugais, qui avait parcouru tous les pays du globe ; aussi ses récits charmèrent la monotonie de notre traversée.

« Pendant l'insurrection, nous disait-il, j'étais chargé du service des dépêches du Gouvernement et plus d'une fois j'ai entendu les balles siffler à mes oreilles, » mais lorsque j'étais serré de près, j'attachais les dépêches à une corde munie d'une pierre et je les laissais couler au fond de la rivière en ayant soin d'y lier une branche d'arbre. L'ennemi disparu, la branche m'indiquait l'endroit où je retrouverais le précieux dépôt. »

Lorsque la lune brille, nous naviguons une partie de la nuit. Assis sur la toiture du canot, nous restons des heures entières sans échanger nos pensées, comme si nous craignons d'interrompre le silence de la nuit, sous l'empire de ce charme vague et indéfinissable qu'on éprouve en présence de l'inconnu.

Après trois jours de navigation, nous abordons à Cachoïëra, situé sur la rive gauche à environ dix lieues de Rio-Pardo où nous fûmes accueillis dans les meilleurs termes par le señor Rodriguez. Ce qui nous frappa d'abord, c'est le luxe que l'on déploie dans cette province dans les chambres à coucher, bien qu'on soit loin d'y trouver le confort européen. Les draps de lit et les couvertures étaient garnis de dentelles ; les oreillers, en soie rouge, étaient recouverts de fine mousseline, et jusqu'aux essuie-mains étaient bordés de dentelles.

Nous passons trois jours à Cachoïëra pour nous procurer des chevaux ; grâce à l'obligeance du commandant, nous obtenons deux chevaux, un CARGEIRO (bête de somme), un guide (VAQUEANO) et un soldat (car le passeport délivré par l'autorité nous donnait droit à une escorte armée).

Depuis la dernière guerre, les chevaux étaient devenus chers et rares : jadis on se les procurait pour trois piastres ; aujourd'hui nous devons payer douze piastres.

Notre guide était chargé du soin des chevaux et de nos bagages, de choisir les endroits de campement pour la nuit, de préparer les repas, en un mot, il remplissait le double office de guide et de domestique. Son salaire variait de 10 à 12 piastres pour un trajet d'environ trente lieues. Le soldat, qui ne devait nous accompagner qu'à titre d'escorte, nous fut souvent d'un grand secours.

A peine avons nous fait quelques lieues, que déjà nous pataignons dans l'eau et dans la boue jusqu'au poitrail du cheval. Au passo de San-Lourenço, petite rivière dont le courant est extrêmement rapide, notre canot eût chaviré, sans la présence d'esprit du guide. Un des chevaux, que nous conduisions en laisse, avait mis le pied sur le bord du canot ; or, ces pirogues primitives, faites d'un seul tronc d'arbre, étant longues et étroites, on est obligé de s'asseoir au fond en conservant la plus parfaite immobilité, le moindre mouvement leur faisant perdre l'équilibre.

On les gouverne au moyen de la pagaie, rame courte mais large généralement usitée parmi les Indiens, ainsi que parmi les nègres de la côte d'Afrique.

La nuit approchant, nous ne trouvons qu'une misérable hutte abandonnée, sans toit et dont à peine il restait un pan de mur debout. Le vent, qui soufflait par rafales, était accompagné d'une fine pluie glaciale qui faisait trembler nos membres et cependant nous sommes obligés d'y passer la nuit. Et quelle nuit ! Roulés dans nos PONCHOS(1), le sol humide, sur lequel nous étendons le cuir de bœuf, nous sert de couche. Pour comble d'infortune, nous étions affamés et sans vivres : heureusement que notre gourde était remplie de cachaça. A peine pouvions nous fermer l'œil de toute la nuit, tant nos souffrances étaient grandes.

Ce ne fut que le lendemain, vers onze heures, après avoir traversé des pantanas où nos chevaux faillirent vingt fois s'embourber, que nous arrivons à une ESTANCIA on nous recevons la plus franche hospitalité. Affamés comme nous l'étions car depuis la veille au matin nous n'avions plus rien pris, la viande sèche et la farine de mandioca (2) constituèrent un repas délicieux.

A mesure que nous avançons, les routes s'améliorent à cause de l'élévation du terrain, aussi est-ce dans cette partie de la province que se trouvent les plus vastes estancias pourvues d'excellens accomodemens.

Durant le trajet de Cachoiëra à San-Gabriel nous fûmes à même d'observer quelques coutumes propres à cette province.

(1) Espèce de manteau fermé, sans manches, n'ayant qu'une ouverture pour laisser passer la tête.

(2) La *mandioca* ou *manioc* (il en existe plusieurs variétés), dont on fait une farine très grossière, remplace dans ce pays et presque dans tout l'intérieur du Brésil la pomme de terre et le pain. Lorsque la récolte du manioc manque, la disette est inévitable, et ceux qui habitent le Brésil se rappelleront quelle horrible famine éprouvèrent les habitants de la province de Céara, par suite d'une grande sécheresse qui avait fait manquer la récolte du manioc.

Arrivé devant une estancia, on reste à cheval jusqu'à la venue du propriétaire ou du CAPATAZ (surveillant) à qui on demande l'hospitalité ou uma posada.

Il vous répond : « APEA SE » ; dès ce moment vous êtes son commensal. Rarement il vous demande qui vous êtes, d'où vous venez ; vous êtes son hôte et cela suffit : vous pouvez jouir de son hospitalité pendant des semaines entières. Le Brésilien en général est fort hospitalier et dans cette province, quelque pauvre qu'il soit, jamais il ne vous refuse un gîte pour la nuit et de la viande à discrétion. Un Rio-Grandense nous dit un jour que lorsqu'on construisait une habitation, on élevait en premier lieu le corps de logis destiné aux voyageurs et ensuite celui du propriétaire.

Je tiens de la bouche de personnes qui ont parcouru la Province de Minas-Geraes que, pendant tout leur voyage, qui avait duré des semaines, elles avaient reçu dans les Fazendas une hospitalité des plus cordiales.

La première boisson qu'on vous offre est le MATÉ ou thé du pays. Voici comment on le prépare. On en remplit unealebasse de la grandeur d'une noix de coco, dans laquelle on verse de l'eau bouillante et quelquefois du sucre, ce breuvage étant très amer ; vous l'aspirez au moyen d'un tube en argent, dont l'extrémité est garnie d'une petite cavité percée de trous. C'est un puissant tonique et un non moins puissant nutritif ; les PEONES (domestiques d'estancias) forcés de parcourir les plaines avant le jour, boivent quelques pintes de ce breuvage avant de se mettre en route, ce qui leur permet de rester jusques bien avant dans la journée sans rien manger.

Rien de plus comique que de voir un novice prendre le maté ou thé du Paraguay qui est servi tout bouillant. S'il aspire le liquide avec trop de précipitation, il le renvoie avec plus de précipitation encore, avec accompagne-

ment de grimaces et de contorsions qui prêtent à rire malgré les souffrances atroces auxquelles on le voit en proie.

Les dames du Rio de la Plata et surtout Dorá Manuella, fille du Dictateur Rosas, prenaient un malin plaisir à jouer ce vilain tour aux étrangers qu'elles recevaient.

Au Chili on y ajoute, pour rendre ce breuvage moins amer, du sucre un peu brûlé, du jus de citron, de la cannelle et un clou de girofle.

Le maté préparé sans aucune addition d'épices et tel que le prennent les Peones, est fort amer et s'appelle maté sumaraó.

Voici maintenant quel était notre mode de voyager.

Nous partions au point du jour ; après une marche de quatre heures, nous faisons une halte, prenions le maté et laissions paître nos montures, en ayant soin, si possible, de donner la préférence à un endroit boisé, pour faire du feu et nous garantir contre les rayons du soleil. Vers les 2 heures, seconde halte. Nous emportions toujours de la viande fraîche que notre guide préparait de la manière suivante : Couper une branche verte, y passer une tranche, et la placer près du feu, de manière à ce que la fumée passât dessus : c'est le *churasco* ou *beefsteak* du pays, sans sel. On me croira sans peine lorsque je mentionne qu'il nous fallait sentir l'aiguillon de la faim pour surmonter le dégoût qu'inspire à un européen la viande non assaisonnée.

Lorsque vers le soir il nous fallait camper dans la plaine, nous choisissons le voisinage d'un bois, afin d'y suspendre nos hamacs ; faute de bois, nous étendons nos *RECADOS* dont la selle sert d'oreiller mais ayant toujours à portée nos pistolets. Il est prudent, en effet, de se méfier du guide et de ne jamais lui faire comprendre qu'on a de l'or sur soi, quoique sous ce rapport nous ayons été fort heureux. Au reste, il est rare qu'un guide trahisse la confiance des voyageurs.

La nuit, on n'attache qu'un cheval au moyen d'une

longue lanière ou avec la MANEA, entrave en cuir qui se met aux deux jambes de devant mais qui permet au quadrupède d'avancer par sauts. Les autres paissent en liberté, ils s'éloignent quelquefois à la distance de quelques lieues mais toujours le guide finit par les ramener.

Une guerre qui a duré pendant sept ans, a bien appauvri cette province, jadis une des plus riches et des plus prospères du Brésil. J'ai causé avec des Estancieros qui avant l'insurrection, possédaient jusqu'à quinze mille têtes de bétail et actuellement ils ne les comptent plus que par centaines; heureusement, c'est un capital qui se double tous les trois ou quatre ans. Il y a environ trente ans, on y cultivait le froment qu'on exportait vers les pays étrangers; actuellement l'Amérique du nord et l'Autriche y trouvent, de même que dans tout le Brésil, un immense débouché pour leurs farines.

Une maladie appelé Ferrugem, la rouille, ayant attaqué la plante et les habitans ignorant le moyen d'y obvier, abandonnèrent la culture du froment pour s'adonner à l'élevé du bétail.

Peu d'années suffiront pour rétablir les choses dans leur état normal, mais ce qui ne sera pas remplacé aussi aisément, ce sont les hommes que la guerre a décimés, et ce qui manque malheureusement le plus pour renouveler la face de ce territoire, ce sont les travailleurs.

Après trois jours de marche, notre bête de somme étant exténuée, nous jugeons prudent de la remplacer par une mule dressée, chose fort difficile à trouver d'après le dire du guide. Le propriétaire d'une estancia nous en offrit une au choix à prendre dans un troupeau (MANADA) d'une trentaine de mules CHUCARAS, à moitié sauvages, qu'on fit entrer dans un corral.

Le PEON brandit son lasso et le jette au cou de l'animal qu'on nous destine; la mule se livre à une course circulaire échevelée, mais le cercle se resserrant insensiblement à mesure que le lasso se raccourcit, la bête est enfin saisie par l'oreille. Afin de parvenir à lui mettre la

charge sur le dos, les PEONES lui lièrent les jambes, et lui bandèrent les yeux ; mais dès qu'on lui rendit la vue, la mule fit des soubresauts si violents, se mit à ruer avec une persistance telle que nous craignîmes qu'elle ne mit son fardeau en pièces.

Le lendemain, elle était déjà un peu moins sauvage, mais elle continuait de justifier le proverbe : « Entêtée comme une mule », car cette fois, elle ne voulut plus avancer, malgré une administration de schlague assez répétée. Il fallut nous résigner à abandonner cette méchante bête, et notre vieux MATUNGO, prudemment tenu en réserve, prit la charge jusqu'à la plus prochaine estancia où nous ne fûmes guère plus heureux. Le propriétaire n'avait à nous offrir qu'une mule fort insuffisamment dressée et qui était attachée à un poteau, ayant sur le dos des paniers remplis de grosses pierres. A notre approche, elle se mit à ruer avec une violence extrême : nous étions tombés de Charybde en Scylla ; cependant, il nous fallut nous décider à la prendre.

Quoique lié à son poteau avec une charge d'environ cent kilos sur le dos, elle rua avec tant de violence qu'aucun peon n'osa en approcher. L'un d'eux lui jeta le lasso au cou, un autre à la jambe de derrière ; pendant qu'elle était ainsi tenue en respect, un troisième lui mit un poncho sur la tête et alors seulement on put s'en rendre maître après lui avoir mis une *manea* aux jambes de devant.

Malgré les efforts de six hommes, à peine parvînmes nous à lui mettre la charge, non sans être tous contusionnés par ses ruades. Le propriétaire de ce poux animal nous donna un reçu indiquant sa marque distinctive. Lorsqu'un animal change de maître, celui-ci y appose sa marque particulière au moyen d'un fer rouge, ce qui permet de distinguer les animaux égarés. Après que nous eûmes parcouru cinq lieues, la courroie se détacha et la mule récalcitrante se lança dans la plaine avec la rapidité de l'éclair. Heureusement une des malles se dé-

tacha, ce qui ralentit la course de la fugitive et au bout de deux longues heures nous parvinmes, en réunissant tous nos efforts, à la récharger dans des conditions passables.

Le pays que nous parcourons en ce moment, n'offre que de vastes plaines légèrement ondulées, mais peu boisées si ce n'est le long des rivières. Les éleveurs choisissent toujours pour construire leurs maisons les endroits boisés, ce qui permet aussi de reconnaître de loin leurs établissements.

Il n'y a guère de routes tracées, il faut suivre les sillons que laissent les charettes et qui disparaissent quelquefois après la pluie. C'est aux accidents du terrain et à certains autres indices que les guides connaissent leur chemin.

Dans les plaines dépourvues d'eau ou lors de la sécheresse, la soif est un affreux tourment pour le voyageur et les animaux. Maintefois nous fûmes heureux de pouvoir nous désaltérer à une mare croupissante. Lorsqu'un soleil brûlant nous desséchait le gosier et afin de ne pas être obligés à tout moment de descendre de cheval, nous nous étions munis d'une petite corne de bœuf attachée à une lanière au moyen de laquelle nous puisions l'eau.

Celui qui voyage à petites journées n'est pas exposé à ces inconvénients, par ce qu'il peut s'écarter de sa route ; mais, désireux d'arriver et ayant encore une longue étape à parcourir, nous étions à cheval depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil.

CHAPITRE III.

SAN GABRIEL. — LA MULE NEGRINHA. — LE TATOU.
— CAPTURE D'UN CHEVAL. — LE LASSO ET LE CANON. —
LES BALAS. — DOM AMBROSIO. — UN PLAT ORIGINAL. — ALEGRETTE. — LE BAVAROIS. — LE FEU
DANS LA PLAINE. — UN ORAGE. — BAIN FORCÉ.

Avant d'arriver à San-Gabriel, nous passons à gué le San-Sépé et le Cambahy-Grande, ruisseaux qui, après de fortes pluies ou lors de la crue des eaux, deviennent destorrents extrêmement rapides. Le San-Sépé roule du sable d'or, mais en si petite quantité que l'extraction en serait fort coûteuse. Le onze octobre, nous arrivons à San-Gabriel, village assez grand mais peu peuplé, à trente cinq lieues de Cachoiéra.

Heureusement nous y trouvons une garnison d'environ deux cents soldats dont le commandant, faute de gîte convenable, fit mettre à notre disposition une des barraques du camp. Nous ne tardons guère à faire connaissance avec les officiers, car l'arrivée d'étrangers, venant de la capitale, fait toujours sensation dans une bourgade.

Le Commandant nous invita à dîner et le même soir ses filles firent de la musique italienne (1); une d'elles dansa un pas espagnol, avec accompane-

(1) La musique italienne est généralement adoptée dans tout le Brésil. A Rio de Janeiro, il y a presque toujours une troupe d'opéra italien.

ment de castagnettes, bref, nous eûmes une soirée délicieuse, mi-musicale, mi-dansante, et l'on nous fit un accueil cordial, dans toute la force du terme.

Comme nous savions bien que cette soirée dansante était donnée à notre intention, il nous fallait payer de notre personne, pour ne pas désobliger ces braves gens. Nous eussions cependant préféré, après avoir passé tant de journées à cheval, et harassés de fatigue, pouvoir nous retirer dans notre baraque ; mais politesse oblige.....

Ayant été obligés d'abandonner dans la plaine notre seconde mule chucara, nous achetons d'un capitaine une mule appelée Negrinha, dont il nous avait promis des merveilles. « Elle m'a, nous dit-il, » accompagné pendant huit années, et plus d'une » fois a sauvé mes bagages, en traversant des » marais où je vis s'embourber et périr d'autres » animaux. » Le prix qu'il nous demanda était excessif ; nous n'eûmes, toutefois, dans la suite, aucun regret de l'avoir achetée.

Après deux jours de repos à San-Gabriel, nous prenons congé du brave commandant, de son épouse Dona Maria, ainsi que des officiers qui avaient été remplis d'attentions pour nous et nous nous mettons en route pour Alegrette. En chargeant Negrinha, nous aperçûmes tout de suite que cette bête n'était pas novice : lorsque le guide lui mettait une malle, elle se penchait du côté opposé afin de faire contrepoids.

En traversant, le lendemain, la BANHADA de Bituhy, vaste bourbier où nous avons de la vase jusqu'aux genoux des chevaux, Negrinha se conduisit avec tant d'intelligence, que le guide nous conseilla de la suivre. « J'ai, disait-il, vu périr ici plus d'un cheval, asphyxié dans la vase. » Et en effet, Negrinha, avec sa sagacité habituelle, nous fit traverser ce marais au bout d'une demi-heure, sans aucun accident.

J'avais remarqué maintefois des chevaux ayant le

bout de l'oreille coupé. Le soldat qui nous accompagnait, m'informa que ces chevaux appartenaient au Gouvernement, que les estancieros étaient obligés de les garder et de les nourrir, ce qui, d'ailleurs, n'est pas une charge pour eux.

Le lendemain il s'éleva un de ces PAMPEROS de plaine, appelés minuaño soufflant avec tant d'impétuosité que plus d'une fois nous fûmes obligés de nous cramponner à la selle. Ce vent vient des Cordilleras, parcourt les immenses plaines des Pampas sans rencontrer d'obstacles, et se fait sentir à une énorme distance en mer.

Une après-midi, nous vîmes, à peu de distance, l'herbe remuer ; notre guide nous pria de nous arrêter. Descendant de cheval, le sabre au clair, il eût bientôt abattu un tatu ou tatou, qu'il attacha par la queue à la selle, en nous promettant un souper délicieux.

Le soir venu, notre guide alluma un petit feu, et y fit cuire le tatou dans sa peau, sur des braises ; ce gibier de plaine fit un souper exquis.

Le tatou ou tatu, que les visiteurs ont dû voir souvent au Jardin Zoologique dans la rotonde des singes, appartient à la classe des édentés. Le grand naturaliste Azara en a observé jusqu'à huit espèces et celui que le guide avait abattu appartenait au genre dit *tatu mulita*. Il a la peau parsemée d'écaillés, le museau pointu, le cou très court, la queue longue et le dos bombé comme celui d'une tortue. Sa seule défense consiste dans ses griffes, au moyen des quelles il creuse des terriers peu profonds où il se cache. Sa nourriture principale consiste en insectes, vers, fourmis et chair d'animaux morts.

Le pays abonde en autruches de la petite espèce, appelées enguarani Nandu, paissant en liberté parmi le bétail et les cerfs. On en approche difficilement, il faut beaucoup d'adresse pour parvenir à s'en emparer ; on les prend au moyen des BALAS.

Comme le cheval du guide était fatigué, et que nous nous trouvions encore assez éloignés d'une estancia,

nous résolûmes de camper sur les lieux. Il nous montra au loin une cavahada d'environ quatre cents chevaux. Après nous en être rapprochés d'une cinquantaine de pas, il nous dit : « Ce sont pour la plupart des POTROS (chevaux non dressés), mais il me semble en apercevoir un qui a déjà dû être monté ».

Piquant des deux, il dispersa le troupeau, puis par une manœuvre fort habile il réussit à isoler le cheval des autres. Aussitôt il apprêta les balas ; saisissant la plus petite, il les fit tourner en cercle audessus de sa tête, et les lança avec une telle précision qu'elles allèrent embarrasser les jambes de derrière du cheval, de manière à le renverser. Ceci fait, il jeta une manea autour des jambes de devant de son prisonnier, lui mit le PONCHO sur la tête, détacha les balas, lui passa une courroie entre les dents puis, d'un bond, il sauta dessus et enleva le poncho qui l'aveuglait.

C'était chose curieuse que de voir les efforts violents de l'animal pour se débarrasser de son cavalier. Il ruait avec une telle impétuosité que nous nous attendions à chaque instant, à voir le guide passer par dessus la tête du captif. Puis changeant de tactique, il se cabrait à une hauteur si effrayante, qu'il se renversa. Il semblait que c'en était fait du cavalier, mais en une seconde, avant même que le cheval fut complètement à terre, le dompteur était déjà sur pied à ses côtés. Ressauter sur son dos fut l'affaire d'un instant ; alors il lui enfonça ses larges éperons dans les flancs, le cheval fit un bond d'une hauteur prodigieuse, en hennissant de douleur, prit un galop infernal et disparut bientôt avec son cavalier. Après une heure d'attente, nous voyions le cheval reparaitre, la bouche écumante, soufflant le feu par les narines et couvert de sueur. Pendant ce temps, le cavalier coupait tranquillement du tabac et se préparait une cigarette sans s'inquiéter de sa monture. « JA TEM PRINCIPIO DE CAVALO (Il commence déjà à avoir des

allures de cheval), criait-il en revenant. Les jours suivants, sauf quelques ruades qui auraient désarçonné un bon cavalier d'Europe, le cheval comprit qu'il avait trouvé son maître.

Notre guide avait reconnu sur la bête la marque d'un estanciero auquel nous nous propositions de demander l'hospitalité. Celui-ci ne voulut rien accepter pour l'échange de chevaux fait par le guide, et généralement, du reste, lorsque nos montures étaient exténuées, nous les échangeions contre d'autres, parfois en ajoutant trois ou quatre piastres, le plus souvent sans rien ajouter.

En somme les *Estancieros* se sont toujours montrés envers nous d'une extrême amabilité.

Nous avons décrit deux captures faites l'une au lasso, l'autre avec les boules ; il ne sera pas superflu de donner ici une description de ces engins, si redoutables entre les mains des indigènes et des Indiens.

Le guide, que nous avons engagé à San-Gabriel, était un vrai Gaucho, un enfant pur sang des Pampas. Ayant fait partie d'un corps d'insurgés pendant nombre d'années, il n'avait longtemps vécu que de viande rôtie sans assaisonnement, passant ses nuits à la belle étoile. Comme la plupart de ses compatriotes, il était d'une extrême habilité à lancer le lasso, les boules et le coutelas.

Le lasso, qui a environ quinze mètres de longueur, est fait de lanières de cuir vert, artistement tressées, de la grosseur du petit doigt ; l'un des bouts est terminé par un assez grand anneau en fer, servant à former le nœud coulant ; l'autre est attaché à la sangle du *RECADO*, à la droite du cavalier. Lorsque celui-ci veut jeter le lasso, il le roule en cercle à la manière des marins et de la main droite fait tourner le nœud coulant au dessus de sa tête. Pour quiconque voit jeter le lasso la première fois, c'est un spectacle des plus curieux. Même à pied et avec une liberté complète de mouvemens, bien lancer le

lasso n'est pas chose facile ; aussi je laisse à penser ce qu'il faut d'adresse pour le manier au grand galop dans une plaine accidentée. Désignez à un gaucho un animal dans un troupeau de deux à trois cents bêtes à cornes, il lui jettera le lasso soit aux cornes soit aux jambes, soit à toute autre partie du corps, et l'animal est prisonnier.

Lorsque les gauchos veulent s'emparer d'un taureau, l'un d'eux lui jette le lasso autour des cornes ; ceci fait il arrête son cheval (toujours lancé au galop), et lui fait faire demi-tour afin qu'il puisse se pencher du côté opposé à celui où court l'animal. Le lasso étant tendu, le choc est quelquefois si violent, que sans cette manœuvre cheval et cavalier seraient renversés et entraîné sur le sols.

Parfois l'animal arrêté ainsi dans sa course, devient furieux et s'attaque au cheval. C'est alors que le gaucho doit user de tout son sangfroid et de toute son adresse, car le moindre mouvement contraire exposerait sa vie. Pendant ce temps, un compagnon jette son lasso autour des jambes du taureau, lequel, pris entre deux feux, est entraîné vers le corral. Si on veut l'abattre sur place, un des cavaliers descend de cheval et lui coupe les jarrets ; il est curieux de voir, pendant ce temps, les efforts que fait le cheval sans cavalier, pour tenir le lasso tendu, malgré les soubresauts de l'animal furieux.

Ajoutons aussi que l'intelligence du cheval vient beaucoup en aide au cavalier, mais il faut au préalable qu'il ait été dressé à ce genre d'exercice.

Rien d'étrange comme le spectacle de ces gauchos à cheval, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise et un caleçon, les pieds nus armés d'énormes éperons (CHILENOS), laissant flotter au vent leur poncho qui le plus souvent n'est qu'une pièce d'étoffe en laine rouge.

C'est dans cet accoutrement qu'ils traversent les

prairies à grande vitesse, à la poursuite de quelque taureau échappé du corral, brandissant leur lasso et jetant des cris sauvages.

Le lasso résiste à tous les efforts, mieux que ne le ferait une forte corde de chanvre. Il n'y a qu'un moyen de l'éviter en cas d'attaque : c'est de se pencher sur le cou du cheval, de manière à ne donner aucune prise au nœud coulant. Si le cheval est enlacé, on coupe le lasso au moyen du coutelas et tout est dit.

Les Gauchos des Pampas et les Indiens ne craignent aucun animal quelque terrible qu'il soit ; on en a vu faire au lasso la chasse au jaguar, le tigre du sud de l'Amérique, et le traîner jusqu'à ce qu'il fût étranglé.

Pendant la guerre des républiques de la Plata et de Rio Grande, le lasso servit maintefois à enlever des sentinelles avancées, voire même des cavaliers. On rapporte à ce propos un épisode curieux, constaté pendant la guerre civile qui éclata à Buenos Ayres il y a quelques années. Une troupe d'une dizaine de gauchos à cheval ayant pénétré dans la ville, se trouva tout à coup arrêtée, par une pièce de canon, braquée dans une rue. N'ayant jamais vu cette arme à l'aspect menaçant, un pressentiment les engagea à s'arrêter. Ils essayèrent le feu du canon sans résultat fatal, mirent leurs chevaux au galop, s'approchèrent du canon, le prirent au nœud coulant et, par leurs efforts réunis, parvinrent à le culbuter.

Les boules sont une arme non moins redoutable que le lasso ; elles ont été empruntées aux Indiens, avec quelques modifications. On prend trois cailloux ronds, de la grosseur du poing, qu'on recouvre de cuir et qu'on attache ensemble par des courroies d'environ trois pieds de longueur. Celles-ci sont réunies du centre en forme de rayons dont les boules

seraient les extrémités. On a vu dans le chapitre précédent la manière de s'en servir.

Les BALAS (comme disent les indigènes) ne s'emploient que pour capturer les chevaux qui tentent de s'échapper dans la plaine, et comme moyen d'attaque. Dans la défensive, on laisse glisser le poncho le long des jambes de derrière de sa monture.

Ce fut au moyen des balas que fut fait prisonnier le général José Maria Paz, en traversant la province de Santa-Fé avec une faible escorte. Monté sur un excellent coursier, il allait échapper à ses ennemis, lorsque les balas renversèrent son cheval. Celles qui furent employées dans cette circonstance, sont conservées comme objet de curiosité au Musée de Buenos-Ayres, entre le fusil qui servit à l'assassinat du général Lavalle, et une machine infernale destinée à tuer le général Rosas.

Les indigènes ont une connaissance si profonde en fait de chevaux qu'à moins d'en avoir jugé par soi-même, on a peine à y ajouter foi. Il leur suffit de jeter un coup d'œil sur une troupe, pour désigner si tel ou tel coursier a été dressé, énumérer ses défauts, ses qualités et son allure.

L'étrier du recado chez les peones n'est qu'un anneau en os dans lequel ils mettent l'orteil. Ils ne se donnent pas même la peine de s'en servir, car d'un bond ils sont à cheval. Ce sont, avec les gauchos des Pampas de Buenos-Ayres et les Indiens, les premiers cavaliers du monde et rarement ils sont désarçonnés. Le cavalier galoppe-t-il sur une pente rapide, son coursier trébuche-t-il, prompt comme la foudre il lui jette la bride par dessus la tête et se trouve debout à ses cotés, les rênes en mains. Lancés au grand galop, ils ramassent un objet à terre et après être arrivés au but, arrêtent le cheval tout court, en se lançant par dessus sa tête sans lâcher la bride, à l'extrémité de laquelle se trouve une cour-

roie qui leur sert de cravache. Vers le milieu d'octobre, nous arrivons au passo do Rosario près du Rio Ibiçui Guassu, à une ESTANCIA qui ressemblait plutôt à un petit bourg tant ses proportions étaient vastes. Pendant l'absence du propriétaire sa femme nous fit un accueil plein de courtoisie. Quelques heures après Dom Ambrosio arriva, monté sur un superbe cheval dont les harnais resplendissaient d'argent et suivi de plusieurs peones et d'une meute de chiens. Il portait à la ceinture un coutelas à manche et gaine d'argent, ornés de pierres précieuses.

C'est chose incroyable, que le luxe que l'on déploie dans le sud du Brésil et les provinces du Rio de la Plata au harnachement des chevaux. Les éperons, ornés de chaînettes, à rosettes en fer d'un pouce de diamètre, sont en argent massif ainsi que le manche du fouet. Les étriers, qui ont la forme de ceux des anciens chevaliers, sont de même métal. Les courroies sont entourées d'argent, en un mot, il y a là une profusion, un luxe inconnus en Europe. J'ai vu de ces harnais qui avaient coûté des sommes considérables.

Notre guide, qui ne possédait pour toute garde-robe que ce qu'il portait sur le corps, dépensa la presque totalité de ses gages, en ornemens d'argent pour sa selle.

Mais revenons à Dom Ambrosio. Cet homme encore vert malgré son grand âge, avait une figure taillée à l'antique ; une longue barbe grisonnante lui tombait sur la poitrine. Il possédait une des plus riches estancias du pays, et dans laquelle régnait un luxe inouï.

Le soir on nous servit un souper délicieux pendant lequel Dom Ambrosio était étendu dans un hamac fait de lanières de cuir artistement tressées. La veillée se prolongea fort tard, car nous fûmes obligés

de raconter à nos hôtes les principaux événements politiques de l'Europe datant de plusieurs années et dont quelques convives n'avaient jamais eu connaissance. Privés de livres, de journaux, éloignés de quelques centaines de lieues de la capitale, ils ignoraient complètement les faits les plus marquants qui s'étaient passés en Europe. Ne leur en faisons pas un crime, combien de gens du monde, ayant à leur portée tous les élémens d'instruction, ignorent non seulement les événements politiques, mais même les notions les plus élémentaires de la géographie d'outre mer.

Après avoir passé bien des nuits à la belle étoile en proie, soit à la pipûre des moustiques soit aux intempéries de l'air, c'était une chance précieuse que de pouvoir nous reposer dans un bon lit, et le soleil était déjà sur l'horizon quand nous nous réveillâmes.

Dom Ambrosio nous invita à l'accompagner dans la plaine où l'on était occupé à châtrer et à marquer les animaux, d'un fer rouge. Il mit à notre disposition, deux de ses meilleurs chevaux et nous promit, chemin faisant, de nous faire goûter un plat du pays, la CARNE COM COURO, ou viande cuite dans la peau de bœuf. Arrivés sur les lieux, nous y trouvâmes un immense RODEIO (troupeau), rassemblé dans le coral, où les peones procédèrent à leurs travaux avec une dextérité étonnante, sans prendre aucune de ces précautions qu'on emploie en Europe. Le coutelas tient lieu de tous les instruments dont on se sert chez nous.

Pour préparer notre plat, on se mit à la poursuite d'un jeune bœuf; lui jeter le lasso aux cornes et aux jambes fut l'affaire d'un instant; alors un des peones lui coupa les jarrets et le tua sur place. Aussitôt ils lui enlevèrent la chair de chaque côté de l'épine dorsale vers la croupe, en y laissant attaché un morceau de peau assez grand pour la

coudre en forme de sac, après avoir enveloppé la chair. Puis on le couvrit de braises, et quand le morceau fut cuit, on nous servit un plat succulent, délicieux, sans rival dans notre cuisine européenne, si vantée pour ses produits gastronomiques.

Nous n'avions, il est vrai, ni tables ni chaises à ressorts. Le gazon verdoyant de la prairie et nos ponchos étendus sur l'herbe les remplaçaient. La salle du festin était une immense plaine des PAMPAS et au dessus de nos têtes brillait, dans un ciel bleu et vierge de tout nuage, un magnifique soleil des tropiques. L'indispensable coutelas et un peu nos cinq doigts tenaient lieu de fourchette. La coupe à champagne consistait en une corne de bœuf qu'on remplissait d'eau à un petit ruisseau.

Pour se servir adroitement du coutelas, il faut au commencement, quelque habitude, et une profonde entaille que mon compagnon se fit au nez, me mit sur mes gardes. Afin de ne pas se blesser, on prend le morceau de viande par un bout de la main et par l'autre entre les dents ; il ne s'agit plus que de le couper adroitement, mais gare aux gens nerveux ou à ceux que la nature a dotés d'un nez proéminent.

Le lendemain nous primes congé de Dom Ambrosio, qui mit le comble à la bienveillance en nous gratifiant de présents essentiellement précieux pour un voyageur, Avant d'arriver à Alegrette nous dûmes traverser le Rio Santa Maria, dont les bords sont très boisés et qui vers le nord change de nom pour prendre celui d'Ibiqui Guassu.

Notre guide nous informa que, lors de la saison des crues, sa largeur était d'environ 400 braças ou 800 mètres.

Pour pousada nous avons choisi une clairière où coulait un petit ruisseau limpide qui nous servit de baignoire. La nuit nous nous éveillons par un bruit

étrange ressemblant assez aux hurlemens des loups. Notre guide nous apprit que c'étaient des chiens errans, vivant d'animaux morts et attaquant parfois les brebis.

Alegrette est un grand village à environ trente cinq lieues de San Gabriel. Ici nous engageons un autre guide nommé Léopoldo, ancien capitaine d'insurgés, figure énergique et que le commandant du camp nous avait spécialement recommandé.

De même qu'à San Gabriel nous sommes obligés, malgré nos fatigues, d'assister à une soirée dansante et musicale donnée par le señor Silva pour lequel nous avons des lettres de recommandation.

Nous nous mettons en route pour San Borja. En entrant dans une VENDA pour y acheter du tabac et du maïs, je fus interpellé en allemand par le propriétaire. A peine lui eus-je répondu, qu'il se jeta à mon cou, en versant des larmes de joie. C'était un bavarois, ancien soldat de Napoléon, ayant résidé assez longtemps en Belgique. Il me fut bien doux de pouvoir causer de ma chère patrie, dont il faisait le plus grand éloge. Depuis un grand nombre d'années, ce vieillard n'avait pas vu un seul Européen, aussi en me quittant, il pleura à chaudes larmes.

Le lendemain, nous arrivons sur le bord du Rio Ibiqui Guassu, limite orientale du territoire des Missions.

Cette rivière prend sa source dans les plaines de Japo Guassu et va se jeter dans le Rio Uruguay entre les 29° et 30° degrés de latitude méridionale. Dans son cours tortueux, elle reçoit beaucoup d'autres rivières, cependant son courant est assez faible. Vers son embouchure elle a environ quatre cents brasses de largeur. Ce beau cours d'eau étant navigable sur presque toute son étendue, il est étonnant qu'il ne serve pas de moyen de communication,

surtout dans un pays où tous les transports doivent se faire en charrettes trainées par des bœufs, procédé lent et si coûteux qu'il triple la valeur des marchandises.

Dans l'après-midi nous traversâmes un marais tellement bourbeux, que nos chevaux manquèrent de périr dans la vase; nous fûmes obligés de passer nous mêmes les malles, et de quitter nos montures sinon cavalier et cheval couraient risque de périr asphyxiés.

C'est ici que nous eûmes l'occasion d'observer la sagacité de la mule Negrinha, car malgré les cris et les efforts du guide elle refusa de traverser le ruisseau. D'abord elle entra dans l'eau en tâtonnant mais l'instinct lui fit rebrousser chemin et elle se mit à longer le ruisseau jusqu'à ce que nous la perdîmes de vue derrière un bouquet d'arbres.

Léopoldo, allant à sa recherche, ne fut pas peu étonné de la trouver broutant paisiblement l'herbe de l'autre côté. Elle avait trouvé un gué que nos efforts et nos recherches n'avaient pu découvrir.

Nous résolûmes de lui laisser désormais le soin de nous indiquer l'endroit guéable, et nous fûmes forcés de reconnaître sous ce rapport la supériorité de l'instinct sur l'intelligence.

Le soir nous dormons sur des cuirs, dans une misérable hutte où tout faisait défaut, mais heureusement nous avons tué deux MARECAS (canards). Nous payons notre hôte par une poignée de tabac et il nous remercie avec effusion en nous disant : « Vous me faites un présent royal ».

Ici le tabac à cigarettes est noir, roulé en spirale et de la grosseur du pouce. On le coupe en fines tranches puis on le frotte dans la main jusqu'à pulvérisation et on le roule dans une feuille de maïs.

Nous faisons durer cette opération à peu près une

de mi heure afin de tuer le temps. Il faut avoir voyagé pendant des semaines entières dans ces vastes plaines de la monotonie, pour pouvoir apprécier le puissant moyen de distraction qu'offre le tabac à quiconque en a contracté l'habitude. Plus d'une fois nous avons refusé à des voyageurs la somme énorme de deux à trois piastres pour un rouleau valant à peine quelques reis.

Au risque de paraître ennuyeux, nous ne pouvons passer sous silence l'hospitalité vraiment royale que nous recevons chez le capitaine Severino dans son Estancia qui surpassait en grandeur et en magnificence tout ce que nous avons vu jusqu'alors. Il nous engagea avec tant de cordialité à passer quelques jours au milieu de sa famille, qu'il y aurait eu mauvaise grâce de notre part à refuser. Nous passons deux jours dans un *far niente* et, en partant, il mit à notre disposition six chevaux que ses *Peones* ramenèrent après trois journées de marche.

Le lendemain, nous fûmes témoins d'une scène sinistrement grandiose, en traversant une plaine en proie à l'incendie, ce qui nous obligea à faire un long détour.

Lorsque l'herbe est haute et brûlée par le soleil, on y met le feu du côté opposé au vent, avec certaines précautions toutefois, car le vent propage l'incendie avec une rapidité effrayante et il n'y a que les ruisseaux ou les chemins qui puissent l'arrêter.

Azara affirme avoir fait deux cents lieues dans une plaine brûlée par le même incendie. Les cendres fertilisent le terrain et donnent naissance à une herbe fraîche et tendre. Le feu débarrasse les plaines d'une foule d'insectes, de parasites et de serpens inoffensifs que les corbeaux recherchent avec avidité. Aussi apercevons-nous de loin une grande troupe de ces oiseaux guettant leur proie.

Une nuit pendant que nous étions logés dans une

misérable hutte, un violent orage éclata ; les éclairs sillonnaient complètement les nues, les coups de tonnerre se succédaient avec une rapidité effrayante et semblaient vouloir se combiner avec d'effroyables coups de vent à renverser la maison. La pluie tombait par torrents avec une abondance qui aurait fait croire à la possibilité d'un nouveau déluge. On ne saurait se faire en Europe une idée de ces cataractes atmosphériques. La pluie ayant diminué et désireux de poursuivre notre voyage, nous laissons à Léopoldo le soin de nous rejoindre avec les bagages.

Les ruisseaux étaient devenus des rivières dont les eaux roulaient avec la rapidité d'un torrent. Aussi loin que la vue portait, ce n'était qu'un vaste et incommensurable lac ; impossible d'avancer avec sécurité, il fallait marcher à tâtons, presque à chaque pas les chevaux trébuchaient. Ces animaux avaient l'instinct qu'un danger continuels les menaçait. D'après le conseil du guide, nous leurs mettons la bride sur le cou et leur laissons le soin de nous conduire.

Nous eûmes énormément à souffrir car, pendant deux heures qui nous parurent un siècle, nos montures avaient de l'eau jusqu'aux genoux. Heureusement que, comme les oasis dans le désert, il y a des estancias dans la plaine.....

Nous arrivons enfin à une estancia. Notre soldat s'informe s'il y a un canot, au PASSO DE SAN ROSARIO. Réponse affirmative ; «mais», ajoute-t-on.

Ce mais était accompagné d'un sourire équivoque et de mauvais augure.

Nous arrivons au bord du Rio Mbutuy, dont les eaux considérablement enflées roulaient avec impétuosité.

La pirogue de passage avait une large fente à la quille. Nous la radoubons avec des branches, des fiocons de laine et de la graisse. Nous chassons devant nous nos montures qui abordent la rive

opposée, mais à une grande distance, emportées à la dérive par le courant. A notre second passage, une voie d'eau se déclare, la pirogue se remplit d'eau et nous voilà obligés de traverser une partie de la rivière à la nage, tout habillés. Ce n'était pas chose facile, et sans un tronc d'arbre qui se trouva à notre portée, le courant nous emportait et nous avions pour tombeau les flots d'une rivière du nouveau monde !.....

Le soldat se déshabille et se jette bravement à l'eau, car nos harnais étaient restés sur la rive opposée. Excellent nageur, comme le sont tous les naturels du pays, il traversa plusieurs fois la rivière à la nage après avoir attaché les harnais sur la tête.

Heureusement pour nous, le soleil vint à notre secours et sécha nos habillemens, pendant que nous étions étendus sur l'herbe dans le costume le plus primitif.

On ne doit pas s'attendre à trouver un canotier, excepté pour les larges rivières. Si le hasard veut que la pirogue se trouve de l'autre côté du bord, alors il faut se jeter à la nage, afin d'aller la chercher. Il serait dangereux d'entreprendre un voyage dans ce pays sans savoir ni nager ni manœuvrer un canot.

CHAPITRE IV.

SAN FRANCISCO DE BORJA. — APERÇU HISTORIQUE DES MISSIONS DES JÉSUITES. — LEURS TRAVAUX. — MODE D'ADMINISTRATION. — EXPULSION.

Le 22 octobre nous arrivons à San Francisco de Borja, limite du territoire brésilien.

Ce village est situé à environ 36 lieues d'Alegrette sur la rive gauche du Rio Uruguay, à deux lieues de cette rivière. C'était jadis un établissement indien ou PUEBLO des Missions, fondé par les jésuites en 1690, et dont la population était à cette époque de 1300 habitants. Ce village faisait partie des sept Missions appelées par les Jésuites REDUCCIONES, et dont voici les noms : San Miguel, San João, San Lorenço, San Angelo, San Luiz, San Nicolau et San Francisco de Borja. San Miguel était la capitale de ces sept Reduccionos qui comptaient une population de 14000 Indiens.

Le commandant nous logea dans l'ancien collège des jésuites, vaste bâtiment, entouré sur toute sa longueur, d'une varanda, mais menaçant ruine. Dans le jardin, il y avait eu jadis une superbe avenue longue de plusieurs centaines de mètres, plantée de magnifiques orangers où les pères jésuites venaient se reposer à l'abri des ardeurs du soleil. Presque tous ces beaux arbres ont été abattus pour en faire du bois de chauffage.

La garnison du poste était composée de soldats indiens, ne parlant que le dialecte guarani.

C'est dans ce village que vivait misérablement, exerçant la médecine et exploitant une boutique, Amédée de Bonpland, savant botaniste, jadis le compagnon de voyage de l'illustre Humboldt. Bonpland a été, comme tant d'autres, victime de la cruauté du dictateur Francia qui le retint captif pendant plusieurs années. Il était absent au moment de notre arrivée, ce qui nous priva du plaisir de faire sa connaissance.

Chemin faisant, nous visitons les ruines de l'église des jésuites ; cet édifice a dû être fort remarquable, vu l'époque à laquelle il fut construit et en tenant compte des faibles ressources dont on disposait alors. Il n'en reste que les quatre murs au milieu desquels gisent épars un amas de chapiteaux, frontons, ornemens, statues et colonnes brisées. Quelques poutres sont restées debout, et le bois en est tellement dur qu'il résiste encore à la hache. L'église a été construite en grandes pierres rouges, mais jusqu'à ce jour on ignore encore l'endroit d'où elles ont été extraites.

Puisque nous voici sur le territoire des anciennes Missions des jésuites, je crois devoir donner un court aperçu de leurs travaux dans cette partie de l'Amérique du sud. Mon intention, en entrant dans ces détails, n'est ni de critiquer ni d'approuver leurs doctrines ; je me bornerai à donner une idée sommaire mais fidèle de leurs travaux, depuis leur arrivée dans ces contrées jusqu'à leur expulsion.

Des historiens contemporains et dignes de foi, ont prouvé qu'ils ont rendu des services incontestables dans l'Amérique du sud. Toutes les Missions, qu'ils avaient fondées avec tant de patience, une charité vraiment chrétienne et une persévérance à toute épreuve, prospéraient à vue d'œil. Les Indiens, séduits par leur douceur et par l'enseignement des grandes vérités de notre religion, s'étaient convertis,

au catholicisme, cultivaient la terre et exerçaient leur industrie, au lieu de mener une vie sauvage et déréglée; en un mot ils en avaient fait des hommes utiles à eux mêmes et à la société.

Des auteurs qu'on ne peut certes accuser de partialité, ont prouvé à l'évidence que la décadence de ces établissemens date de l'expulsion des Pères. Si les gouverneurs de ces provinces, entr'autres Don José de Antequera y Castro (1) qui inaugura le système de persécution contre les Missions, si ces gouverneurs, disons nous, n'avaient pas, par jalousie, provoqué l'expulsion des Pères, certes ils seraient parvenus à attirer dans leurs peuplades les Indiens Bravos, tels que les Guyacurus, les Puelches, les Moluches et d'autres tribus.

Loin de nous de contester que, dans leur omnipotence, ils n'aient quelquefois méconnu l'autorité des Gouvernans de ces contrées; mais ceux ci, après le départ des jésuites, ont fait preuve d'une insouciance ou d'un mauvais vouloir (pour ne pas dire plus) vraiment coupables et qui fut cause que ces établissemens déclinerent rapidement.

A l'appui de ce qui précède citons ici un historien Anglais protestant :

» Il était réservé aux jésuites du Paraguay de
» prouver que la douceur et l'humanité sont les
» moyens les plus efficaces pour convertir les
» Indiens et pour les amener au respect pour
» les lois et à la soumission aux autorités. Disons
» le à la honte de l'humanité, les Indiens
» étaient considérés comme des êtres dégradés, in-
» dignes de la liberté. Il a fallu les efforts si mé-
» ritoires des missionnaires pour prouver que ces
» peuplades méritaient de faire partie des nations
» civilisées. »

(1) Antequera fut décapité pour ses méfaits en 1731 par ordre du Vice-Roi du Pérou.

Dom João III, roi de Portugal, ayant appris qu'il existait sur le littoral du Brésil une immense baie, dont les terrains avoisinans avaient déjà fourni une grande quantité de sucre, se décida à y faire bâtir une ville, qui devint plus tard le siège du Gouvernement et à laquelle on donna le nom de San Salvador, plus connue de nos jours sous le nom de Bahia.

Dom Thomé de Souza, nommé gouverneur général du Brésil, partit de Lisbonne en février 1549 avec une flottille composée de trois navires ayant à bord environ 1000 personnes parmi lesquelles se trouvaient six jésuites ayant à leur tête le père Manoel de Nobrega.

Arrivé sur les lieux, le gouverneur fit construire des cabanes couvertes de feuilles de palmiers, jeta les fondemens de quelques édifices et établit des sucreries. Donnons ici une idée des mœurs de cette époque. Un colon ayant été tué par un Indien, le gouverneur, afin de leur inspirer la terreur, fit attacher le coupable à la bouche d'un canon auquel on mit le feu ; procédé barbare que les anglais employèrent naguères dans les Indes à l'égard des cipayes révoltés.

Environ cinq années après le nouveau gouverneur Duarte da Costa amena avec lui sept jésuites, entre autres le père Anchieta. Cet homme, qu'on a surnommé l'apôtre du Brésil, était un savant de premier ordre, possédait des notions de médecine et de chirurgie et composa une grammaire et un vocabulaire en idiome Tupinamba.

En 1583, le Père Nobrega établit, à l'endroit où est actuellement la ville de San Paulo, capitale de la province de ce nom, un collège ou siège des travaux apostoliques desservi par treize Pères de la compagnie. Ils habitaient primitivement des cabanes couvertes de feuilles de palmier et dont une

natte suspendue servait de porte d'entrée. Leur nourriture consistait en gibier, poisson et farine de manioc que leur fournissaient les Indiens.

Trente ans s'étaient déjà écoulés pendant lesquels les jésuites avaient converti une quantité innombrable d'Indiens, lorsque les évêques du Paraguay et de Tucuman, ayant eu connaissance de ces conversions, envoyèrent un délégué au Brésil et au Pérou où les Pères avaient établi des collèges, avec prière de leur envoyer des missionnaires pour les aider dans leurs travaux apostoliques.

En 1586, les premiers jésuites arrivèrent à Salto, Cordova, et au Paraguay. Trois d'entre eux entreprirent un voyage périlleux et plein de fatigues, pendant lequel ils visitèrent la puissante tribu des Guaranis errante à travers les forêts et sur les montagnes. De retour à Asuncion, après plusieurs mois d'absence, ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à convertir au christianisme environ cent mille Indiens, qui étaient disséminés dans la province de Guyara.

C'est de cette époque que datent les premiers travaux des jésuites dans cette partie de l'Amérique du sud. Tel fut leur zèle et leur activité à faire des prosélytes que vingt années après, ils avaient fondé vingt établissemens ou reducciones sur le Parana et plus tard on en compta jusqu'à trente, habités par 89000 Indiens convertis.

On a vu plus haut que ce furent les jésuites qui les premiers contribuèrent à la fondation de la ville de San Paulo (Brésil). Les naturels de cette province, appelés Paulistas ou Mamelucos, furent toujours les plus grands ennemis des Indiens Guaranis.

Les premiers habitans de cette ville étaient des missionnaires de la compagnie et des Indiens, soumis aux autorités du Portugal. Comme ce pays envoyait constamment à sa colonie, non seulement des

colons, mais des degradados ou criminels condamnés à l'exil, il est plus que probable que San Paulo en reçut un grand nombre qui, par leur alliance avec les Indiens, produisirent une race de métis qu'on appela mamelucos. Leurs nombreux méfaits ont suffisamment prouvé qu'ils avaient tous les vices des Européens et des Indiens, sans avoir aucune de leurs vertus.

La Hollande étant à cette époque en guerre avec le Brésil, beaucoup de déserteurs de la flotte cherchèrent un refuge à San Paulo, ainsi que tous ceux que leurs crimes avaient mis au ban de la société. Bientôt ce ne fut plus qu'un repaire de brigands ne respectant ni l'âge ni le sexe.

En 1618, ils méconnurent l'autorité du Portugal, en fondant une république rouge ou Commune, comme on a vu fonctionner à Paris en 1871, et dont la loi fondamentale était une liberté effrénée, le vol et la rapine. Ils avaient répandu la terreur et l'effroi dans tout le sud du Brésil par leurs excès et leurs brigandages. Ce furent surtout les Indiens Guaranis qui eurent cruellement à souffrir de la part de ces bandits qui, non contents de les réduire au plus rude esclavage, s'emparaient de leurs femmes et de leurs filles et massacraient impitoyablement les vieillards et les enfans.

En 1630, dit Don Estevan Davila, ils vendirent à Rio de Janeiro, au marché aux esclaves, 60,000 Indiens qu'ils avaient capturés dans la Province de Guyarà.

Les détails ci dessus étaient nécessaires, pour faire comprendre quelles immenses difficultés les jésuites eurent à surmonter, car ce fut à l'époque où ces faits se passèrent (au commencement de 1600) qu'ils pénétrèrent dans le Guyarà.

En 1610, ils fondèrent sur le Rio Pirapo, deux Pueblos, San Ignacio Mini et Nuestra Senhora de Loreto, qui furent facilement peuplés par des Indiens

ayant hâte de se soustraire au joug de leurs persécuteurs.

Ces établissemens, sous la direction des Peres Montaya et Cataldino, devinrent le refuge des Indiens Tappes qui, traqués par les Paulistas, avaient dû abandonner les Reducciones que les jésuites avaient fondées dans une autre partie de la Guyara.

Les Mamelucos portèrent la dévastation jusque sur les confins du Pérou et du Rio Moranham, toujours dans le but de se procurer des esclaves.

Ce fut en vain que les jésuites firent d'énergi-ques réclamations auprès des gouverneurs Espagnols de Buenos-Ayres et du Paraguay. Ceux-ci, soit qu'ils vissent d'un œil jaloux la prospérité de ces établissemens, soit pour tout autre motif, n'y firent aucun droit. Les Espagnols eurent lieu de s'en repentir, car les Mamelucos, ayant armé les Indiens Bravos, détruisirant non seulement les établissemens fondés par les jésuites, mais les villes Espagnoles de Ciudad et de Villa-Rica.

Après ces exploits, les mamelucos firent tous leurs efforts pour saccager les deux établissemens si importants de San Ignacio et Loreto qui existaient encore. Les jésuites, voyant que toute résistance de venait impossible, se décidèrent à abandonner leurs deux dernières missions. Ce n'était pas chose facile, environnés et poursuivis qu'ils étaient par les Paulistas et quelque tribus d'Indiens sauvages et par les colons Espagnols qui voulaient empêcher qu'une aussi grande population n'emigrât de leur territoire.

Douze mille Indiens, derniers débris des publos de San Loreto et San Ignacio, s'embarquèrent sur le Parana dans 700 Balsas (1) avec ce qu'ils avaient

(1) La Balsa est formée de deux pirogues reliées ensemble par des lanières et recouvertes de bambous formant une espèce de pont.

de plus précieux, sous la conduite de sept de leurs missionnaires, qui avaient comme un pressentiment qu'un malheur les menaçait ; car, peu après leur départ, Antonio Raposo, à la tête des Paulistas envahit les deux reducciones.

Furieux de voir échapper tant d'Indiens, dont ils comptaient faire des esclaves, ces bandits mirent le feu aux cabanes et détruisirent les temples de fond en comble. De là, ils se dirigèrent vers la région montagneuse du nord-est du Paraguay, où ils saccagèrent les peuplades récemment fondées par le Père Ranconnier et mirent au pillage la ville Espagnole de Xérés.

Les 15,000 Indiens, après quelques jours de navigation, arrivèrent au pied d'une cataracte, non sans avoir souffert énormément de la part des tribus sauvages qui infestaient les bords de la rivière. A la vue de cette immense cataracte, qu'il était impossible de franchir, les Guaranis furent pris d'un découragement qui aurait pu devenir fatal, si les missionnaires n'avaient relevé leur courage. On lança quelques balsas vides dans la cataracte, mais en un clin d'œil, elles furent brisées en mille morceaux. Force leur fut d'abandonner les 700 balsas et chaque Indien prit sa charge, qui son enfant, qui un vieillard, qui ses bagages, sous la direction des missionnaires.

On se refuserait à le croire, si l'histoire n'était pas là pour attester tout ce que ces fugitifs eurent à souffrir pendant huit jours que dura leur voyage avant d'arriver au pied de la cataracte, traversant des pays incultes, sauvages, obligés de se frayer péniblement un passage à travers les forêts où les puissantes épines des plantes sauvages déchiraient leurs corps, exposés aux bêtes féroces, ne vivant que de racines ou d'animaux qu'ils tuaient à coup de flèches.

Arrivés, après mille périls, à un endroit navigable, ils furent obligés de camper pendant plusieurs semaines dans les forêts jusqu'à ce qu'on eut construit de nouvelles balsas. Au mois de Juin 1632, ils atteignirent enfin la terre promise et s'établirent sur les rives du Rio Ibiqui où ils fondèrent deux Reducciones, auxquelles on donna le nom des deux établissemens qu'ils avaient dû abandonner.

Les Paulistas les ayant de nouveau attaqués, les jésuites obtinrent en 1639, par l'entremise du Père Montoya, de Philippe IV, roi d'Espagne, la permission d'armer les Indiens, et c'est de cette époque que leurs établissemens devinrent plus ou moins indépendans du gouvernement local.

Les Indiens, dirigés par les Jésuites et par quelques frères convers, qui avaient appris l'art militaire au Pérou, devinrent à leur tour si aguerris, que les Mamelucos n'osèrent plus les attaquer, ni même approcher de leurs reducciones.

Il en résulta pour ces établissemens une prospérité sans exemple et de toutes parts les Indiens affluèrent vers les pleuplades.

Quelques années après les jésuites possédaient, sur les deux rives du Parana et de l'Uruguay, trente deux puebls, habités par 125,000 Indiens convertis, dont le nombre s'accrut jusqu'à 200,000 âmes, en y comprenant la tribu des Tappes qui habitaient vers l'Est de la province de Parana.

Ces puebls étaient connus sous le nom de : Missions d'Entre-Rios, du Paraguay et du Brésil, dont le chef-lieu était Candelaria, sur le Parana. Les Jésuites avaient pris pied jusque chez les Chiquitos, les Mossos et même dans la féroce tribu des Pampas au sud-est de Buenos-Ayres. Ils possédaient en outre une université à Cordova, des collèges au Paraguay, au Chili, au Pérou et en Bolivie.

Robertson estimait que les jésuites possédaient un

capital d'environ 14.000.000 de francs, en bétail, immeubles, maisons, temples et ornements d'église. Bucarelli, vice-roi de Buenos-Ayres, a adressé au gouvernement Espagnol, lors de leur expulsion, une table statistique qui prouve que les chiffres ci-dessus ne sont pas exagérés. C'était une somme énorme à cette époque, mais dans cette évaluation ne sont pas comprises toutes les richesses qui ornaient l'église de Santa Rosa et dont j'aurai lieu de parler plus loin.

Voyons maintenant de quelle manière les jésuites administraient leurs reducciones. Chaque peuplade avait à sa tête deux Pères, un corregidor et des Alcades. Le corregidor était le seul magistrat nommé par les Espagnols sur l'ordre du Gouvernement local, mais choisi parmi les Indiens. On ne lui laissait qu'une ombre d'autorité et l'on en a la preuve dans ce fait, que jamais un Indien n'a été traduit devant aucun tribunal. Les jésuites rendaient hommage, il est vrai, au roi, mais jamais ils n'ont permis à son délégué, le vice-roi, ni aux évêques, de s'ingérer dans l'administration de leurs établissements.

Les Alcades et les Corregidores devaient maintenir l'ordre parmi les Indiens ; aucune punition ne pouvait leur être infligée sans le consentement des Pères jésuites. Les châtimens consistaient dans la séquestration avec jeûne forcé ; pour des cas très graves on avait recours aux châtimens corporels et, chose remarquable, on n'a jamais dû recourir à une plus forte punition.

Le cacique avait sous sa surveillance tout ce qui concernait le service militaire. Dans chaque pueblo il y avait un dépôt d'armes ; tout homme valide était soldat sous le commandement des officiers, qui portaient de riches costumes tout chamarrés d'or et d'argent, ce qui flattait singulièrement l'amour-propre

des Indiens. En général les nègres et les Indiens sont très avides de se parer de bibelots, ils poussent cette passion à l'excès.

Dans les écoles, les Indiens apprenaient à lire, et à écrire; on leur enseignait la musique et la danse; toutefois la langue Espagnole leur était interdite à l'exception de ceux qui copiaient des manuscrits. Un décret rendu en 1743 par Philippe V enjoignait aux jésuites d'apprendre l'Espagnol à leurs néophytes, mais ils surent toujours éluder cet ordre.

Les Indiens ont excellé de tout temps dans la musique et dans les ouvrages manuels. Toutes les belles statues, les objets d'or et d'argent qui ornaient les temples, étaient faits par les Indiens non d'après nature, mais d'après des modèles, car ils ne savent pas inventer.

Ne pouvant rien posséder sans la permission des Pères, ils étaient obligés de travailler pour la communauté; tous les produits étaient emmagasinés et chaque famille allait journallement recevoir sa ration.

Les jésuites avaient des agents de commerce qui échangeaient les produits industriels et ceux de la terre contre des matières premières, des tissus et surtout des objets destinés à embellir leurs temples. L'agriculture était l'objet de la sollicitude des Pères. Ils exportaient le maté, le miel, le maïs, les cuirs, le sucre et le tabac. A l'époque de leur plus grande splendeur ils possédaient 2,000,000 de têtes de bétail de toute espèce.

Lorsque les jésuites eurent formé une armée, les Mamelucos cessèrent leurs agressions et plus d'une fois les gouverneurs Espagnols du Paraguay et de la Plata eurent recours à leurs bons offices pour soumettre les Indiens Bravos qui commettaient des déprédations.

En d'autres occasions les Indiens rendirent de grands services à la colonie espagnole en rebâtissant

la ville de Santa Fé et en construisant les fortifications de Buenos-Ayres. Les révolutions et surtout la guerre entre les Espagnols et les Portugais dans le sud de l'Amérique, alarmèrent souvent les jésuites, qui craignaient pour leurs néophytes le contact de ces voisins turbulents.

En 1730 on établit la Commune à Buenos-Ayres en opposition ouverte avec les autorités. On fit sonner bien haut la souveraineté du peuple, les droits de l'homme, on forma des clubs où les idées les plus subversives étaient mises à l'ordre du jour en un mot la prospérité de ces provinces en fut gravement atteinte, car l'évêque, une grande autorité à cette époque, ainsi que les premiers magistrats durent prendre la fuite (1). Il ne rentre pas dans le cadre de cet ouvrage de relater tous les excès et les crimes commis au nom de la Commune, qui, sous le même titre devait, cent cinquante ans plus tard, commettre à Paris des horreurs qu'aucune plume ne saurait décrire.

Pendant un siècle et demi la puissance des jésuites s'était tellement accrue qu'ils luttaient quelquefois avec succès contre les armées aguerries de l'Espagne et du Portugal. A en croire certains historiens, ils refusèrent de reconnaître l'autorité du Roi, des Gouverneurs et des Evêques, et c'est ce qui d'après eux causa leur ruine. Toutefois il était impossible que les missions des Indiens restassent neutres, pendant les guerres qui désolaient le pays où se trouvaient leurs établissements.

Les jésuites furent enfin obligés d'abandonner un grand nombre de leurs reducciones. Leur puissance était ébranlée, leur armée avait éprouvé plus d'un échec, les Indiens Bravos ne cessèrent de les moles-

(1) Samuel Hull Wilcocke : History of the Vice-Royalty of Buenos-Ayres.

ter et les gouverneurs avaient porté contre eux de graves plaintes devant la cour d'Espagne. Ce qui donna à cette époque un coup mortel à leur puissance, c'est que les jésuites furent expulsés du Portugal en 1759 et de la France en 1764.

Trois années après, le 2 Janvier 1767, Charles III, roi d'Espagne, signa le décret de leur expulsion. Le comte d'Aranda, ministre d'Etat, donna ordre à Buccarelli, vice-roi de Buenos-Ayres, de mettre cette mesure à exécution. Ce n'était pas chose aisée que de s'emparer de 500 jésuites disséminés sur une étendue d'environ 700 lieues et ayant à leur disposition une armée nombreuse et aguerrie. Cependant Buccarelli agit avec tant de promptitude et d'adresse, qu'à un moment donné tous les jésuites furent pris, amenés à Buenos-Ayres et transportés en Espagne à bord d'un navire de guerre, et leurs propriétés confisquées au profit du gouvernement de Buenos Ayres. En 1773 le pape Clément XIV, non seulement ratifia la mesure d'expulsion décrétée par le roi Charles III, mais abolit totalement l'ordre des Jésuites.

A l'époque où ces faits se passèrent, les seules missions du Paraguay et d'Entre-Rios comptaient 88,800 habitants, possédant plus de 2,200,000 têtes de bétail de toute espèce.

C'est de l'expulsion des Jésuites de ce pays que date la décadence des établissemens des Indiens. Ceux qui en prirent la direction, n'avaient en vue que leur intérêt personnel. S'enrichir en accaparant les nombreux trésors en or en argent, vendre le bétail à leur profit, s'approprier les revenus des peuplades, voilà en quoi consistait leur administration. Le gouvernement local payait mal ses employés qui, pour se dédommager, faisaient main-basse sur tout ce qui se présentait. Qu'il suffise de dire qu'en quatre années, de 1768 à 1772, l'on constata un déficit dans le bétail d'environ 700 mille têtes, tant étaient grands

la corruption et le vol qui prévalaient parmi les employés du gouvernement Espagnol.

Le gouvernement de Buenos Ayres avait mis à la tête des pueblos un administrateur, un lieutenant et deux ecclésiastiques. Les Indiens, habitués à obéir à des prêtres, montraient beaucoup de répugnance pour les autorités civiles. De là naissaient des conflits presque journaliers entre l'élément laïque et l'élément religieux de l'administration. Les Indiens obéissaient-ils aux uns, ils recevaient la bastonnade des autres. On comprend aisément ce qu'un tel mode d'administrer avait de défectueux. Les Indiens, en butte à des mauvais traitemens de toute nature, considérés plutôt comme des esclaves, regrettèrent amèrement leurs anciens chefs et finirent par désertir presque toutes les bourgades.

La guerre qu'Artigas suscita dans ces provinces, à la tête de ses Gauchos, qu'on pourrait appeler les Vandales de la Plata, acheva l'œuvre de destruction. Francia y contribua de son côté, et le général Chagas anéantit en 1801 les missions d'Entre Rios et de Corrientes, qui étaient au nombre de vingt-cinq. A peine resta-t-il 8000 Indiens, des 100,000 qui s'étaient trouvés dans les divers établissemens.

Si le Vice-roi, qui gouvernait alors le Brésil au nom du Portugal, avait conservé ou rétabli dans la province de Rio-Grande les établissemens fondés par les jésuites, comme l'a fait depuis le Paraguay, les propriétaires des charqueadas et des estancias ne seraient pas obligés d'acheter actuellement des noirs. Au lieu d'agir ainsi, on força tous les Indiens à s'enrôler dans l'armée locale.

Les femmes indiennes ne trouvant plus à se marier, se dispersèrent, menèrent une vie déréglée et l'on peut être certain que la race Guarani finira par s'éteindre dans la province de Rio Grande. C'est cependant une des rares tribus qui se sont toujours

volontiers soumises aux travaux sédentaires et l'histoire des missions prouve à l'évidence qu'il y avait de bons agriculteurs et d'habiles artisans.

La province de Rio Grande contient encore de nombreuses tribus d'Indiens errants dans les plaines du nord et dans les bois de Vaccaria. Le gouvernement leur a envoyé des missionnaires capucins venus à grands frais d'Italie, cependant il serait difficile de dire qu'on ait obtenu jusqu'à ce jour quelque résultat.

Nous allons maintenant reprendre dans le chapitre suivant le récit de notre voyage.

CHAPITRE V.

LE RIO URUGUAY. — CORRIENTES. — UNE ÉTRANGE GARNISON. — AU MILIEU DES INDIENNES. — MONSIEUR DUPIN. — ITAPUA. — LE PUEBLO DEL CARMEN. — SANTA ROSA. — SON COUVENT. — RICHESSES DES JÉSUITES. — SANTA MARIA. — COUTUMES ET HABITUDES.

Après deux jours d'attente à San Borja, notre guide Leopoldo nous rejoignit avec la mule et les bagages. Nous faisons nos préparatifs pour passer l'Uruguay, une de ces majestueuses rivières de l'Amérique du sud, qui a donné son nom à la république de l'Uruguay.

Le Rio Uruguay prend sa source dans la province de S^{te} Catherine, se dirige vers l'ouest et reçoit dans son lit tant de torrents et de rivières, qu'à 25 lieues de sa source, il est déjà navigable, sous le nom de Rio das Canoas. Ce n'est qu'à onze lieues plus loin qu'il prend le nom d'Uruguay, après avoir reçu les eaux du Rio-Pelotas, et terminant sa course de 230 lieues, il se jette dans la Rio de la Plata, vers le 34^e degré de latitude. Depuis sa jonction avec le Rio Pépuri, l'Uruguay est une rivière Americo-Espagnole sur une étendue d'environ quatre-vingt-dix lieues, le restant de son cours appartient au territoire Brésilien.

Sa largeur y est telle, qu'il faut plus de deux heures pour le traverser et qu'à peine on aperçoit la rive opposée. Son lit, plus large que celui du Parana et du Paraguay, reçoit sur son parcours

trois grandes rivières : l'Ibiqui-Guassu, le Mirinay et le Rio-Negro. Son fond est pierreux ; plus de soixante récifs ou cachoïeras accidentent son cours, qui est interrompu par deux cascades, le Salto Chico et le Salto Grande. La première, qui a cinq pieds de hauteur, n'empêche pas la navigation pendant la crue des eaux, d'Août en Novembre, mais quand elles sont basses on transporte les marchandises dans des Balsas. Au Salto Grande, qui a vingt pieds de haut, on est forcé de les transporter au moyen de charettes le long de la rive, sur une distance de six lieues.

Plusieurs îles très boisées et des forêts magnifiques qui se trouvent le long des rives, fournissent des bois de construction de toute nature.

L'Uruguay baigne les provinces de Ste Catherine, de Rio-Grande, de Corrientes et d'Entre-Rios.

Après une demi-heure de navigation, nous abordons dans la province, au passo de San Thomé non loin du pauvre village d'Hormiguero, habité par des Indiens et des Métis ne parlant que le guarani.

Il y avait là une petite garnison composée de soldats correntins dont le costume est trop original pour que nous oublions de le décrire. Leshako, en forme de tuyau de cheminée, à deux visières, est orné de bandelettes de papier blanc. Petite jaquette en coton descendant jusqu'à la ceinture ; pour tout pantalon, un caleçon de coton diaphane, tissé dans le pays, descendant jusqu'au genou et orné par le bas d'une longue frange. La partie inférieure du corps, est enveloppée d'une pièce d'étoffe en coton blanc ou de couleur appelée chiripa, et à défaut, de celle-ci d'un morceau d'étoffe en laine rouge, ce qui ne les empêche pas de marcher vite et de monter à cheval. Les officiers seuls ont des simulacres de bottes et encore quelles bottes : le cuir des jambes de devant d'un jeune cheval laissant passer les doigts des pieds ! Pour

toute préparation on les enduit de graisse, et avec force manipulations on les rend souples, après avoir enlevé au préalable les poils à l'aide du coutelas.

La province de Corrientes, que nous allons traverser, est située entre le Rio Parana et le Rio Uruguay, et fait partie des quatorze provinces de la Confédération Argentine.

On y cultive le tabac, le coton, la cochenille et la canne à sucre, mais la principale occupation des habitans consiste dans l'élevé du bétail. Les prairies sont de toute beauté l'herbe épaisse et nourrissante, aussi le bétail et les chevaux de cette province sont-ils fort renommés.

Le chef-lieu Corrientes, où se fait un grand commerce de cuirs, est à quelques lieues en aval du confluent de ces deux rivières, à l'ouest du lac Ibera. Ce lac, à en croire Azara, a plus de cinquante lieues d'étendue, probablement en y comprenant les plaines et les forêts submergées pendant les hautes eaux. Il ne reçoit ni torrents ni rivières, et n'est alimenté que par l'infiltration des eaux du Paraguay. C'est un phénomène sans exemple, qu'une masse d'eau aussi considérable puisse être produite par la seule infiltration.

Nous nous procurons des chevaux à moitié dressés que nous ne payons que six piastres, mais qui, en Europe, auraient valu de quinze cents à deux mille francs, encore avons nous le choix dans une troupe de plusieurs centaines. Nous passons près de San Thomé, jadis puissante réduction des jésuites, mais dont il ne reste plus qu'une seule maison, bien délabrée, et quelques pans de murailles d'un vaste temple. La mission de San Thomé fut d'abord fondée par les jésuites en 1632 près du Rio Ibiqui, mais en 1639 ils transférèrent leur peuplade près du Rio Uruguay dans la crainte d'une invasion de la part des Portugais.

Il n'existe plus dans cette partie de la province

aucune mission, quoique les cartes modernes géographiques les désignent encore ; le général Chagas les a toutes détruites. Remarquons ici en passant que les jésuites ne fondaient jamais leurs établissements sur les bords d'une rivière mais toujours à une lieue de distance afin d'éviter le contact de leurs néophytes avec les voyageurs.

Cette partie de Corrientes est très peu peuplée et peu sûre, encore la plupart des Estancieros sont des Brésiliens, émigrés de Rio Grande lors de l'insurrection. C'est ici que nous avons eu une aventure tragi-comique la seule et unique de tout notre voyage. Les ruines que nous voyions de loin attiraient souvent notre attention et un jour que nous cheminions loin du guide et du soldat qui nous précédaient avec les bagages, nous entendons derrière nous le galop de chevaux. Nous étions suivis par deux individus, pieds et tête nus, enveloppés dans un grand drap de lit, tels qu'on dépeint aux enfants les revenants. Ils tenaient à la main une lance et nous adressèrent la parole en guarani avec force gesticulations. Le seul mot que je crus comprendre était : *passa porte*. Je leur répondis en Espagnol : « Le » *passa-port* est avec le bagage dans la malle, vous » voyez que nous voyageons avec une escorte, d'ailleurs, de quel droit nous demandez-vous notre » *passa-port* ? »

Ayant mis nos chevaux au galop pour rejoindre le guide, ils continuent à nous suivre. Alors je dis à mon Américain : « Stop a moment, you will soon see them taking to their heels. » Arrêtez-vous, vous allez les voir déguerpir.) Et tirant un pistolet de mes fontes, je leur dis : « *Aqui esta nuestro passaporte*, » (Voici notre *passa-port*). A cette vue ils tournent bride et disparaissent au grand galop. Nous interrogeons plus tard le guide, le soldat, quelques Estancieros ; personne ne put nous donner le mot de cette énigme,

Nous longeons une muraille peu élevée en pierres de roche, s'étendant à perte de vue dont la longueur est d'environ 2000 mètres. C'est la ligne de démarcation (trinchera) entre Corrientes et le Paraguay.

Le premier soir, nous campons parmi les ruines, probablement d'une ancienne mission et le lendemain près d'un petit ruisseau; mais peu désireux de passer la nuit en compagnie des monstres, j'avise au loin une petite hutte où je vais demander l'hospitalité en compagnie du soldat. Arrivé sur les lieux, j'y trouve sous un hangar autour d'un grand feu six Indiennes au teint tant soit peu carotte, deux vieilles femmes et deux petits enfants, ces derniers nus comme la main.

Je les salue par un : AVE MARIA PURISSIMA, et reçois en retour un DEO GRATIAS mais accompagné d'un tel cliquetis de paroles en idiome guarani que j'étais abasourdi.

J'ai beau leur dire : « Dai Kouai » (je ne comprends pas), elles continuent de plus belle, jusqu'à ce que le soldat, qui était guarani, leur expliqua notre venue. Après avoir désellé mon cheval et lui avoir donné la prébende, je m'assis gravement au milieu d'elles. Par des signes elles m'invitent à partager leur souper; une cuiller grossièrement faite de corne de bœuf passa à la ronde dans un vase où mitonnait une eau grasse. Après, chacun plongea ses cinq doigts dans le même vase et en retira qui un os, qui un morceau de viande. Affamé que j'étais, ce repas me sembla aussi bon qu'un souper chez Pharoux⁽¹⁾. Nous formions là un singulier groupe digne de tenter le pinceau d'un artiste.

Figurez vous six jeunes Indiennes au teint laiton vêtues d'une simple tunique, deux vieilles matrones; laides comme des guenons, dans un costume très

(1) Hotel très renommé à Rio de Janeiro.

équivoque et deux moutards sans aucun costume, tout cela accroupi sur des cuirs de bœuf autour d'un grand feu, et au milieu d'eux votre serviteur dont le soleil des tropiques avait fortement hâlé le teint. Les flammes et les rayons de la lune jetaient d'étranges lueurs sur ces figures bistrées. Je croyais assister à une de ces scènes si magistralement décrites par Cooper et me trouver (qu'on me pardonne mon ignorance), près d'un wigwam habité par des squaws, lorsque le soldat, ô désillusion ! m'apprit qu'il n'existait plus des Guaranis à l'état primitif dans cette province et que c'était quelque famille nomade de métis, qui, malgré sa pauvreté apparente, possédait un bon nombre de troupeaux.

Après le souper les deux vieilles et les mioches rentrent dans la hutte ; j'étends mon recado sous le hangar et m'y couche tout habillé, comme d'habitude, quand je vis les Indiennes s'étendre sans façon autour de moi. Cette manière d'agir me parut assez étrange ; après tout, me dis-je, c'est peut être l'habitude du pays, et du reste je préférerais cette société à celle des moustiques.

Le lendemain, nous atteignons une estancia où vivait un français nommé Dupin, qui ne se souvenait plus même de sa langue maternelle. Il raconta que toute sa famille avait péri sur l'échafaud sous la Terreur ; qu'un ami l'avait embarqué sur un navire faisant voile pour Montevideo, et qu'arrivé dans cette ville il fut recueilli par une famille pauvre. S'étant trouvé dans la Banda Oriental, lorsqu'Artigas y guerroyait à la tête de ses gauchos, il s'enrola dans son armée. Bref, sa destinée l'avait conduit dans cet endroit où il vivait avec une Indienne.

Chemin faisant, le guide nous montra une chaîne de montagnes qui était la Cordillera du Paraguay, et nous indiquait le terme prochain de notre voyage. Spontanément et comme mus par une commotion

électrique, nous nous découvrons et un immense « hurra for Paraguay » sortit de nos poitrines : c'était le but de notre voyage, c'était la terre promise.

Nous passons devant Candelaria dont il n'existe plus que les ruines. Cette réduction, fondée en 1165, avait jadis une population de 3600 âmes et était la capitale des Missions d'Entre-Rios. Nous arrivons au pied de la muraille, construite par ordre de Francia dont il est fait mention plus haut. De là, nous pénétrons dans le camp de San-José, où se trouve une garnison de six cents soldats Paraguayens.

A l'exception du commandant, tous étaient pieds nus, coiffés d'un bonnet de police, le poncho sur les épaules et la chiripa autour du corps. A notre arrivée, le commandant envoya immédiatement un CHASQUE (courrier), au président, car nul ne peut pénétrer au Paraguay sans son autorisation, toutefois il nous permit de passer le Rio Parana, et nous fit accompagner jusqu'à la rive par son lieutenant.

Nous donnons congé à Lecpolo et au soldat qui nous accompagnaient, et vendons nos six montures.

Arrivés sur les bords du Parana, nous restons frappés d'admiration à la vue de tant de merveilles naturelles, dont la description la plus fidèle et la plus poétique ne donnerait qu'une faible idée du beau panorama qui se déroulait devant nos yeux.

Le Parana, un des plus beaux fleuves de l'Amérique du sud, a en cet endroit une lieue et demie de largeur. Le canot qui nous transportait était monté par six soldats sous les ordres d'un sergent; ils manœuvraient debout en réglant leurs mouvemens sur le rythme d'une chanson guarani. Après une traversée d'environ une heure, nous débarquons et sommes reçus par le commandant d'Itapua, ancien pueblo des Missions, aujourd'hui Villa de la Incarnacion, située sur la rive droite du fleuve à une distance d'environ trois quarts de lieue. Itapua fut

fondé par les jésuites en 1614, détruit par les Portugais en 1637 puis rétabli en 1703. C'est le seul endroit où Francia permit à quelques négocians de résider, encore devaient-ils rendre compte à l'autorité de toutes leurs opérations.

Près de l'église, dont on ne voit plus que les ruines, se trouve l'ancien couvent des Pères jésuites, vaste bâtiment servant de caserne et d'entrepôt, et dans lequel le majordome nous avait préparé un logement. Les murs en ont plusieurs pieds d'épaisseur, et telle est leur solidité, que lors du bombardement en 1811, par les troupes de Buenos Ayres, les habitans passaient la nuit à danser pendant que le canon grondait sur leurs têtes. Nous remarquons beaucoup de vestiges du temps des jésuites : des tables, des meubles en bois sculpté, des chaises en cuir doré ; ce qui attira principalement mon attention, fut une immense pendule marquant les secondes, les minutes, les jours, mois et dates de l'année et les phases de la lune. On nous montra aussi quelques manuscrits, entre autres une grammaire et un catéchisme en guarani. Il a fallu une patience à toute épreuve et une intelligence rare pour parvenir à écrire dans une forme compréhensible, ce dialecte sauvage, tout-à-fait inconnu aux jésuites avant leur arrivée dans ce pays.

Le majordome nous raconta qu'il existait dans une des anciennes bourgades un canon fabriqué par les jésuites, composé de plusieurs pièces de fer de la longueur d'environ un mètre et demi, réunies par des cercles de même métal.

Les premières fabriques d'armes qu'on établit dans les missions furent dirigées par des armuriers venus du Pérou où les jésuites avaient érigé une manufacture en 1639.

Le jour même de notre arrivée, nous sommes forcés d'assister à un bal, mais quel bal ! Que de

nouveau pour nous dans ce pays : mœurs, habitudes, langage, coutumes, rien ne ressemble à rien de connu ! J'aurai occasion de revenir sur ce sujet, car le séjour que nous allons faire au Paraguay, me mettra à même de les étudier et d'y consacrer quelques lignes.

Nous attendons pendant quelques jours l'autorisation de continuer notre route ; enfin un courrier du président arriva, ayant fait un trajet de quatre vingt cinq lieues en trois jours et demi.

Nous partons, accompagnés d'un sergent, d'un soldat et d'un domestique. C'est avec regret que nous quittons cette bourgade, dont les autorités et les habitans nous avaient fait un accueil vraiment cordial. Déjà les ordres avaient été donnés le long de la route ; à chaque relai nous trouvons des chevaux. A sept lieues d'Itapua nous visitons le pueblo del Carmen dont la fondation ne date que depuis quatre ans et habité par les Indiens de l'ancien pueblo d'Itapua. Vers les 4 heures du matin nos oreilles furent doucement frappées par le son d'une musique monotone mais non sans charme. C'était l'hymne national, EL CIELO DE LA PATRIA, chanté par de jeunes indiens qui viennent chaque jour, avec accompagnement d'instrumens primitifs, donner la sérénade matinale devant la maison du majordome. Quel ne fut pas notre étonnement, d'apprendre qu'aucun de ces musiciens ne savait une note de musique et que les instrumens même avaient été fabriqués par des indiens de cette peuplade d'après des modèles qui dataient du temps des jésuites.

Ce pueblo, de même que tous ceux qui existent dans ce pays, est administré comme du temps des jésuites, à l'exception toutefois que le PADRE ou curé n'exerce qu'un pouvoir spirituel. L'administration se compose d'un MAYOR DOMO, ancien militaire, d'un corregidor, d'un alcade, d'un cabildo ou conseil d'in-

diens et des CAPATAZ, ou contre-mâtres chargés de la direction des travaux. Les habitans, qui sont presque tous des descendans des anciens Guaranis, sont obligés de travailler pour la communauté. Un instituteur primaire y enseigne l'Espagnol aux enfans. C'est à peu de chose près, le système introduit par les jésuites.

Nous continuons notre route jusqu'à l'ancien établissement de Santa Rosa, célèbre dans l'histoire des Missions, fondé en 1698. Lors de l'expulsion des jésuites, ce pueblo comptait 2300 âmes et possédait 78,000 têtes de bétail. L'église dédiée à Santa Rosa, patronne des Guaranis, était visitée annuellement par des milliers de pèlerins indiens; aussi les richesses que les jésuites y avaient accumulées, dépassent toute croyance humaine. Un auteur digne de foi les évaluait à environ soixante dix millions de francs, mais ce chiffre est peut-être exagéré. Le couvent est un vrai monument, eu égard à l'époque où il fut construit, dans une contrée sauvage. C'est un vaste bâtiment carré, ayant au milieu une grande cour carrée (PATEO), ornée d'une large varanda, pavée en grandes pierres rouges et soutenue par des pilastres en bois. Dans le Pateo il y a un jardin d'agrément et potager ainsi que de superbes avenues d'orangers couverts de mille fruits dorés. Ce couvent sert de demeure aux employés du gouvernement; dans la chambre qu'on nous avait destinée, il y avait deux grands lits gothiques et des meubles en chêne du pays admirablement sculptés. L'intérieur contient d'immenses salles ornées de boiseries sculptées et de chaises en cuir doré. Actuellement il sert d'atelier pour les équipements militaires de toute nature; on y a établi une fabrique d'armes et ses vastes magasins regorgent de maté, maïs, tabac, sucre et manioc dans la prévision d'une guerre avec le Dictateur Rosas.

La plupart des portes avaient des serrures en bois, si ingénieusement faites que nous ne pouvions parvenir à les ouvrir, même à l'aide de la clef.

L'église et le couvent couvrent un des côtés d'un grand carré, dont les trois autres sont garnis de cabanes uniformes sans étage, ayant sur toute leur longueur une varanda qui sert d'abri contre la pluie et le soleil. Aux environs de la peuplade, il y a des fermes éparses où les Indiens s'adonnent à l'agriculture.

Dans l'église nous restons stupéfaits à la vue des objets d'art et des immenses richesses qu'elle contenait. Et dire que les jésuites en possédaient huit semblables (bien que toutes ne fussent pas aussi richement ornées que celle-ci), construites en 1700, au milieu d'un pays sauvage. Ces temples pouvaient valoir de trois à quatre cent mille francs, car Robertson estimait que chaque église ainsi que le couvent valait en moyenne 500,000 francs et cependant il n'avait pas visité le pueblo de Santa Rosa. L'église de San Miguel, à laquelle cent ouvriers ont travaillé pendant dix ans, était estimée à 600,000 francs.

L'église de Santa Rosa, qui peut avoir 110 pieds de longueur, était ornée de magnifiques vitraux peints, renfermait plusieurs statues, des tableaux peints à l'huile et une belle chaire de vérité. Le major-dome nous montra un tabernacle en or et en argent massifs, rehaussés de pierres précieuses et une lampe d'argent pesant trois arrobas ou soixante quinze livres. D'après son estimation il y avait en ornemens d'argent pour un poids de 1200 à 1300 livres. Il convient de se rappeler que ce n'étaient là que des restes, les vice-rois, les gouverneurs et les administrateurs ayant mis souvent ce précieux trésor à contribution.

En 1811 les troupes de Buenos-Ayres chargèrent plusieurs chariots d'objets en or et en argent ; plus tard le dictateur Francia fit transporter à la capi-

tales une grande partie des richesses qui étaient restées dans l'église. Les ornemens sacerdotaux ne le cédaient en rien à ce que l'Europe offre de plus admirable. La tour de l'église contenait des cloches fondues sur les lieux par les jésuites au dix-septième siècle.

Actuellement on trouve encore un reste de ce luxe d'images et de statues déployé autrefois à profusion dans les temples. Toutes les maisons, jusqu'aux plus humbles, ont quelque statuette grossière de saint qu'on habille comme les enfans font de leur poupée, et que chaque visiteur va baiser avec le plus profond respect.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, un des jésuites qui administraient les Pueblos était padre ou curé. Quand il se montrait dans le temple, revêtu des plus riches habits sacerdotaux et entouré d'un grand nombre de sacristains, les cloches sonnaient, l'encens brûlait, et tous les assistans se prosternaient avec respect devant lui.

Santa-Rosa était jadis entourée de fossés, afin d'empêcher les Indiens de quitter la bourgade et plus d'une fois les jésuites en refusèrent l'entrée aux gouverneurs des provinces.

A quelque distance de là, nous visitons, non sans émotion, un endroit nommé Cerito, où vécut pendant plusieurs années, prisonnier de Francia, le savant botaniste Amédée Bonpland. Tous ceux qui l'ont connu, ne parlaient qu'avec le plus grand respect de cet homme bienfaisant.

A une demi-lieue plus loin, nous trouvons le pueblo de Santa-Maria-da-fé, fondé par les Espagnols en 1592 sous le nom de San-Benito, auquel on substitua plus tard celui de Santa-Maria, lorsque les jésuites y établirent leur mission en 1632. Cette bourgade fut détruite par les Portugais en 1649 mais rétablie en 1772. L'église, quoique moins riche que celle de

Santa-Rosa, est tout aussi vaste. On y conserve un recueil de sermons écrit en dialecte guarani par les jésuites.

Le majordome organisa une soirée dansante à laquelle il nous fallut assister, bien que nous fussions harrassés de fatigue. A l'exception de ce fonctionnaire, tout le monde était pieds nus dans le quartier; il était le seul personnage de l'endroit qui parlât l'espagnol. Par ordre du Président; il nous approvisionna abondamment de maté et d'eau de vie de canne.

A quelques lieues de là, nous passons le Rio-Tibiquari-Guassu, limite des anciennes Missions. Les chemins étaient affreux; dans quelques endroits nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture, mais heureusement les secours ne nous manquaient pas. Les Paraguayens sont très prévenants et fort hospitaliers; aussi venaient-ils de toutes parts à notre rencontre et c'est à qui nous hébergerait. A table nous étions servis par leurs enfants malgré notre constant refus; les chevaux, les domestiques, tout en un mot, était à notre disposition.

Ils sont très gais de caractère mais surtout désireux d'apprendre ce qui se passe POR ABAJO (au bas de la rivière); car ce mot ABAJO représente pour eux tout un monde inconnu.

Emprisonnés dans leur pays pendant nombre d'années, ils n'avaient aucune idée des autres peuples, et nous citaient les noms de quelques rares voyageurs qui depuis bien longtemps avaient traversé leur pays.

Le dialecte guarani est généralement parlé au Paraguay; peu de femmes savent l'Espagnol, encore ne veulent-elles pas le parler; ce n'est qu'avec les hommes que nous pouvions converser.

La nuit nous dormons tout habillés et enveloppés dans nos ponchos, dans des hamacs suspendus sous de grands hangars ouverts : c'est la chambre à

coucher à la campagne, où tout le monde se sert de hamacs en coton, ou en cuir artistement découpé. Les femmes seules se retirent dans l'intérieur des habitations.

Les familles sont fort nombreuses, mais parmi les enfants les filles dépassent de beaucoup le nombre des garçons. Nous avons diné à une estancia où le père et la mère étaient entourés de vingt quatre enfans.

Après avoir voyagé pendant douze jours et traversé sept rivières, nous arrivons à un endroit appelé Recollete, à une lieue de la capitale où on nous logea dans l'ancien couvent des Récollets supprimé du temps de Francia. Accompagnés du Jefé del Portido et d'autres employés, nous faisons notre entrée dans la capitale du Paraguay le 7 novembre 1845. Notre voyage avait duré deux mois et demi et nous avions fait 180 lieues à cheval.

— 19 —

CHAPITRE VI

ARRIVÉE.— LE RIO PARAGUAY.— LE PARANA.— HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DU PARAGUAY.— SON ÉMANCIPATION.— INTRIGUES DE BUENOS AYRES.— LE DICTATEUR FRANCIA.— SA POLITIQUE.— LE PRÉSIDENT LOPEZ.— MODE DE RECRUTEMENT.

Les passagers qui, après une longue traversée, entendent le cri de terre, jeté par la vigie du bord, ne sauraient éprouver plus de joie que nous n'en ressentions en arrivant au terme de notre course.

Dire ce que nous avons souffert pendant ce voyage serait chose impossible. A cheval depuis le matin jusqu'au soir, quelquefois pendant la nuit, exposés tantôt à un soleil ardent, tantôt à des pluies torrentielles, nous n'avons eu bien souvent pour reposer nos membres fatigués, qu'un cuir de bœuf étendu sur la terre humide. Que de fois, dévorés par une soif ardente, avons-nous dû nous désaltérer à une eau fétide et bourbeuse !

Nous nous sommes vus maintes fois dans la nécessité de passer des rivières et des torrents à la nage, de traverser des marais au risque de rester asphyxiés dans la vase mouvante.

Bien armés et bien montés, jamais nous n'avons eu souci des attaques des bandits ; quant aux jaguars qui se trouvent dans la province de Corrientes, ils se réfugient dans les bois pendant le jour, et la nuit le feu, qu'on ne cesse d'entretenir, les effraie et les tient à distance.

Avant de décrire les mœurs et coutumes du Paraguay, donnons une description succincte des deux rivières le Parana et le Paraguay, ainsi qu'un exposé de la découverte de ce pays.

Le Paraguay, qui forme une espèce de péninsule du nord au sud-ouest entre le Rio Parana et le Rio Paraguay, confine aux provinces de Matto Grasso, St-Paul et Corrientes, et du côté de l'est au Gran-Chaco, immense étendue de pays sauvage habité par d'innombrables tribus d'Indiens.

Sa superficie est d'environ 20,000 lieues carrées, et il s'étend depuis le 21° jusqu'au 28° degré de latitude.

Presque toutes les cartes géographiques ont assigné à ce pays les limites que prétendaient lui imposer la République Argentine en 1814 et de nos jours le général Rosas, mais ses gouvernants se sont constamment refusés à les reconnaître. Il possède encore actuellement toute la partie du territoire des Missions, située entre le Parana et l'Uruguay. L'Etat y a établi le camp de San José dont il est fait mention plus haut.

Le pays est admirablement entrecoupé d'immenses plaines verdoyantes, de vastes forêts, de lacs, de rivières et de chaînes de montagnes, qui s'étendent sur presque toute sa longueur.

Le Rio Parana est formé des rivières Paranayba (1) et Rio Grande qui arrosent le territoire du Brésil. Ce n'est que dans la province de St-Paul qu'il prend le nom de Parana.

Il recueille un grand nombre de rivières, dont quelques unes surpassent les plus grandes de l'Europe telles que l'Iguassu ou Curitiba, le Rio Paraguay, le Salado et l'Uruguay. C'est à son confluent avec le Rio Uruguay, qu'il forme le fameux Rio de la Plata, une des plus colossales rivières du monde, dont l'embou-

(1) *Parana* et *Para* signifient en langue tupi ou guarani, mer ; et *Yba* ou *uba*, bras.

chure a près de trente lieues de largeur. On compte dans son parcours plus de cent îles très-boisées, dont une d'elles n'a pas moins de vingt lieues de superficie.

A partir de Corrientes où il reçoit le Rio Paraguay, la longueur du Rio Parana est de 900 milles, et depuis sa source jusqu'à son embouchure il a un développement de 2320 milles.

Cette rivière est entrecoupée de beaucoup de cascades, entre autres celles de la Guyara, que les jésuites rencontrèrent lors de leur émigration avec les Indiens Guaranis.

Le Parana, à l'endroit où il se précipite, a une largeur de près d'une lieue, qui se réduit presque subitement à un canal d'environ soixante dix mètres de largeur. C'est par ce canal que toute la masse d'eau est lancée avec un bruit épouvantable, sur un plan incliné d'environ vingt mètres de hauteur.

Le bruit de cette chute s'entend à plus de six lieues de distance. Ces masses d'eau, en tombant sur les parois intérieures des rochers, forment une pluie éternelle et des vapeurs que l'on distingue à plusieurs lieues de distance.

Le Rio-Paraguay, appelé avant l'arrivée des Espagnols Rio-Payagua, prend sa source (1) dans le Matto-Grosso (Brésil) à l'endroit appelé : Sept lacs, dans les montagnes Parry ou Lage pour former ensuite la grande rivière des Tapajos et plus loin le lac des Xarayés (nom d'une tribu éteinte), qui a 110 lieues de longueur sur 40 de largeur. A l'embouchure du Rio-Mondego, il se divise en deux bras séparés par une île de vingt lieues de longueur, et à quelques lieues de Corrientes il se jette dans le Rio-Parana.

Son étendue est d'environ 1200 milles, ses eaux se grossissent par la jonction de plusieurs grandes rivières, entre autres le Pilcomayo (vis à vis d'Asun-

(1) Quelques géographes prétendent qu'il prend sa source dans le lac Xarayés, mais c'est une erreur.

cion), qui prend sa source dans la Bolivie et dont le courant, comme celui du Rio-Parana, a une vitesse de trois milles à l'heure.

En 1515 Juan Dias de Solis reçut en Espagne le commandement d'une expédition destinée à faire des découvertes. Après avoir relâché à l'île de Sainte Catherine, il entra dans la rivière appelée aujourd'hui Rio de la Plata, jadis Rio-Solis, et fut massacré par les Indiens ainsi que tous ceux qui faisaient partie de l'expédition.

En 1526 Diego Garcia fit voile vers ces parages et aborda à Rio-Grande do Sul, où il rencontra le Vénitien Sébastien Gaboto, chargé de découvrir un passage vers les Indes Orientales par le détroit de Magalhaès ou Magellan. Gaboto, sur le rapport de quelques déserteurs espagnols, qu'il existait beaucoup d'or et d'argent dans les parages du Rio de Plata, abandonna son projet, et alla jeter l'ancre vis à vis de l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Buenos-Ayres. Ayant remonté le Rio-Paraguay jusqu'à l'embouchure du Rio Bermejo, plusieurs de ses soldats furent massacrés par les Indiens par trahison. Cet échec le détermina à revenir sur ses pas ; pendant son voyage il rencontra Garcia, mais n'ayant pu s'entendre avec lui, ce dernier retourna en Espagne.

Sur ces entrefaites, Gaboto, ayant échangé avec les Guaranis quelques objets sans valeur contre de petites lames d'or et d'argent, qu'ils portaient en guise de boucles d'oreilles, envoya ces précieuses lames à Charles-Quint par un de ses lieutenants. C'est depuis cette époque que le nom de Rio-Solis fut changé en celui de Rio de la Plata (rivière d'argent). Ce changement n'était pourtant nullement justifié alors, car jamais les premiers conquérants n'ont découvert dans le pays ces métaux, qui avaient été apportés du Pérou, lors d'une invasion par les Indiens sous le règne de Huyana Capac.

Toutefois, il n'en fallut pas davantage pour exciter la cupidité des Espagnols. En 1534 Pedro de Mendoza, grand-échanson de Charles Quint, partit pour la Plata avec une flotte de quatorze bâtiments montés par des Espagnols et des Flamands et fonda la ville de Buenos-Ayres l'an 1535. Juan d'Ayolas, son successeur, remonta le Rio-Parana et le Rio Paraguay, non sans avoir eu souvent à combattre les Indiens qui massacrèrent grand nombre de ses soldats qui l'accompagnaient.

Il bâtit un fort auquel il donna le nom d'Asuncion, en souvenir d'une victoire qu'il remporta le 15 août 1536 ; de là vient l'origine de la ville d'Assomption, capitale du Paraguay. Ayolas, ayant pénétré par le Gran Chaco jusqu'au Pérou où il s'était procuré quelqu'argent, fut à son retour massacré par les Indiens Payaguas à Candelaria, lors d'une expédition à la recherche de mines d'or. Des 3000 Espagnols qui étaient entrés dans le Rio de la Plata, à peine en resta-t-il six cents, qui fondèrent la ville d'Assomption sous le gouvernement de Don Martinez de Irala.

L'Empereur Charles Quint ayant nommé Alvarez Nunez Cabeza de Vaca (1), Adelantado et capitaine général de Buenos-Ayres, celui-ci partit d'Espagne en 1540 avec quatre vaisseaux et un grand nombre de soldats. Il aborda à l'île S^{te}-Catherine et se rendit par terre au Paraguay où il arriva après quatre mois de marche. Il pénétra ensuite, par le Gran Chaco, dans le Pérou et la Bolivie, perdit par des combats et la fièvre plus de la moitié de ses soldats et retourna en Espagne avec la certitude que, dans tous les pays limitrophes du Rio de la Plata, le Paraguay compris, il n'existait aucune mine d'or ni d'argent.

(1) Singulier nom pour un gentilhomme. Traduction : Tête de vache.

Les soldats d'Alvar Nunez, irrités de sa dureté et de son despotisme, s'emparèrent de sa personne et le conduisirent en prison. Le lendemain les Espagnols choisirent pour gouverneur Domingo Martinez de Irala : Nunez fut déporté en Espagne d'où on l'exila en Afrique.

En 1550 un de ses lieutenans Nuflo de Chaves amena de Lima les premières chèvres et brebis qu'on eût vues au Paraguay.

Cinq années plus tard, Salazar y introduisit un taureau et sept vaches : cette modeste importation devait être la source d'une grande richesse pour le pays.

Irala fonda plusieurs villes, aujourd'hui détruites, soumit un grand nombre de tribus et fut le premier européen qui ait pénétré jusqu'à la grande cataracte du Parana. Ce fut sous sa gestion, que le premier évêque Francisco Pedro de la Torre fit son entrée à Asuncion en 1555. Irala mourut à l'âge de soixante dix ans, regretté de tout le monde. Son gendre Gonsalo de Mendoza, qui lui succéda, ne lui survécut qu'une année.

Après sa mort, le pouvoir fut souvent usurpé par des chefs rebelles, qui se partagèrent les terres des Indiens. Ces malheureux, réduits à l'esclavage, souffrirent cruellement des luttes sanglantes qui désolaient le Paraguay, lorsque les jésuites, à ce autorisés et protégés par la cour de Madrid, vinrent s'y établir. Ils parvinrent à arracher cette contrée à l'anarchie dans laquelle elle était plongée.

L'aperçu qui précède n'est qu'un résumé très sommaire d'un manuscrit espagnol conservé aux archives de l'Etat, et dont le président, Don Carlos Antonio Lopez, a bien voulu me donner communication.

Ce manuscrit a été publié depuis par les soins du Gouvernement du Paraguay sous le titre ARGENTINA DESCUBIERTA Y CONQUISTA DEL RIO DE LA PLATA.

Un autre ouvrage, quoique incomplet, de l'abbé Funes intitulé : ENSAYO HISTORICO Y POLITICO SOBRE LAS GUERRAS CIVILES DE LA AMERICA DEL SUR, peut être aussi consulté avec fruit par les personnes désireuses d'étudier l'histoire du continent sud-américain.

Le Paraguay resta encore 275 ans sous la domination Espagnole, lorsqu'en 1810 pendant que les armées françaises occupaient l'Espagne, Buenos-Ayres secoua le joug de la métropole et proclama son indépendance en instituant une junta gouvernementale, qui invita le gouverneur du Paraguay, D. Bernardo Velasco à se rendre indépendant de l'Espagne et à reconnaître son autorité. Le gouverneur convoqua les personnes notables et après les avoir consultées, il donna connaissance à la junta que le gouvernement du Paraguay désirait rester en bons termes avec ses voisins, mais que jamais il ne leur reconnaîtrait aucune autorité sur le territoire Paraguayen. En Janvier 1811, Buenos-Ayres envoya un corps d'armée au Paraguay sous les ordres du général Belgrano, qui s'avança jusqu'à Paraguarí à seize lieues de la capitale.

Battus, ils se réfugièrent sur le Monte Pelado, où ils furent cernés et obligés de se rendre à discrétion. J'ai encore vu les traces des boulets dans l'ancien couvent des Jésuites.

Le Paraguay était heureux et tranquille sous le gouvernement de D^e. B. Velasco, mais la force des circonstances et la crainte d'une invasion des Buenos-Ayriens l'obligèrent à faire sa révolution.

Cet événement eut lieu sans effusion de sang et d'une manière toute pacifique; on institua un gouvernement provisoire dont l'ancien gouverneur espagnol fut le président, ayant pour coadjuteurs Don José Gaspar Francia et Don Juan Valerino de Zavallos.

Buenos Ayres fit de nouvelles tentatives pour per-

suader au Paraguay de faire partie des provinces confédérées. L'organe du gouvernement répondit que le pays ne s'était pas affranchi du joug de l'Espagne pour passer sous celui de Buenos Ayres, dont les frontières étaient menacées par les Portugais. Ces dispositions bienveillantes, généreuses même, n'empêchèrent cependant pas Buenos Ayres de continuer à molester les Paraguayens, en capturant des vaisseaux qui descendaient la rivière; en un mot la République Argentine voulait toujours s'emparer du pays et le réduire sous sa domination.

En 1813 un congrès national s'assembla à Assomption; on y élut, pour administrer le pays, deux consuls D. Fulgencio Yegros et J. Gaspar Francia; ce dernier fut nommé, l'année d'après, Dictateur suprême pour cinq ans.

Buenos Ayres, ayant acquis la conviction que ses efforts pour assujettir le Paraguay resteraient stériles, reconnut enfin le gouvernement Paraguayen, en lui donnant le titre de République.

En 1816 Francia se fit élire dictateur à vie. Sous prétexte de mettre un terme aux nouvelles tentatives de Buenos Ayres, mais en réalité pour satisfaire son ambition personnelle, il isola complètement le pays et mourut le 20 septembre 1840, ne laissant dans la mémoire de ses concitoyens que le souvenir odieux de sa longue tyrannie et de ses nombreuses cruautés.

Avant de continuer l'histoire politique du Paraguay, il ne sera pas superflu d'esquisser rapidement la biographie d'un homme si tristement célèbre dans les annales de ce pays.

Gaspar Rodrigues Francia, originaire de la Province de S^o Paulo (Brésil), était venu s'établir dans les missions, où il épousa une créole dont il eut plusieurs enfants, parmi lesquels Don José son fils aîné, qui vint au monde en 1758.

Son père, l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, l'envoya à l'université de Cordova où il étudia la théologie sous la direction des jésuites. Mais une vocation naturelle l'ayant poussé vers l'étude du droit, il conquit bientôt tous ses grades avec distinction. Chose remarquable, son intégrité lui valut bientôt une grande réputation comme avocat ; jamais cause injuste ne trouva en lui un défenseur et le pauvre ou l'opprimé était sûr d'avoir l'appui de son talent.

Bientôt son caractère commença à se dessiner ; il était peu communicatif, dur, hautain et ne comptait aucun ami. Vindictif à l'excès, mais profondément dissimulé, il se ressouvint, lorsqu'il fut au pouvoir, de tous ceux qu'il croyait être ses ennemis et même de ceux qui lui avaient porté quelqu'ombrage pendant sa carrière d'avocat. Souvenir cruel, car sa vengeance se traduisait le plus souvent par l'emprisonnement ou la mort.

N'ayant jamais été marié, son cœur était fermé à toute affection ; il ne connut pas même les joies de famille ; mauvais fils, il eût été un père dénaturé. Sa plus grande jouissance était de persécuter ses semblables sans respecter ni l'âge ni le sexe. D'une intelligence peu ordinaire, il avait fait une étude approfondie du caractère de ses concitoyens ; il les savait, en général, simples et ignorants et se laissant entraîner aussi facilement vers le bien que vers le mal.

De longue main il se prépara à la lutte, se proposant à la première occasion de saisir habilement le pouvoir, qu'il convoitait depuis longtemps, pratiquant ainsi le précepte, que « tout vient à point à celui qui sait attendre ».

Lorsqu'il jugea le moment propice, il fit preuve d'une astuce et d'une dissimulation si profondes, qu'il obligea, pour ainsi dire, ses concitoyens à lui offrir le pouvoir : Ils étaient tombés sous les griffes

d'un tigre qui devait garder sa proie pendant grand nombre d'années.

En 1813, le Congrès étant assemblé, Francia fit accroire à quelques membres que la nomination de deux consuls, à l'instar de la république romaine, était indispensable au Paraguay, alors en butte aux agressions de Buenos Ayres. Il persuada à ces campagnards ignorants et illettrés, qu'une main ferme pouvait seule sauver la patrie ; bref on nomma deux consuls, Don Fulgencio Yegros (1) et le D^r Francia.

Son collègue, outré de ses manières dures et hautaines, ne tarda pas à se brouiller avec lui et Francia gouverna seul en qualité de premier consul.

Sous prétexte de former une armée pour défendre la patrie, il organisa une compagnie de Quarteleros ou grenadiers accoutrés à l'Européenne, gens de sac et de corde, sur le dévouement desquels il put compter.

En 1814, il assembla de nouveau un congrès de mille membres la plupart des Hacienдеров ou fermiers sans instruction aucune, vêtus d'un simple caleçon en coton, la chiripa autour des reins et les pieds nus garnis d'énormes éperons. Francia leur donna pompeusement le titre de Sénateurs et leur proposa, en s'appuyant sur l'histoire romaine, de nommer un dictateur. Dans leur ignorance, ils n'attachaient à cette fonction pas plus d'importance qu'à celle de consul, de Président ou de gouverneur.

Son ancien collègue Yegros comptait beaucoup d'amis parmi les députés de la ville et comme les votes penchaient en sa faveur, Francia fit cerner par ses Quarteleros l'église de San Fransisco où se tenait la séance, qui déjà avait duré six heures.

(1) Arrivé au pouvoir, Francia se ressouvint de son ancien collègue et le fit fusiller.

Quelques députés las de discuter et désireux d'en finir à tout prix s'écrièrent : Nommons Carai (le Seigneur) Francia dictateur ; c'est le seul homme qui puisse sauver la patrie (1).

Dans son machiavélisme il avait convoqué même ses ennemis au congrès, sûr, à l'avance qu'il serait nommé Dictateur. Il fit ce raisonnement : s'ils refusent, ils savent que ma vengeance les atteindra, tôt ou tard ; s'ils appuient ma candidature, je puis me vanter d'être le seul homme capable de sauver la patrie, puisque mes ennemis même m'auront élu dictateur.

Une fois maître du pouvoir, ce ne fut plus qu'un jeu pour lui de se faire élire à vie. En effet, il n'attendit pas même que le terme de trois ans fut expiré, car en 1816, le congrès lui conféra le titre de Dictateur à vie.

Alors il augmenta le nombre des Quarteleros, s'en fit une garde prétorienne, qui obéissait à ses moindres caprices et devint l'instrument de ses cruautés.

D'une rigidité extrême, il ne souffrit aucune dilapidation des deniers publics, contrôla tout par lui-même et établit une économie sévère dans toutes les dépenses de l'Etat.

Arrivé au pouvoir, il eut soin de ne s'adjoindre que des gens qui ne pussent lui porter ombrage, et tous ceux dont il avait à redouter l'influence étaient impitoyablement emprisonnés.

Il inaugura un système d'espionnage parmi les habitants, qui causa des maux bien cruels ; le père se défiait du fils, la femme du mari : un mot im-

(1) On trouve des détails curieux sur l'avènement au pouvoir de Francia, dans l'ouvrage de Robertson « Four years in Paraguay, » mais il quitta ce pays peu après que Francia fut nommé Dictateur.

prudent, une délation, un soupçon suffisait pour être jeté dans les fers.

Il flatta la basse classe, encouragea ses vices et fit semer la discorde parmi les bons citoyens, afin d'avoir un prétexte, plus ou moins plausible, pour les persécuter.

Il est vrai qu'il fit respecter l'intégrité du territoire de la république et que le pays ne cessa de jouir d'une paix profonde, tandis que les Etats voisins étaient continuellement en guerre, mais cela ne peut excuser en aucune façon ni son despotisme, ni les cruautés qui souillèrent son règne.

On voit par ce peu de lignes que le Paraguay dès le principe s'était constitué en Etat indépendant, non seulement de l'Espagne mais même de Buenos Ayres, qui avait tenté, mais vainement, de lui imposer son autorité. Son langage fut toujours ambigu et perfide, tandis que celui du Paraguay fut franc et loyal. Après 33 ans, voilà que se renouvellent les prétentions de Buenos Ayres, dans la personne du gouverneur D. M. Rosas.

Après la mort de Francia, le congrès assemblé au mois de mars 1841, nomma consuls Carlos Antonio Lopez et Mariano Roque Alonzo. Toutefois, comprenant la nécessité de réunir dans une seule personne le pouvoir suprême, il élut en 1844, à l'unanimité des voix, Carlos Antonio Lopez président de la république; en présence des membres, il jura sur les Saints Evangiles, de conserver et de défendre l'intégrité de la république.

L'un des premiers actes du nouveau gouvernement fut de notifier au général Rosas, gouverneur de Buenos Ayres, les derniers événemens qui s'étaient accomplis au Paraguay et de lui remettre copie de l'acte de son indépendance. Celui-ci répondit par une note ambiguë que j'ai sous les yeux, et qui peut se résumer par ces mots: «Que le Paraguay courait

grand danger à rester indépendant et qu'il serait plus avantageux pour ce pays de se soumettre à l'autorité de Buenos Ayres.

Il serait trop long de détailler ici toutes les péchés qui s'échangèrent entre les deux gouvernements. Le général Rosas, voulant renouveler les anciennes prétentions de Buenos Ayres, fit publier par son allié le général Oribe, un décret déclarant traîtres tous ceux qui commerceraient avec le Paraguay par le Rio-Uruguay ; il interdit également tout rapport par le Rio Parana et ordonna le blocus de cette rivière. Le Paraguay, en butte à des agressions de toute nature, menacé dans ses débouchés, c'est-à-dire dans sa prospérité, bloqué presque de tous côtés, se vit dans la nécessité de sortir de cette position critique.

En 1845 le président Lopez publia un manifeste remarquable par la force des arguments, et par lequel il déclarait la guerre à Buenos Ayres. En même temps il conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec l'Etat de Corrientes, menacé d'une invasion par Urquiza, l'un des généraux de Rosas.

Environ 6000 Paraguayens commandés par le fils du président, Don F. Solano Lopez, s'étaient réunis à l'armée de Corrientes, sous le commandement en chef du général José Maria Paz.

Telle était en peu de mots la situation politique du Paraguay au moment de notre arrivée dans ce pays. Ceci nous amène naturellement à donner quelques détails sur l'armée organisée en quelques mois, grâce à l'activité du président et au patriotisme de ses habitants. Les troupes que le gouvernement avait envoyées à Corrientes n'étaient pas des hommes à solde ou recrutés par la force, non, c'était la fleur du pays, tous hommes forts et élancés, pouvant servir soit dans l'infanterie, soit dans la cavalerie, car les Para-

guayens sont tous indistinctement d'excellens cavaliers aussi bien que de bons soldats.

Le mode de recrutement, usité au Paraguay, n'a son pareil dans aucun pays du monde. Lorsque l'Etat a besoin de soldats il en informe le juge de paix ou le Jefe de los Urbanos (chef de la milice rurale sans service actif), qui a une liste de tous les hommes en état de porter les armes et choisit ceux qui lui paraissent les plus aptes au service. Il leur enjoint de se rendre à la capitale et au jour fixé tous répondent à l'appel, car il est bien rare qu'il y ait des retardataires.

Cette obéissance passive est peut-être un reste du despotisme de Francia, qui avait anéanti tout sentiment de résistance à sa volonté de fer ; mais elle n'a pas étouffé le patriotisme, car beaucoup d'hommes mariés, quoiqu'exempts du service actif, se présentèrent pour prendre les armes.

Pendant notre séjour le gouvernement donna ordre à 400 hommes de la garde nationale, après l'exercice (qui eut lieu dans l'après-midi) de se mettre en route le lendemain. Ils retournèrent chez eux, firent leurs adieux à leurs femmes et famille, et le lendemain à l'heure fixée, personne ne manqua à l'appel.

L'Etat a pu ainsi mettre sur pied, équiper et instruire dans l'espace de trois mois, une armée de 15,000 hommes.

Elle est bien disciplinée, ses soldats sont pleins de patriotisme, il ne leur manque que l'organisation et des chefs capables. Le peu d'instruction qu'ils possèdent, ils le doivent à d'anciens officiers du temps du dictateur ; mais ils possèdent le calme et le sangfroid et surtout ce patriotisme qui enfante des héros. Le général en chef, Don M. Paz, est resté trop peu de temps à la tête de l'armée, pour avoir pu s'occuper sérieusement de son organisation. Le fils du président est trop jeune pour avoir cette expérience mi-

litaire sans laquelle la théorie n'est rien, mais il est dévoué à la liberté de son pays, aimé de ses soldats et doué d'une énergie rare (1). Une invasion par l'armée de Rosas est peu à craindre, le Paraguay étant fortement défendu par sa position topographique.

Le jour où des soldats ennemis tenteront de l'envahir, les habitants prouveront qu'ils savent mettre en action leur devise : " L'Indépendance ou la Mort ! "

(1) Il en donna la preuve dans une circonstance où un seul moment de faiblesse pouvait entraîner des conséquences irré-médiables.

Il existe au Paraguay un préjugé, en vertu duquel l'armée ne doit jamais quitter ses foyers pour se porter au devant de l'ennemi, au contraire attendre qu'il vienne l'attaquer chez elle. Or, lorsque les troupes se trouvaient en marche pour rejoindre celles du général Paz, quatre sergens tentèrent de fomenter un soulèvement, ayant pour but de décider les soldats à retourner vers la frontière. Le général Lopez, alors âgé de 16 ans, fit avancer devant lui les quatre sergens, qui avouèrent, et il ordonna qu'on les fusillât immédiatement.

— 114 —

CHAPITRE VII.

LE PARAGUAY SOUS LOPEZ. — NOUVELLES LOIS. — LA JUSTICE. — FRANCIA ET SON COMMANDANT. — LES JÉSUITES MODERNES. — DIVISION DU PAYS. — IMPOTS ET REVENUS. — LES GUARANIS. — LES PAYAGUAS.

Le président actuel, Don Carlos Antonio Lopez, a commencé par enseigner la philosophie, ensuite il embrassa la profession d'avocat. Lorsque Francia fut nommé dictateur, Lopez jugea prudent de s'effacer et alla habiter une de ses propriétés à plusieurs lieues de la capitale. Aussi, grâce à l'obscurité dans laquelle il vécut, il échappa à l'attention du dictateur, qui s'était habitué à se débarrasser de tous ceux dont il redoutait l'influence.

Ayant été souvent dans l'occasion de m'entretenir avec le président Lopez, j'ai pu apprécier son immense savoir, qui m'a d'autant plus étonné, qu'il n'en a jamais eu les élémens à sa portée. Animé du plus pur patriotisme, il a pour unique but de remédier aux malheurs que son pays a subis, et de répandre l'instruction dans toutes les classes de la population. Il déplore amèrement de devoir enlever tant de bras à l'agriculture pour défendre son pays contre l'ambition du Dictateur Rosas.

Il fonda à Asuncion le premier journal qui y parut sous le titre de *el Paraguayo Independiente* et dont les articles, dûs à la plume du Président, respirent le plus ardent patriotisme.

En 1844, le président présenta au congrès un pro-

jet de loi réglant l'administration politique de la république. Quelques articles de cette disposition pourraient à la rigueur être taxés de despotiques; mais on doit, pour les juger, se rappeler les circonstances dans lesquelles se trouvait le pays, quand la loi fut proposée.

Le Paraguay ayant gémi pendant nombre d'années sous le joug d'un despote, il eut été imprudent de passer sans transition à un régime trop libéral. La constitution contient des principes de justice et de progrès sagement adaptés aux circonstances.

Le président connaissait le caractère de ses concitoyens; il était convaincu que ce n'est que graduellement que l'on peut modifier les lois politiques d'un Etat et qu'il eut été dangereux de proclamer une liberté illimitée dans une république naissante.

Il supporte à lui seul tout le fardeau de l'Etat, n'ayant pas de cabinet à consulter et le congrès ne se réunissant que tous les cinq ans. Mais dans les cas extraordinaires, il convoque un conseil-d'Etat, composé de deux juges supérieurs, d'un évêque (1) et de trois citoyens des plus recommandables.

Tout ce qui a été décrété, toutes les lois qui ont été promulguées émanent de lui seul, car même les employés supérieurs sont d'une ignorance notoire. Le changement survenu dans l'administration de la chose publique est vraiment incroyable, lorsqu'on réfléchit que Francia avait tout annulé et qu'il n'y avait plus ni lois ni tribunaux. C'était non seulement un Dictateur, mais un despote.

(1) Il paraîtra peut-être singulier qu'un évêque fasse partie du conseil d'Etat, mais il faut savoir que du temps des Espagnols et depuis l'émancipation jusqu'à Francia, le gouvernement ou les *juntas*, prenaient toujours avis du *chapitre*, dans les circonstances critiques. Il ne régnait parmi les deux pouvoirs ni jalousie ni esprit de domination et, en ceci, le Paraguay diffère essentiellement de certains pays d'Europe.

Francia ayant fait fusiller presque tous ceux qui par leur capacité pouvaient lui porter ombrage, le président actuel était un des rares survivans qui pouvaient tirer le pays de l'abîme où il était plongé.

A sa mort il n'y avait plus d'administration régulière ; c'était un vrai chaos, tout était à refaire.

En moins de quatre ans il organisa la justice, fonda des écoles, établit une imprimerie, ranima l'agriculture et l'élevé du bétail, et fit percer des routes à travers monts et forêts.

Il créa un département de police, rendit les biens à ceux que Francia en avait dépouillés, et organisa la garde nationale et l'armée. Malheureusement la guerre imminente avec Buenos Ayres, est venue entraver beaucoup de ses projets et paralyser le commerce.

On lui doit également un règlement de douane, un code militaire et une loi sur les immunités dont peuvent jouir les étrangers. Ces derniers sont soumis à certaines mesures arbitraires, mais le motif qui les a fait édicter, c'est que beaucoup d'espions de Rosas ont tenté de s'introduire dans le Paraguay, en se faisant passer pour des négocians étrangers.

Lorsque j'arrivai dans le pays, je trouvai partout des écoles primaires, et je n'ai rencontré que rarement un enfant qui ne sût ni lire ni écrire. De quel pays de l'Europe pourrait-on en dire autant ?

L'organisation de la justice, bonne au fond, est vicieuse dans la forme. Il en est malheureusement ainsi de tous les pays qui ont adopté la législation espagnole. Le corps judiciaire se compose d'un juge civil, d'un juge criminel et d'un juge d'appel, qui s'adjoignent deux jurés, appelés HOMBRES BUENOS, choisis parmi les citoyens les plus honorables. Comme on le voit, c'est un acheminement vers l'institution du jury.

Lorsqu'une cause grave est portée devant le tribunal, l'accusateur public lit son discours ainsi que

le défenseur, sans recourir aux moyens oratoires et c'est d'après leurs argumens que le jury prononce sa sentence.

Le Président Lopez est le juge privé pour les causes indiquées dans les statuts de l'administration de la justice.

Les condamnés à mort sont passés par les armes sur les lieux mêmes où le crime a été commis. Les condamnés aux galères sont employés aux travaux publics, sous la surveillance de la police.

Comme dans tous les pays découverts par les Espagnols, le culte catholique est la religion de l'Etat.

Le dictateur avait transformé les couvents en casernes, incarcéré les religieux et les prêtres parmi lesquels l'évêque adjoint actuel, qui a passé plusieurs années dans les fers. Francia ne professait aucune religion, mais il ne tolérait pas l'athéisme. Un jour, il fit à un commandant, qui lui demandait l'image d'un saint quelconque pour patron d'une forteresse, la réponse que voici : « Oh Paraguayens ! vous resterez » donc toujours des imbéciles ! Lorsque j'étais encore » catholique, je pensai comme vous ; mais à présent » je vois que les armes sont les meilleurs patrons » pour garder les forteresses. »

A sa mort, à peine resta-t-il cinquante prêtres dans tout le pays ; les églises demeuraient fermées faute de desservans. Depuis, la cour de Rome a nommé deux évêques qui ont été sacrés en 1845 à Cuyaba (Brésil) et dont l'un, D. B. Lopez, est le frère du président.

Son collègue Carlos Antonio Maiz, homme de beaucoup d'instruction, a gémi pendant dix-huit ans dans les fers sous le Dictateur.

D'après la loi fondamentale, le Président nomme lui-même les Evêques et peut refuser l'exequatur aux bulles Pontificales.

Quelques jésuites se sont établis au Paraguay ; mais, à la suite d'une mésintelligence avec l'évé-

que, le gouvernement leur a fait quitter le pays.

Dans les circonstances actuelles ce n'était pas un acte de sage politique, car parmi eux se trouvait un professeur de mathématiques, le seul qui existât dans tout le pays. Si le gouvernement redoutait leur influence, il pouvait les faire surveiller ou limiter leur nombre. Leur départ a privé la jeunesse de professeurs capables et sous le rapport religieux, ils étaient d'un grand secours vu que le Paraguay manquait de ministres de la religion, surtout à la campagne où les paroisses sont à une distance énorme.

Les enfans ne sauraient recevoir d'instruction supérieure à l'instruction primaire, car les professeurs manquent pour enseigner à un degré plus élevé. Le dictateur ayant fermé les écoles, les collèges, et emprisonné les instituteurs, le peuple a croupi dans l'ignorance, pendant nombre d'années.

Le président a fait beaucoup d'efforts pour y attirer des professeurs; malheureusement, Rosas ayant intercepté toutes les communications, ses efforts sont restés stériles. Le peuple cependant ne demande qu'à être instruit. J'ai remarqué chez les Paraguayens une telle soif de connaissances, que je pus difficilement satisfaire aux nombreuses questions qu'on m'adressait.

Le journal officiel est lu avec avidité, surtout dans les peuplades des Missions. Ce qui leur manque principalement, ce sont les livres modernes, tant d'instruction que d'agrément.

Comme on l'a compris, le pouvoir suprême réside presque tout entier dans les mains du président. Heureusement que cet homme, qui aurait pu suivre l'exemple de Francia et devenir l'opresseur de ses compatriotes, n'a en vue que le bonheur de son pays.

Quoiqu'il fût en bons termes avec le Brésil, qui a envoyé à Assomption un de ses meilleurs diplomates, j'ai constaté chez le président, contre cet empire, une

certaine animosité dont je n'ai jamais pu découvrir la cause.

Le Paraguay est divisé en quatre-vingt-cinq districts ou PARTIDOS, administrés soit par un Jefe del Partido, soit par un juge de paix ou ZELADOR. Ils ont sous leurs ordres la milice urbaine commandée par des anciens officiers du temps du dictateur. Leurs fonctions ont beaucoup d'analogie avec celles de nos commissaires d'arrondissement.

Voyons maintenant en quoi consistent les revenus de l'Etat.

On a prétendu qu'à la mort de Francia, il avait été trouvé des sommes fabuleuses dans le Trésor ; il n'en est rien. Pour accumuler des trésors, il aurait fallu que l'Etat eût des revenus énormes. Or, comment un pays séquestré pendant vingt-cinq ans, où tout commerce et toute industrie étaient paralysés, aurait-il pu prospérer ?

Le dictateur, il est vrai, permettait à quelques négocians d'introduire les articles de première nécessité, mais à quelles conditions ? D'abord ils devaient payer 32 % de droits d'entrée ; ensuite Francia se réservait de prendre pour son usage ou celui de l'armée, telle marchandise qu'il voulait. Heureux encore s'il payait à long terme, car bien souvent il ne payait pas du tout. Une partie des droits s'acquittait en marchandises, que le dictateur, après en avoir fait la vérification par lui même, envoyait à des boutiques dont l'Etat était propriétaire. Comprend-t-on qu'un homme aussi intelligent s'amusait à compter les aiguilles et les épingles qu'il destinait à ces boutiques. On raconte même que s'étant aperçu qu'un de ses esclaves avait soustrait quelques aiguilles, il fit administrer cinq cents coups de bâton à ce malheureux, qui succomba peu après à ce traitement barbare. Quant aux sommes énormes qu'il extorquait, il les employait à soulever ses soldats, qu'il appelait ses enfans et qui n'étaient que les exécuteurs de ses cruautés.

Carlos Antonio Lopez a introduit dans l'administration des impôts et des revenus diverses réformes. L'impôt sur le papier timbré a été conservé; la dime que Francia percevait, mais qu'il gardait pour son usage, a été rétablie au profit du clergé. Cet impôt frappe principalement le fermier, qui doit livrer la dixième partie de son bétail et de sa récolte. L'ALCABALA (taxe sur les boutiques) a été supprimée.

L'Etat possède en toute propriété quelques bourgades habitées par des mulâtres esclaves, qui confectionnent tous les objets nécessaires à l'équipement de l'armée, ce qui lui constitue un énorme revenu.

Une autre ressource importante, ce sont les estancias, où il y a environ 300,000 têtes de bétail. Ces établissemens fournissent des vivres pour l'armée sans qu'on soit obligé de recourir au produit des fermes situées dans les pueblos des Missions.

Le gouvernement a conservé dix-neuf Pueblos ou établissemens des jésuites dont la population varie de 400 à 3000 âmes. Il régnait dans ces peuplades, lors de notre arrivée, une grande activité à cause de la guerre imminente avec Buenos Ayres. On y travaillait le fer, le cuivre, l'acier, la laine, les cuirs et le coton sous toutes les formes, pour l'équipement des fantassins et des cavaliers de l'armée.

Le revenu du fermage des terres domaniales est assez modique, puisque l'Etat ne perçoit qu'une piastre pour chaque superficie de douze CUERDAS carrées (1). Cet impôt se nomme HEJIDOS DE CIUDAD.

Le tarif de douane a été révisé en 1846 dans un esprit libéral. L'importateur peut acquitter une partie des droits d'entrée en articles d'importation, et l'on verra plus loin de quelle singulière manière l'Etat en dispose.

Le gouvernement a monopolisé la Hyerba Maté et les bois de construction, qui sont des produits naturels du sol. La raison de ce monopole est par-

(1) La Cuerva équivaut à 90 mètres carrés.

faitement fondée. Le Paraguay, appauvri par son long isolement, n'avait pas de ressources, les revenus étaient restreints. Créer de nouveaux impôts eût été impolitique et cependant il fallait des voies et moyens pour soutenir la guerre contre Rosas. Les autres Etats ont la ressource de l'emprunt, mais quelle confiance eût inspiré un pays pour ainsi dire inconnu? C'est alors que le gouvernement monopolisa ces deux produits et l'on ne peut guère l'en blâmer, alors que la France et d'autres pays ont monopolisé le tabac, sans pouvoir invoquer des motifs aussi sérieux que ceux qui faisaient agir le Paraguay.

L'Etat possède encore, comme du temps du dictateur, quelques boutiques où l'on vend les marchandises reçues en paiement des droits de douane et dont les agens perçoivent 3 % sur les ventes. On dit que ce singulier usage va être aboli. Ce qui constituera plus tard une immense source de richesses pour le pays, ce sont ses terres et ses forêts, dont plus de la moitié appartient à l'Etat. Le gouvernement loue les terres à perpétuité à des particuliers, moyennant un prix convenu. L'acquéreur, payant sur cette estimation une redevance annuelle de 5 %, peut donc, moyennant une somme minime, en devenir le propriétaire tout en conservant son capital.

L'Etat est aussi en possession de beaucoup de maisons confisquées sous Francia et dont les propriétaires sont morts sans laisser d'héritiers. Généralement ceux qui avaient subi un emprisonnement, s'étaient vu frustrer de leurs biens. Sa haine contre les Espagnols était implacable, presque tous sont morts ou par les armes ou en prison. C'est ce qui explique le grand nombre de maisons dont l'Etat est propriétaire.

Le Paraguay compte une population de 7 à 800,000 âmes. Parmi ce nombre il y a environ 3/5 de blancs ; le reste se compose d'Indiens, de métis, de mulâtres

et de quelques nègres. Ceci n'est toutefois qu'une évaluation approximative, car jamais il n'a été fait de recensement.

Les principales tribus d'Indiens sont: les Guaranis, vivant presque tous à l'état de domesticité et les Payaguas qui sont encore plongés dans l'idolâtrie et disséminés sur les bords du Rio-Paraguay. Vers les confins du Matto-Grosso et de San-Paulo, on rencontre les Guanas, les Mbayos, les Guaycurus et quelques autres tribus moins importantes.

On pourrait à la rigueur supputer aussi les nombreuses hordes sauvages qui habitent le Gran-Chaco, immense étendue de pays entre la Bolivie et le Paraguay et dont ces deux pays se disputent la possession.

Les Guaranis occupaient jadis la plus grande partie de l'Amérique méridionale, et étaient connus sous divers noms. Au Brésil cette race s'est éteinte; les Portugais en ont réduit une partie en esclavage, les autres se sont dispersés après l'expulsion des jésuites.

Voici, concernant cette tribu, quelques détails que j'ai recueillis de la bouche d'un métis qui avait passé la moitié de sa vie parmi les Guaranis nomades, dont il existe encore quelques rares tribus dans le nord du Paraguay. Cet homme, qui avait une mémoire prodigieuse, me donna des détails si curieux et si longs, même sur les anciennes coutumes tombées en désuétude, que je regrette beaucoup de n'avoir pu les écrire sous sa dictée. Afin de les compléter, j'ai consulté Azara, l'auteur le plus consciencieux et le plus véridique qui ait écrit sur ce sujet.

Les Guaranis, qui étaient jadis la tribu la plus nombreuse de l'Amérique du sud, occupaient anciennement les bords occidentaux du Parana et du Paraguay, une grande partie du territoire du Brésil et la contrée qui s'étend depuis Buenos Ayres jusqu'à la grande Cordillera des Andes.

Les Mamelucos de San Paulo en ont vendu et réduit

à l'esclavage au delà de cent mille, le reste s'est dispersé lors de l'expulsion des jésuites, de sorte que le nombre qui existe encore au nord du Paraguay à l'état nomade, est fort restreint.

Jamais ils n'ont eu de chef suprême ; chaque agglomération choisissait un cacique qui était toujours l'homme supérieur en bravoure et en intelligence, mais ne jouissant d'aucune prérogative.

Sans avoir ni religion ni divinité, ils reconnaissent cependant un être suprême, et croient à un bon et à un mauvais esprit. C'est à ce dernier qu'ils attribuent les maladies et les maux qui les accablent.

Comme tous les Indiens et les peuples sauvages qui existent au monde, ils ont confiance dans leurs médecins ou sorciers, dont les procédés ne sont que des jongleries qui font pitié. De même que les Payaguas, lorsqu'un malade se plaint d'une douleur quelconque, ils sucent la partie endolorie, ayant mis au préalable dans la bouche de petites pierres ou une arête de poisson, qu'ils crachent sur le sol, en prétendant que c'était la cause du mal.

La pêche et la chasse sont leur occupation favorite ; toutefois ils cultivent le maïs, le manioc et le Mandubi (arachides).

C'est à coups de flèche qu'ils tuent les poissons, où ils les prennent au moyen de hameçons en bois ; la même arme leur sert pour chasser le gibier, tels que les singes, les Capibara et les Cuti.

Dans une de mes excursions, j'ai eu dans les mains un arc assez curieux qu'ils emploient pour tuer ou étourdir les oiseaux. Il a environ un mètre de long, est fait d'un bois flexible et armé de deux cordes parallèles, séparées aux extrémités par deux petits bâtons de la longueur d'un pouce. Au milieu de la corde se trouve un petit filet en coton ou en cuir, rejoignant les deux cordes et dans lequel on place une petite noix de Cocô ou une boule en argile (Bodoque) qu'on lance à environ 200 pas. L'adresse des tireurs est telle, que je les ai vus tuant des perroquets

(qui volent toujours très haut) en lançant la balle bien longtemps avant que l'oiseau ne fut arrivé au dessus de leur tête.

La nation Guarani quoique parfois nomade, a toujours eu des goûts sédentaires et nullement belliqueux. On prétend même que la bravoure n'est pas une de leurs qualités et que c'est par surprise ou trahison qu'ils se défont de leurs ennemis. Leur arme consiste dans un arc en bois très dur, de six pieds de long et pointu à l'extrémité, pour s'en servir au besoin en guise de lance.

C'est une des rares tribus qui se sont adonnées à l'agriculture, aussi fuyait-elle le contact des autres Indiens. Tous ceux que j'ai vus à l'état de domesticité, ont la taille moyenne et peu ou presque pas de barbe, le teint moins cuivré que celui des Payaguas.

Les familles sont peu nombreuses et la moyenne n'est que de quatre enfants, mais le nombre des filles, comme chez tous les peuples de l'Amérique du sud, excède celui des garçons. Ils ont la physionomie sombre, parlent peu, et jamais on ne saurait lire sur leur visage l'indice d'une passion quelconque. A l'état sauvage ils sont extrêmement malpropres et vont presque entièrement nus tant les hommes que les femmes, sans toutefois se peindre ou se tatouer le corps comme le font d'autres tribus. Il n'y a que les femmes qui subissent un léger tatouage à l'époque de la nubilité.

Les femmes se marient à dix ans, les hommes vers l'âge de quatorze ans, mais le mariage n'est l'objet d'aucune cérémonie. La pudeur n'est pas certes une de leurs vertus, car ils venaient à l'envi offrir leurs femmes et leurs filles aux premiers conquérants qui abordèrent à leur pays. Encore actuellement, il règne parmi eux une grande dissolution de mœurs, les femmes surtout n'ont aucune idée de ce qu'est la pudeur.

Leur idiome est fort difficile à apprendre, et ce n'est qu'au bout de dix mois que j'ai pu commencer

à le comprendre et encore bien imparfaitement. La prononciation en est fort difficile, à cause des intonations gutturales et leur idiome est très pauvre en expressions, de sorte qu'ils parlent le plus souvent par périphrases où l'ordre des mots est interverti.

Les Payaguas, dont j'ai eu l'occasion d'observer les coutumes et les mœurs, formaient anciennement une nation nombreuse et aguerrie qui a donné son nom à la rivière Paraguay, sur laquelle elle régnait jadis en maître. Lors de la conquête de ce pays, ils furent toujours les ennemis les plus acharnés des Espagnols au Paraguay, et des Portugais au Brésil, en un mot de tous ceux qui n'appartenaient pas à leur tribu. Astucieux, rusés, pleins de déloyauté, ils ne faisaient la paix que pour commettre quelque trahison. Le nombre d'Espagnols, qu'ils ont tués à coups de flèches est effrayant et peu s'en est fallu qu'ils ne les exterminassent tous. Lorsqu'Ayolas remonta la rivière, il eut plus de 200 soldats massacrés par cette féroce tribu, qui avait à sa tête le fameux Cacique Magach.

Lorsque l'Espagne eut envoyé un nombre suffisant de soldats au Rio de la Plata et que le pays commença à se peupler, les Payaguas, voyant qu'il était impossible de leur résister, firent un traité d'alliance qu'ils observèrent fidèlement. Ils se réservèrent toutefois le pouvoir de guerroyer avec ceux des Indiens qui étaient leurs ennemis communs. Une partie de leur tribu s'établit au nord de la rivière, tandis que l'autre se fixa aux environs d'Asuncion.

Lors de la conquête du Paraguay, ils étaient au nombre d'environ 40,000. En 1790, ils n'étaient plus que mille, tandis qu'aujourd'hui on en compte à peine 3 à 400 disséminés le long de la rivière.

Ayant eu maintes fois l'occasion de m'entretenir avec leur cacique Don Manuel Bazan, j'ai pu connaître plusieurs traits de leurs mœurs non sans

devoir lui donner force cachaça (eau-de-vie de canne), car à jeûn il restait muet comme un poisson; c'était le seul moyen de délier sa langue. Afin de compléter ces détails assez curieux, j'ai dû avoir recours à Azara qui passa environ dix-huit ans à parcourir une partie de l'Amérique du Sud. (1)

(1) L'ouvrage d'Azara est une œuvre de haut intérêt et fort instructive. J'ai vu de lui, dans le cabinet du Président, une carte géographique manuscrite du Paraguay, vrai chef-d'œuvre d'exactitude.

CHAPITRE VIII.

DÉTAILS CURIEUX SUR LES INDIENS PAYAGUAS. — LE SCALP. — UN BAL DE PAYAGUAS. — ASUNCION. FRANÇA ARCHITECTE. — MŒURS ET COUTUMES DES HABITANTS. — UN BAL CHEZ LE MINISTRE BRÉSILIEN. — DOMESTIQUES ET ESCLAVES.

Les Payaguas fournissent aux habitants de la ville et des environs, des poissons, des roseaux, des taquaras, du crin et du fourrage pour les chevaux appelé Melota. Ils vendent en outre les produits de leur chasse, tels que des capibara, dont la peau ressemble à celle du chamois, des agouti et d'autre gibier.

A peine achètent-ils le strict nécessaire pour se couvrir; le reste de leur argent est employé à se procurer de la cachaça pour s'enivrer. Chose digne de remarque, quasi tous les sauvages ont une passion effrénée pour les boissons fortes. C'est le vice capital de beaucoup de nègres qui se trouvent au Brésil, au point que les Portugais, il y a plusieurs années, mettaient des masques de fer-blanc aux incorrigibles.

Leur taille est d'environ cinq pieds; ils sont bien faits, d'une membrure vigoureuse et sans défauts corporels. Ils ont la physionomie plus ouverte que les Guaranis qui rarement vous regardent en face. Leur teint est jaune, leurs cheveux longs et soyeux sont coupés en ligne droite sur le front jusqu'aux tempes, et chez quelques-uns liés par derrière par

une courroie. Ils ont l'habitude de s'épiler constamment les cils et les sourcils.

Les femmes sont bien proportionnées, mais dès qu'elles sont devenues mères, elles ont l'habitude de se serrer les seins vers la partie inférieure avec une courroie, ce qui leur donne une forme allongée et repoussante. Assises sur leurs talons, elles placent leur nourrisson sur la hanche pour l'allaiter. Quand elles le portent sur le dos enveloppé dans une large ceinture, elles lui passent le sein par dessous le bras. J'ai lu dans un auteur qu'elles allaitaient leurs enfants par dessus l'épaule mais, ayant visité leurs huttes des centaines de fois, je n'ai jamais rien vu de pareil.

Le tatouage est encore en pratique chez eux, mais c'est une coutume qui tombe en désuétude. Les hommes préfèrent se peindre le corps de diverses couleurs, tandis que chez les femmes, le tatouage est non seulement un ornement mais un signe distinctif des périodes de la vie.

Leur cacique Don Manuel Bazan, qui ne jouit au reste d'aucune prérogative, a une taille d'environ cinq et demi pieds ; sa figure et tout son corps jusqu'aux reins sont tatoués et peints des dessins les plus bizarres, ce qui lui donnait un aspect diabolique. Le tatouage se pratique au moyen d'une aiguille ou de tout autre instrument pointu dont on pique la peau, qu'on frictionne ensuite avec le suc d'une certaine plante, après y avoir introduit au préalable une couleur violette.

Comme j'étais toujours bien accueilli dans leurs Toldos, à cause de la cachaca que je distribuais, j'y ai assisté par hasard au tatouage d'une jeune Paraguayenne qui, pendant l'opération si douloureuse que lui fit le médecin ou le sorcier, garda un calme stoïque.

Du temps d'Azara les Payaguas portaient la Bar-

bote. C'est une incision ou plutôt un trou qu'ils font à la lèvre inférieure, et dans lequel ils introduisent un morceau de bois léger ou de résine ; actuellement ils ont renoncé à cet ornement.

Je n'ai vu qu'un individu portant la Barbote de la grandeur d'une pièce de cinq francs. C'était un Indien Guaycuru. Outre la Barbote, il portait, en guise de boucles d'oreilles, deux morceaux de bois, d'environ un pouce de circonférence. Azara prétend que de son temps, il n'existait plus qu'une seule famille de cette nation, la plus guerrière, et la plus nombreuse de l'Amérique du Sud.

Evidemment Azara est dans l'erreur, car le Gran-Chaco en fourmille et le major brésilien de Beaurepaire Rohan m'a dit en avoir vu une tribu au nord du Paraguay, en revenant de Cuyaba.

Nous avons dit plus haut que, chez les femmes, le tatouage indiquait les différentes périodes de la vie. En effet, à l'âge de puberté, vers neuf ou dix ans, on leur fait des raies depuis les tempes jusqu'au nez et sur d'autres parties du visage. A l'époque du mariage, on leur tatoue des lignes sur le menton et on leur coupe les cheveux sur le devant jusqu'aux tempes comme les portent les hommes. Devenues veuves, elles laissent croître leurs cheveux et se peignent des larmes sous les yeux. Ils se marient sans cérémonie aucune ; le divorce est rare parmi eux, mais, si une femme quitte son mari, elle emmène ses enfants et tout ce que contient la hutte, excepté les armes. Lorsqu'une femme accouche, elle est aidée par ses compagnes et aussitôt après elle se rend à la rivière pour se baigner. L'enfant n'est pas emmaillotté, on le dépose sur un cuir de bœuf et après quelques jours il commence à courir, mais à quatre pattes.

Jadis elles filaient et faisaient leurs propres vêtements, d'une plante végétale tellement solide, qu'ils

duraient plusieurs années. Chez eux hommes et femmes vont nus jusqu'à la ceinture, mais lorsqu'ils viennent en ville, ils se couvrent d'une guenille.

En guise d'ornements, elles mettent à leurs bras et à leur cou des dents de jaguar ou tout autre objet, auquel elles attachent une vertu quelconque. Quant aux jeunes filles qui les accompagnent, l'œil chercherait en vain un vêtement sur leur corps.

Ils avaient établi leurs Toldos au Salinar et à Lambaré à une portée de fusil de l'endroit où je demeurai. Ces huttes sont faites de taquaras ou de bambous liés ensemble avec des lanières de cuir ; tout le monde y couche pêle-mêle sur des cuirs de bœuf.

La chasse et la pêche leur fournissent de quoi apaiser leur faim, et leur nourriture consiste principalement en aipi, manioc, queues de caïmans, singes, renards, poisson et autres animaux.

Pour tout ustensile, ils n'ont que de grossiers vases en terre cuite, des cuillers grossièrement faites de corne de bœuf, et les cinq doigts de la main leur tiennent lieu de fourchette.

Ils ont beaucoup de répulsion pour le lait. Ayant un jour présenté une tasse de lait à un Payagua, rien ne fut capable de le décider pas même la promesse d'une bouteille de Cachaça. Je les ai vus, en mangeant, du poisson garder les arêtes en bouche jusqu'à ce qu'ils en eussent une certaine quantité, et alors les jeter par terre.

Comme presque tous les sauvages, ils se procurent du feu en faisant tourner rapidement un coin de bois pointu dans un autre morceau d'un bois sec.

On a essayé souvent de les convertir au catholicisme et de les civiliser, mais en vain. Le terrain pour la culture ne leur manque cependant pas, mais un travail assidu leur inspire de la répugnance.

Adroits chasseurs, leurs flèches, dont l'extrémité est garnie d'une mâchoire de poisson appelé *Palo-*

meta, manquent rarement le but et quand ils ne veulent qu'étourdir le gibier, ils la garnissent d'une boule en bois. Ils manient le bâton avec une adresse que ne désavouerait pas le meilleur maître d'armes.

Habiles canotiers, ils savent garder un équilibre parfait, malgré leurs mouvements, dans leurs pirogues étroites sans quilles.

M'y étant un jour hasardé, j'avais à peine donné deux ou trois coups de pagaie, que je fis un plongeon. J'ai vu un Payagua occupé à pêcher, dont le canot chavira. Revenir subitement sur l'eau, vider sa pirogue, s'y remettre, sans avoir perdu ni pagaie ni ligne ni hameçons, fut pour le nautonnier sauvage l'affaire d'un instant et cela en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

Adonnés à l'ivrognerie, c'est surtout le samedi, quand ils viennent vendre des provisions en ville, qu'on les trouve ivres-morts aux coins des rues. Toutefois les enfants sous la dépendance de leur père ne peuvent boire de liqueurs fortes.

Ils reconnaissent, dit-on, un être suprême sans toutefois l'adorer, et croient à la métempsycose. Les méchants, après leur mort, passent dans un endroit plein de feu, tandis que les bons séjournent parmi les plantes au bord des rivières. Ils ont l'habitude d'enterrer leurs morts dans une petite île de la rivière, en plaçant sur leur tombe un arc, des flèches et quelques objets de ménage.

Leurs médecins ne sont que des charlatans et emploient les mêmes jongleries que ceux des Indiens Guaranis.

Quelquefois ils réussissent, parce qu'ils font observer la diète à leurs malades. Beaucoup de ces coutumes sont fort anciennes et on m'a affirmé que le caçique *Bazan* ne les connaissait que par tradition.

On a prétendu que le démembrement de leur tribu

était causé par leur habitude de n'élever qu'un enfant (un fils ou une fille), et qu'ils employaient le même procédé que les Indiens Mbayas pour faire avorter la mère d'une manière cruelle et barbare. Leur cacique m'a donné à cet egard un démenti formel.

Ce qui est plus probable, c'est que les maladies causées par une mauvaise nourriture et par la malpropreté ont considérablement diminué leur nombre, ainsi que la dysenterie qui a fait de grands ravages dans leur tribu.

Leur idiôme diffère entièrement de celui des autres Indiens ; impossible à un européen de l'apprendre. Il n'y avait au Paraguay qu'un seul individu qui sût parler leur langue. Presque tous les Payaguas connaissent le Guarani et leur Cacique parle un peu l'Espagnol.

Ce peuple, jadis si belliqueux, a sensiblement dégénéré ; quoiqu'ennemis des Indiens qui habitent l'autre rive, jamais ils n'en viennent aux mains avec eux. Pendant mon séjour, les Guyacurus ayant attaqué une *GUARDIA* (espèce de poste avancé), furent repoussés, en laissant une dizaine de morts sur le terrian.

Les Payaguas passèrent la rivière, scalpèrent leurs cadavres et entrèrent en ville, ayant encore les chevelures ensanglantées de leurs ennemis suspendues à leur ceinture. Pendant huit jours il y eut des fêtes dans leurs huttes, où l'eau de vie ne fut pas épargnée.

Je ne comprenais pas comment les autorités toléraient un spectacle aussi repoussant, mais on me fit observer qu'il y avait un intérêt majeur à entretenir cette inimitié, dans la crainte d'une alliance avec les sauvages du Gran-Chaco.

J'ai assisté à une fête que les Payaguas célèbrent annuellement au mois de juin, mais qui, au dire des habitans, a beaucoup perdu de son caractère. Elle consiste à danser, à s'enivrer et à faire un vacarme

épouvantable, au moyen d'instrumens grossiers. Jadis on s'escrimait aussi à coups de couteau, non sans effusion de sang.

Un jour, le président ayant invité quelques personnes à sa Chacra (j'étais du nombre), les Payaguas, attirés par l'espoir de la Cachaça, s'assirent sous les palmiers dans la prairie. Désireux de donner à ses convives le spectacle d'une danse Payagua, le Président leur envoya son Maior-Domo.

De vieilles Indiennes aux cheveux gris, à moitié nues, hideusement tatouées, se mirent à gesticuler et à sauter tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, le tout avec accompagnement de contorsions, de grimaces et de cris gutturaux, ressemblant assez bien aux voyelles de notre alphabet. Elles tenaient les mains à la hauteur du visage, abaissées vers la terre, position assez affectionnée par les singes. La danse finie, chaque Payagua (homme et femme), présentait une calebasse qu'on remplissait de cachaça. Mais lorsque l'eau de vie commença à les échauffer, on n'entendait plus que des cris sauvages, et je me demandais si c'étaient bien là des créatures humaines que j'avais devant les yeux.

Parmi eux se trouvait une espèce d'Indien à demi civilisé, au teint basané, le seul dans tout le pays qui parlât leur idiôme, ayant résidé pendant nombre d'années parmi les Indiens au nord du Paraguay et parlant plusieurs dialectes sauvages. Il portait une petite veste, un caleçon orné de franges depuis le genou, et ses pieds nus étaient garnis d'énormes éperons. Cet homme exécuta une danse fort originale, tantôt debout, tantôt les jambes pliées sous le corps, en faisant résonner ses éperons.

Je remarquai, parmi la troupe, un Payagua qui, dans son ivresse, ne cessait de déclamer et de chanter. J'en demandai la cause à celui qui semblait être leur cornac. Il me dit que ce Payagua se

crovait le plus brave de sa tribu, et qu'il défait au combat tous les Indiens du Gran-Chaco. « C'est » de la fanfaronnade, ajoutait il, car ils sont actuelle- » ment lâches et craintifs, quoiqu'inoffensifs ; même » pendant leur ivresse ils n'insultent jamais per- » sonne. »

La ville d'Asuncion (ou Assomption), capitale du Paraguay, située sur la rive gauche de la rivière sur un terrain élevé et sablonneux, fut bâtie par les Espagnols en 1536 en commémoration d'une bataille qu'ils gagnèrent sur les Indiens, le jour anniversaire de la fête de l'Assomption. La plupart des rues ne sont pas pavées et les accotements des trottoirs sont garnis de poutres. Lorsqu'il y a un de ces épouvantables orages, si fréquens sous les tropiques, qu'on croirait assister à un second déluge, les rues inondées se transforment en cascades.

Les maisons, les places publiques et les rues sont d'une grande irrégularité. Un habitant m'en donna l'explication suivante :

« Un jour, dit-il, le dictateur, en proie à un de » ses accès furibonds, ordonna à ses soldats et aux » galériens d'abattre la plupart des maisons, sans » accorder aucune indemnité aux propriétaires ; pen- » dant près de quatre ans, nous fûmes obligés de » camper au milieu des rues. Pour comble de mal- » heur, les soldats et les galériens nous volaient, » et celui qui proférait une plainte était mis aux » fers. N'ayant aucune notion d'architecture, Francia » fit un plan de reconstruction, sans s'inquiéter » des monumens publics, qui se trouvaient parfois » fermer le tracé d'une rue, mais qu'il laissait sub- » sister. Cependant cette situation s'est améliorée ; » depuis quelques années, lors de la reconstruction » des maisons, on fait observer les alignemens. Jadis » des orangers et d'autres arbres ornaient les rues. » Le dictateur les a fait abattre. »

La capitale peut compter de 12 à 15,000 habitants ; elle est le siège de la présidence et des deux évêques. Quoique située à quelques degrés plus bas que Rio de Janeiro, la chaleur y est accablante en été. Le thermomètre marque souvent 80° à 100 Fahrenheit (27 à 37 centigrades), depuis décembre jusqu'en février, tandis qu'en hiver, saison des pluies, je l'ai vu à 45° Fahrenheit ou X6° centigrades. Le vent du nord y amène la chaleur, tandis que la température baisse subitement, lorsqu'il souffle du sud. Ce dernier, ainsi que celui de l'ouest, se fait rarement sentir ; les vents les plus réguliers sont ceux du nord et de l'est.

Plus d'une fois, j'ai vu le ciel, chargé de gros nuages, s'éclaircir comme par enchantement lorsque le vent commençait à souffler du sud-ouest.

En général le climat est fort sain et jamais on n'y a connu de maladie épidémique.

Les principaux monumens sont le palais de la présidence ; la cathédrale très vaste, reconstruite en 1845 ; deux églises et trois couvents sécularisés par Francia. Les maisons n'ont pas d'étage et fort peu possèdent des carreaux de vitre, le Dictateur Francia les ayant fait remplacer par des barreaux de fer ce qui donne aux habitations un aspect fort triste. Chaque maison a une cour ou PATEO, avec entrée séparée pour les chevaux ; car autant le cheval est chez nous un objet de luxe, autant il est ici d'une impérieuse nécessité. Toutes les chambres sont blanchies à la chaux, et garnies de meubles qui rappellent le moyen âge. Tout se borne au strict nécessaire, le dictateur ayant ruiné presque toutes les familles, car jadis chez quelques unes l'argent remplaçait la porcelaine ! On n'y trouve pas de chambres à coucher proprement dites : il y a des anneaux fixés dans la muraille pour suspendre les hamacs, que l'on éloigne pendant le jour.

Le genre de vie des habitans est d'une extrême simplicité; ils se lèvent de grand matin, prennent le maté, fument le cigare et dînent à midi. Depuis une heure jusqu'à trois heures, l'on croirait se trouver dans une ville abandonnée. toutes les portes et les croisées sont fermées; c'est l'heure de la siesta, tout le monde dort.....

On se promène rarement ici, jamais à pied, parfois à cheval. Les dames montent en croupe dans leur accoutrement ordinaire, sauf qu'elles se coiffent d'un chapeau d'homme. Il n'existe dans la ville aucune voiture; les voyages un peu longs se font en charrettes trainées par des bœufs, ou à dos de cheval. La selle à l'usage des dames consiste en un petit canapé garni de velours, fermé par une courroie et muni d'un banc sur le quel reposent leurs pieds.

Les habitans sont affables, généreux, hospitaliers, mais d'une susceptibilité excessive pour tout ce qui touche à l'indépendance de leur pays; au surplus, froids et apathiques, n'ayant rien de la vivacité ni des passions de leurs ancêtres. Il est à supposer que le despotisme de Francia n'est pas étranger à cette transformation de caractère. Cette apathie cependant n'exclut chez eux, ni le courage, ni le sangfroid si propres à une guerre défensive. Supportant toutes les privations, d'un patriotisme éprouvé, ils ne céderont jamais, mais se feront tuer pour leur pays.

Le mariage y est considéré comme chose des plus simples et d'une importance secondaire. Les filles tiennent parfois des discours d'une liberté un peu risquée; cependant les liaisons illégitimes sont rares et ces femmes, que l'on jugerait, sur leur langage avoir abjuré certaine pudeur, sont des épouses fidèles et des mères dévouées.

Le père peut empêcher le mariage de ses enfans même après leur majorité, si le sang n'est pas pur ou s'il y a illégitimité de naissance. L'Etat peut,

dans le premier cas, mettre obstacle aux liens matrimoniaux.

A la campagne, par contre, le dévergondage est général, surtout parmi les esclaves et les domestiques ; aussi le nombre des enfants naturels y est très-élevé, et personne n'y fait mystère de l'illégitimité de sa naissance.

Presque tous les hommes sont de belle taille, bons cavaliers, adroits aux exercices corporels, mais d'une physionomie insignifiante. Les femmes, en général plus intelligentes que les hommes, se distinguent par des qualités physiques remarquables, quelques unes même sont d'une beauté sculpturale. De grands yeux noirs, des sourcils bien arqués, une chevelure dont nous ne pouvons nous faire une idée en Europe et un pied mignon. Quoique n'emprisonnant jamais leur taille, elles ont des formes sveltes et gracieuses.

Très gaies de caractère, elles sont douces, compatissantes et remplies d'attentions pour les étrangers. Chose digne de remarque, presque tous les habitans de race pure, ont le teint extrêmement blanc et rien ne dénote chez eux le type Espagnol.

Quelques dames ont conservé le costume d'il y a soixante ans, consistant en une robe d'un rouge vif, courte, étroite, sans plis ni ornemens. La taille, si l'on peut appeler ainsi une espèce de ceinture ou ruban, se trouve sous les bras. La robe est tellement découpée sur le devant, qu'elle met presque la gorge à découvert et des manches longues et étroites leur couvrent les mains. Dans la rue, les femmes portent sur la tête, en guise de mantille, un coupon de drap clair sans ornemens, car le bonnet et le chapeau y sont inconnus.

Les hommes portent le pantalon très large du bas mais très étroit vers le haut et montant jusque sous le bras ; le gilet mignon et une veste blanche ou bleue très-courte, mais aux larges manches couvrant

les mains. Pour coiffure un énorme chapeau tromblon dans lequel ils mettent peigne, mouchoir, cigares, briquet et bien d'autres objets encore, renfermés dans la coiffe.

Cependant quelques familles commencent à adopter le costume moderne, copié d'après des poupées habillées qu'on a, à cet effet, fait venir à grands frais de Buenos-Ayres.

Grâce aux efforts du ministre brésilien, la société commence à prendre un nouvel aspect; aussi les changemens survenus depuis son arrivée, sont étonnans. Aux premiers bals qu'il donna, assistèrent un grand nombre de familles qui n'avaient pas même reçu d'invitation. Chacune d'elles se faisait accompagner par ses domestiques et ses esclaves, de sorte que la cour en était encombrée. Plus d'une fois les plateaux aux bonbons (DULCES) arrivaient à moitié vides dans les salons, si bien que l'on fut obligé de les faire escorter.

Dans les salons, les dames remplissaient leurs poches et leurs mouchoirs de friandises. Presque toutes portaient la même coiffure, consistant en deux grosses boucles de cheveux retenues par un petit peigne. Quelques-unes avaient la tête tellement chargée de fleurs naturelles, qu'elles ressemblaient à des bouquets vivans, et portaient en guise de ceinture un galon, moitié or moitié coton, attaché par une épingle; d'autres avaient cousu sur leurs robes une infinité de petites paillettes étincelant à éblouir les yeux.

Les hommes portaient tous la jaquette courte en toile blanche ou en drap bleu. Les dames étaient émerveillées des attentions que nous avions pour elles, ce à quoi elles n'étaient pas habituées, les hommes, à quelques exceptions près, ne brillant pas par la galanterie.

La femme du président, accompagnée de ses filles,

avait coutume de se rendre à la fête en charrette découverte, trainée par deux bœufs, dans laquelle on avait placé des chaises. Il faut remonter à l'époque des rois fainéans pour s'imaginer un pareil équipage dans une capitale.

Les danses du pays sont le menuet, le quadrille espagnol, le MONTONERO, l'INDEPENDENCIA. Les danseurs imitent, par des claquements de doigts, le bruit de castagnettes. Les instrumens dont se servaient les Indiens qui composaient l'orchestre, étaient faits au Paraguay. Aucun d'eux ne savait une note de musique, et celui qui pinçait de la harpe, possédait un instinct musical extraordinaire. Il avait appris à ses compagnons à jouer les contre-danses françaises que nous y avons introduites, et dont nous lui avons appris la musique.

À la campagne il y a une grande variété de danses très originales, telles que la Caramba, la Chamba, el Cielo, la Cadena, la Media Cadena.

Les dames raffolent des petites soirées dansantes (TERTULIAS) ; il est vrai que, pendant près de vingt cinq ans, elles en avaient été privées par le bon plaisir du dictateur.

Par suite du caractère hospitalier des habitants, les lettres d'introduction sont inutiles. Il suffit d'entrer dans une maison, dont les portes sont constamment ouvertes, sans connaître personne, pour y recevoir l'accueil le plus amical.

Le pays produisant d'excellent tabac et en abondance, les habitants des deux sexes sont généralement de grands fumeurs, et ont toujours le cigare à la bouche. Quand vous entrez dans une maison, il est d'habitude de vous offrir le maté, puis le cigare traditionnel. Les dames le font elles-mêmes en votre présence, et après en avoir aspiré quelques bouffées, elles vous le présentent de la manière la plus gracieuse. J'ai vu maintes fois des enfants de trois ans, le cigare à la

bouche en présence de leurs parens. Dans chaque chambre, se trouve un panier avec des feuilles de tabac, tenues humides au moyen de certaines herbes fraîches et il n'y a guère de maison qui n'ait son petit champ de tabac.

Il y a deux espèces de domestiques au Paraguay : les gens libres et les esclaves, mais au fond ces deux mots sont synonymes, car l'esclavage n'existe que de nom ou de tradition. Le gouvernement, par un décret rendu en 1842, a déclaré libres tous les enfans nés d'esclaves, sous la seule réserve qu'ils serviront leur maître jusqu'à l'âge de vingt cinq ans. Si celui-ci ne leur donne pas une éducation convenable, le district ou PARTIDO peut les réclamer. Le prix d'un esclave varie de 30 à 40 piastres. Déjà la plupart ont été affranchis par leurs maîtres ou peuvent se considérer comme tels, car il n'est pas rare de voir un homme libre épouser une esclave.

Le salaire des domestiques varie de fr. 2.50 à fr. 5 par semaine. Quelques-uns ont un cheval, la nourriture de ces animaux ne coutant absolument rien. (1)

C'est chose étrange que la respectueuse familiarité qui règne entre les maîtres et les domestiques. Dans mes voyages à l'intérieur, nous dînions souvent tous à la même table. En ville, même dans les familles les plus distinguées, les domestiques se tenaient quelquefois dans la salle où l'on dansait, et prenaient part à la conversation. Les punitions corporelles sont inconnues ici ; pendant tout mon séjour, je n'ai pas entendu une seule fois un maître réprimander sévèrement un domestique. A la campagne tout esclave ou domestique a la coutume, le matin

(1) Il venait régulièrement chez nous un mendiant aveugle dont le cheval avait l'habitude de s'arrêter aux endroits où son maître recevait l'aumône.

quand il s'approche de son maître, de réciter une courte prière ; celui-ci répond : « Por Siempre » en lui donnant la bénédiction. Plus d'une fois j'ai été dans l'occasion de devoir répondre à cette politesse, d'après l'usage du pays.

Nous avions loué, au prix de dix piastres par mois, une CHACRA ou maison de campagne assez spacieuse, à Ibirai, près du Rio-Paraguay. Elle était entourée d'une immense étendue de terrain planté d'orangers, de cocotiers, de palmiers et d'autres essences. De belles prairies, entrecoupées de bosquets et arrosées par des sources d'eau vive, offraient un séjour délicieux aux chevaux et au bétail, les écuries étant superflues, je puis même dire inconnues ici. Une vaste forêt nous assurait tous les agrémens de la chasse, car le gibier y est fort abondant.

Après deux mois de séjour, l'Envoyé Américain partit en mission pour Buenos Ayres, en me laissant la direction des affaires de la légation.



CHAPITRE IX.

RIVIÈRES DU PAYS. — EXPORTATION. — PRODUCTIONS AGRICOLES. — INDUSTRIE. — MATIÈRES COLORANTES. — MINÉRAUX. — EL SALINAR. — RÉSINES. — ARBRES DIVERS.

Le Paraguay, par la fertilité de son sol, les cours d'eau qui sillonnent le pays en tous sens, ses pâturages, ses mines et ses forêts, sera un jour une des républiques les plus florissantes du Sud, s'il parvient à se préserver des dissensions intestines et à résister au désir de guerroyer qui semble inné chez ses voisins de la Plata. Il ne lui manque que le concours du commerce, de l'industrie et l'introduction des mécaniques. Le terrain y est à un prix peu élevé, les matières premières y abondent, la main d'œuvre est à bon marché et les voies navigables sont toutes tracées. Ce pays doit tout attendre de la navigation à vapeur, pour le mettre en communication au sud avec La Plata, au Nord avec Cuyaba, capitale de la province du Matto Grosso, et à l'Est avec la Bolivie. Pour donner une idée exacte des rivières qui le sillonnent, outre le Rio-Parana et le Rio-Paraguay déjà décrits plus haut, je ne puis mieux faire que de donner un extrait du journal EL PARAGUAYO INDEPENDIENTE, rédigé par le président, d'après une carte originale d'Azara :

„ Faisons un voyage depuis Buenos-Ayres jusqu'au
„ centre du Brésil.

„ Aussitôt passé l'embouchure du Parana-Guazu, on y
„ voit déboucher le Gualeguay, qui prend sa source
„ dans la province d'Entre-Rios. On peut évaluer vingt-
„ six lieues de navigation jusqu'à cette confluence, et
„ sur cette distance sont situées, sur la marge occiden-
„ tale, les provinces de Conchas, Cruz Colorada, Zarate,
„ Banadero et San Pedro.

„ Les rivières Tercero et Salado, en joignant leurs
„ eaux, se jettent dans le Parana, vingt six lieues plus
„ haut que le Gualeguay, ou à soixante douze lieues
„ de Buenos-Ayres.

„ Le Rio Tercero prend sa source dans la province
„ de Cordova qu'il traverse, ainsi que celle de Sante-Fé.

„ Le Salado prend sa source dans la province du
„ Salto, traverse le Tucuman, Santa-Fé, et après, cou-
„ lant parallèlement avec le Parana, se jette dans le
„ Tercero.

„ Le Rio-Guaiquiraro est le quatrième des principaux
„ confluent du Parana; il sépare la province d'Entre-
„ Rios de celle de Corrientes.

„ Le Rio-Corrientes se jette dans le Parana à l'est,
„ vingt lieues plus haut que le Rio-Guaiquiraro, à cent
„ soixante six lieues de Buenos-Ayres. Il prend sa source
„ dans le lac Ibera.

„ Douze lieues plus haut nous trouvons le Rio-Batelee.

„ Vingt lieues plus loin, sur la rive orientale est
„ situé Goya, à cent-quatre-vingt-dix-huit lieues de
„ Buenos-Ayres.

„ A dix lieues de là est le Rio de Sta Lucia.

„ Quarante-deux lieues plus haut que Goya, est située
„ la ville de Corrientes sur le Parana, latitude 27° 27',
„ longitude 61°. On compte de Buenos-Ayres à Corrien-
„ tes deux cent cinquante lieues.

„ A dix lieues de Corrientes, sous la latitude de 27°

„ et 20', on a la jonction des eaux des rivières Paraguay et Parana.

„ Remontons le dernier.

„ Le Parana continue à offrir une libre navigation jusqu'à l'île et la chute Apipé, cependant la rivière est navigable pendant la crue des eaux.

„ Vingt-huit lieues plus haut, nous avons la ville de la Encarnacion ou Itapua.

„ Remontant quatre-vingts lieues, on voit l'embouchure de la belle rivière Iguazu.

„ Trente lieues plus haut, on rencontre la magnifique chute de *Las Siete Caidas* sous la latitude de 35° 4' 27".

„ Il est facile de transporter des marchandises par terre sur une distance de 10 lieues ; il existe même un chemin tracé par les jésuites.

„ Passé cette chute, commence une nouvelle navigation de plus de cent lieues jusqu'à la chute Urubupunga.

„ Depuis la chute de *Las Siete Caidas* on trouve une foule de rivières se jetant dans las Parana ; telles que le Piquiri, l'Iguatimi, l'Amambay, las Tres-Barras, le Parana Panema, le San Anastasio, le Rio-Pardo, l'Onza, le Rio Verde, et l'Aguapei.

„ Passons à la rivière Paraguay depuis la latitude 27° 20', là où elle joint ses eaux à celles du Parana.

„ Onze lieues plus haut se jette dans le Paraguay, sur la rive occidentale, la grande rivière Bermejo.

„ Onze lieues plus haut on a, du côté opposé, le Rio Tebicuari, navigable jusqu'à Villa Rica située dans l'intérieur du Paraguay.

„ Près de Villa Rica, à sept lieues de la capitale, se trouve sur la rive occidentale, un des bras du Pilcomayo et six lieues plus haut on trouve un autre bras de cette fameuse et large rivière.

„ Onze lieues plus haut débouche, sur la rive orientale, le Rio-Salado et le Mandu-Bira et à treize lieues de là, le Rio Cuarepoti.

„ Remontant sept lieues, on arrive à la barre du Rio
„ Jéjui. Toutes ces rivières traversent en partie la répu-
„ blique et la dernière est navigable jusqu'à la frontière
„ du Brésil.

„ Vingt-quatre lieues plus haut on trouve le Rio
„ Ipanéguazu.

„ Dix lieues plus haut est située l'ancienne Villa de
„ Concepcion.

„ Six lieues plus loin, sur la rive occidentale, on a
„ le Rio Verde qui traverse le Gran-Chaco.

„ Trois lieues de là sur la rive occidentale, on a le
„ Rio Aquidabanigui.

„ Quarante-six lieues plus haut, on a le Rio Tipoti
„ et à 24 heures de là le fort d'Olympe.

„ Depuis le fort d'Olympe jusqu'au Rio-Blanco sur
„ la rive orientale, il y a une lieue.

„ Trente quatre lieues plus haut est l'entrée du Lac
„ Noir et à onze lieues plus haut le fort Coimbra.

„ Depuis Coimbra jusqu'à la confluence du Rio-Embe-
„ boten, il y dix lieues.

„ Cinq lieues plus haut est la grande rivière Tacuari.

„ Cinquante-cinq lieues plus haut, on voit la confluence
„ du Rio-San-Lorenzo ; là le Paraguay se divise en
„ deux branches. En entrant par le San-Lorenzo jusqu'à
„ la confluence du Rio Cuyaba, on arrive après quatre-
„ vingt-huit lieues à Cuyaba, capitale de la province du
„ Matto-Grosso, sous la latitude de 15° 36'.

„ Trente quatre lieues plus haut que le San Lorenzo,
se jette dans le Rio-Paraguay, le Rio-Negro et 10 lieues
plus haut le Rio-Jauru, latitude 24' „.

Pour compléter cette description, l'évêque Lopez
me disait qu'étant à Cuyaba un voyageur lui avait
assuré qu'il n'y avait qu'une distance de vingt lieues
entre le Rio-Jauru et un des tributaires de la rivière
des Amazones, de sorte, qu'au moyen d'un canal,

(1) Une expédition, organisée par le gouvernement du

on pourrait naviguer depuis l'embouchure de l'Amazone, jusqu'à celle du Rio de la Plata, longueur d'environ 2000 lieues. (1)

En huit ou dix jours un bateau à vapeur peut se rendre de Buenos-Ayres à Assomption et de là à Cuyaba, capitale du Matto Grosso, en neuf jours. L'abondance des bois qui se trouvent dans les forêts riveraines et les mines de charbon qu'on vient de découvrir, rendront cette navigation peu coûteuse. Si le Brésil parvient à faire un traité avec le Paraguay, ce sera un grand bienfait pour ce premier pays. Il faut presque trois mois pour transporter, à dos de mulet, les objets de première nécessité de Rio de Janeiro à Cuyaba, voyage plein de périls et de fatigues.

La navigation à vapeur permettra au Paraguay de commercer avec le Salto, Tucuman et la Bolivie par les Rios Bermejo et Pilcomayo, ce dernier étant navigable, sans obstacle, sur une étendue de près de onze cents milles.

Déjà un Paraguayen, homme instruit et entreprenant, a obtenu du gouvernement la concession d'un service de steamers, mais la guerre est venue entraver un projet si utile.

Les principales branches d'exportation ont été jusqu'ici la Yerba Maté, le tabac, les bois de construction, les cuirs verts et tannés.

Le maté du Paraguay est, sans contestation, le meilleur de toute l'Amérique du Sud. L'arbre qui le produit, ressemble assez à l'oranger et se trouve dans les profondeurs des forêts qui avoisinent Villa-

Péron, vient de parcourir l'Amazone depuis sa source jusqu'à un endroit éloigné d'environ 50 milles du fort San Ramon. Ce voyage a duré cent jours, et des vapeurs, ne calant pas au delà de quinze pieds peuvent naviguer sur cette rivière ainsi que sur ses principaux affluents.

Rica et Villa-Real de Concepcion. Pour le préparer, on coupe les feuilles et les petites branches, qu'on étend sur une espèce de gril en bois vert sous lequel on allume un grand feu ; après les avoir réduites en petits fragmens, on les entasse dans des cuirs humides, en leur donnant la forme de surons. C'est un travail des plus pénibles, que celui de ces hommes à moitié nus, sous un soleil brûlant, devant un feu intense, exposés aux piqûres des insectes malfaisans. Pendant mon séjour, la yerba maté valait de fr. 4.20 à 5.50 l'arrobe de 25 livres espagnoles. La consommation en est immense dans tout le pays hispano-américain. Je n'ai pu savoir exactement le chiffre de l'exportation, le pays se trouvant dans des circonstances anormales.

Le tabac (en guarani PETUN) est cultivé dans tout le pays, mais principalement dans les environs de Villa Rica, où l'on récolte les belles qualités connues sous le nom de Colorado et Niégro que déjà on a exportées en Europe. Après avoir cueilli les feuilles, on les fait sécher jusqu'à ce qu'elles jaunissent, en les exposant pendant quelques heures au soleil sous des hangars. Tant que souffle le vent chaud du nord, elles sont tellement sèches qu'elles cassent au toucher. On choisit un temps humide pour les lier en carottes. Il vaut environ une à deux Piastres l'arrobe et les meilleurs cigares s'y vendent à dix francs le mille. Pour rendre les feuilles maniables, on ne les mouille pas comme en Europe et au Brésil, mais on les rend humides en les mettant entre des feuilles de certaines plantes, qui ont la vertu de conserver longtemps leur sève.

Nul doute que, lorsque les habitans connaîtront la vraie méthode de la culture du tabac, il pourra rivaliser avec les bonnes qualités de la Havane.

L'occupation principale des habitans de la campagne est l'agriculture et l'élevé des bestiaux. La

première est restée stationnaire, à cause de l'isolement du pays et ses produits n'ont servi que pour l'entretien des familles. La terre y produit tout en abondance, mais les habitants n'ont que des instrumens des plus grossiers entièrement faits en bois. Lorsque des relations internationales se seront formées et qu'on aura introduit les machines aratoires, l'agriculture prendra, sans le moindre doute, un essor prodigieux.

Le coton que produit le pays, renferme les conditions exigées pour la fabrication. Sa fibre est longue, fine, forte, et peut rivaliser avec ce que la Nouvelle-Orléans produit de meilleur, (1) mais jusqu'ici il n'a servi qu'à l'usage des habitants. Pendant mon séjour, on a commencé à faire des plantations et déjà l'on évalue que la production du coton pourrait fournir le chargement à trois petits navires.

J'y ai vu aussi un arbre assez élevé produisant des cocons de coton jaune, mais dont la fibre est cassante, ainsi qu'un autre arbre dont le filament brun est très soyeux.

La canne à sucre n'est cultivée que pour la consommation. Aussi l'on se sert encore pour le travail de la compression, de cylindres en bois inégaux; or, comme il n'y en a généralement qu'une paire et que l'extraction est mal faite, il y a peut-être une perte de 25 %. Les chaudières sont en argile! Je n'ai vu qu'une seule sucrerie où les cylindres étaient en fer et les chaudières en cuivre. L'eau de vie qu'on extrait de la canne est excellente ainsi que la mélasse qu'on transporte dans des outres.

Le café est inconnu au Paraguay; cependant on a commencé à en planter quelques arbrisseaux.

(1) Le fait a été confirmé par un filateur belge, qui avait employé du coton du Paraguay, pendant la guerre aux Etats-Unis.

Le maïs y est généralement cultivé et sert de nourriture aux hommes et aux animaux. Bouilli dans du lait, c'est un mets fort nutritif, tandis que, le pain fait de ce grain est pesant et difficile à digérer. On y cultive aussi le froment mais en petite quantité, puis le manioc et le riz ; ce dernier croît à l'état sauvage dans certains districts ; sa préparation primitive rappelle celle des nègres de la côte d'Afrique. Le fruit du Mandubahy procure de l'huile ainsi que la graine du palma christi, d'après l'assertion du docteur Echevaria qui en a fait l'expérience.

Anciennement la vigne y était l'objet d'une grande culture, mais on l'a abandonnée à cause des ravages qu'y font les fourmis et les guêpes.

Un important article d'exportation sont les cuirs de bœufs, de chevaux, de cerfs, de daims, de jaguars, de PUMA et de renards.

Mentionnons encore les bois de construction, si variés, qui se trouvent dans les immenses forêts et dont le transport est si facile par les rivières. On exporte aussi des haricots et des pois chiches.

Le lin n'est pas cultivé au Paraguay ; l'agave ou pita (en guarani YBERA), procure un filament appelé CARAGUATA, bien supérieur au lin, et d'une préparation aussi simple qu'économique. On emploie à peu près la méthode européenne pour le rouissage du filament de l'agave, mais la décomposition a lieu au bout de deux ou trois jours.

Ce fil sert au calfatage des navires, à coudre des voiles et à d'autres usages, en outre il a la propriété de ne pas se détériorer dans l'eau. Sa force est supérieure au chanvre, ainsi que le prouve une expérience faite en 1788 par le capitaine espagnol Aguirre. L'agave croît en telle abondance qu'on est obligé de le hacher, quand on veut pénétrer dans les forêts.

On y recueille de la cire jaune servant unique-

ment à la confection de cierges pour les églises, produit qui peut devenir une importante branche d'exportation ; on y compte, en effet, jusqu'à cinq espèces d'abeilles.

J'ai vu une espèce de miel appelé Cubata qui produit de violens maux de tête et vous enivre comme les liqueurs fortes.

On comprendra sans peine que le Paraguay, ayant eu ses relations interrompues pendant nombre d'années, n'ait pu faire aucun progrès industriel. Lors de mon arrivée il n'y avait que le commerce et l'élevé du bétail servant uniquement comme moyen de subsistance. Sous Francia tout le mouvement avait lieu à Itapua (aujourd'hui Villa de la Incarnacion), extrême limite où il permit à quelques négocians de résider, la plupart des Portugais ou des Brésiliens. Actuellement, ils peuvent s'établir partout mais pour exercer le commerce de détail, il faut être naturalisé ou avoir épousé une Paraguayenne.

A la même époque, tout était rare et cher, bien que, par contre, les magasins de l'Etat fussent encombrés de maté, de tabac et de bois de construction. Quelques navires, ayant remonté la rivière jusqu'à Corrientes, sous la protection des bâtimens de guerre anglais, ont importé quelques articles de première nécessité et sont repartis chargés de produits du pays. Je puis donner une idée exacte de la cherté et de la pénurie qui existaient, en signalant que j'ai payé un chapeau 15 piastres (fr. 80) et une livre de poudre de chasse 8 piastres (fr. 40). Ne perdons pas de vue que le pays était alors bloqué et que ce n'était qu'en risquant sa vie, qu'on pouvait y introduire des marchandises.

La plus petite pièce de monnaie est un demi-real (environ 35 centimes) ; la monnaie courante est le doublon d'or, puis la piastre espagnole et les pièces d'un réal. La pénurie de la monnaie était telle

qu'on coupait les piastres en deux ou en quatre morceaux et cette monnaie fractionnée avait parfaitement cours. Le gouvernement a fait venir de la monnaie de bronze d'Angleterre et a commandé des machines à l'étranger pour frapper de la monnaie.

Le Président a élaboré un règlement provisoire de douane. Pour l'acquit des droits, il fait évaluer la marchandise par un comité composé de trois négocians indigènes et de trois négocians étrangers. L'Etat recoit en paiement une partie de marchandises et le négociant peut faire des promesses pour le solde, moyennant caution. Toutes les mécaniques et les instrumens aratoires sont libres à l'entrée; les autres articles paient de 20. à 25 % de droits à la valeur. Les droits à la sortie sont d'environ 6 %.

Les métiers à tisser la laine et le coton rappellent ceux des temps primitifs mais le travail est d'une perfection inouïe. J'ai vu des ponchos et d'autres tissus qui pouvaient rivaliser avec les produits des meilleures fabriques de Bradford.

L'Etat possède une manufacture d'armes et une fonderie de canons à Ibique.

On y fabrique toutes sortes d'instrumens de musique (sauf ceux en cuivre) et des instrumens de chirurgie.

Les femmes filent le coton à la main, opération lente et coûteuse et elles excellent dans les ouvrages en dentelle. J'ai tenu dans le creux de la main une chemise d'homme, vrai chef d'œuvre de patience pour la finesse et la légèreté. Sous la domination espagnole, le gouverneur Don B. Velasco envoya à la reine d'Espagne une robe entièrement brodée à la main, d'une finesse et d'une délicatesse admirables et qui avait coûté 1500 piastres.

Les trois quarts de la population, y compris les fonctionnaires de l'Etat, s'occupent de l'élevé du bétail, la plupart des emplois étant honorifiques.

Le président ne touche qu'environ 40,000 fr. de traitement et les évêques fr. 2500. Les officiers ont une paie insignifiante, et les soldats ne reçoivent pas de solde.

Les estancias produisent des cuirs de toute espèce, de la laine, des os, des cornes, du suif, et leurs cuirs surtout sont fort estimés. Le gouvernement, dans son omnipotence arbitraire, s'est fait livrer toutes les peaux pour la moitié de leur valeur, afin de les échanger contre des armes dont il avait un pressant besoin. Le peuple s'est soumis sans murmurer : conséquence du despotisme de leur ancien Dictateur.

L'Etat a fait venir à grands frais des mécaniciens et des minéralogistes, auxquels on doit déjà beaucoup de découvertes, ainsi que des fondeurs et des instituteurs pour l'armée.

On est parvenu à se procurer du goudron en assez forte quantité. On a découvert presque à fleur de terre des gisemens de houille jusqu'ici inexploités.

Passons maintenant en revue les matières colorantes, les minéraux, les plantes médicinales, les gommes et les résines dont le pays est si riche.

Une plante de la famille des cactus fournit une excellente colle pour la peinture ; il suffit d'en faire tremper des fragmens de feuilles pendant quelque temps dans l'eau.

L'arbrisseau qui produit l'INDIGO croît ici en abondance, mais le mode de préparation de cette teinture est vicieux. Le CAAU, plante sauvage, donne la même teinture mais plus pâle. L'URUBURETIMA (en Guarani Urubure signifie : Corbeau et Tima : jambe), produit une couleur bleue foncée, très brillante.

On y trouve la cochenille et l'ALGAROBA, matière noire employée pour fabriquer l'encre à écrire.

L'écorce du CATIGUA fournit une teinture d'un rouge très vif ainsi que l'herbe appelée CACANGUAY.

La TATAIBA produit un beau jaune, de même que les racines d'une autre plante dont on se sert pour jaunir la graisse.

J'ai vu diverses étoffes teintes avec les végétaux préindiqués et qui étaient encore brillantes ; malgré leur état de vétusté.

Parmi les minéraux il faut placer en premier lieu le sel, quoique ce ne soit pas à l'état de minéral qu'on se le procure.

En me rendant à la rivière, je fus fort intrigué de ce que mon cheval, lorsque je l'avais attaché avec une allonge à un poteau, léchait continuellement le sable. J'en mis une pincée sur la langue et lui trouvai un goût salin prononcé, tandis qu'à quelques pas l'eau de la rivière était douce et potable. Désireux d'avoir l'explication de ce qui me paraissait un phénomène, je me rendis chez mon voisin le juge de paix, qui m'informa qu'au SALINAR, on recueillait le sel après les inondations. Ceci me paraissant incroyable, il me proposa de nous y rendre et chemin faisant il me raconta ce qui suit :

» Depuis le mois d'avril jusqu'en juin, s'opère la
» crue des eaux, produite par les orages, les pluies
» et surtout les torrents venant des montagnes. Lors-
» que les eaux se retirent, elles déposent un certain
» sable appelé BARERO, fort recherché par les bestiaux.
» Vous voyez ces Indiens PAYAGUAS. Eh bien ! ils
» amoncellent ce barero et le font dissoudre après
» l'avoir filtré. Ces grands vases de terre à forme
» conique en sont remplis, la chaleur les met en
» ébullition, et après évaporation, on y trouve un
» sel compact et dur ».

Comment expliquer ce phénomène ? Comme il y a beaucoup de sources d'eau salée, il est probable que lors de l'inondation, les matières salines sont entraînées et déposées en certains endroits, recher-

chés avec avidité par le bétail qui y est bien plus gras que dans les paturages.

Partout dans le pays il y a des sources d'eau douce excellente, ce sont des puits peu profonds ayant environ cinquante centimètres de diamètre. Il y a aussi des eaux thermales, dont on ne connaît pas la vertu. A la Villeta, à quelques lieues d'Assomption, on a découvert des mines de salitre.

Dans les environs de Villa Rica on a trouvé de la terre à porcelaine, de la cornaline, du marbre, du cristal de roche, de la pierre d'ardoise, du silex et des pierres à aiguiser; mais rien de tout cela n'est exploité. Dans le Nord du Paraguay et à Paraguari on a découvert de la pierre calcaire. A Caapueu et à Ibicui, les mines de fer ont produit de 50 à 75% de minerai.

Il y existe en outre de l'argent, dit-on, mais en petite quantité, du plomb, de la calamine et d'autres minéraux.

Le docteur Echevaria m'a montré du charbon de terre recueilli presque à fleur du sol.

Voici les principaux spécimens de résines que j'ai vues dans sa collection : Le PALOSANTO, qui exhale un excellent parfum; de l'encens, obtenu au moyen d'incisions dans un arbre; la gomme élastique provenant du Mangaysy et dont la résine brûle comme la chandelle; de brillans vernis provenant du Mandepá et beaucoup d'autres encore.

Dans mes excursions à la Cordillera et à travers les forêts, en compagnie du D^r Echevaria qui était bon botaniste, je remarquai les végétaux suivans. Sur les bords escarpés du Rio Paraguay il y a une foule de plantes ligneuses rampantes de la famille des smilacinées, dont les racines produisent la salsepareille, si propre à purifier le sang.

L'arbre du copahu, la vanille, la rhubarbe blanche, la nux vomica, le jalap, le gingem-

bre, un contre-poison pour la morsure des serpens, dont je ne me rappelle plus le nom, le Guayaco dont le bois est un bon sudorifique. L'Aguaraiba dont on extrait un excellent baume pour les blessures, le dracœna ou sang de dragon ; l'Ipécacuana et une foule d'autres plantes médicinales.

Les Indiens et les indigènes connaissent très-bien la vertu des plantes médicinales : rarement au Paraguay on a recours au médecin. D'ailleurs il n'y en avait que deux à Assomption et l'un d'eux avait quitté la ville pour rejoindre l'armée.

J'ai vu une expérience faite avec une de ces plantes dont les feuilles concassées produisaient l'hémorrhagie nasale, tandis qu'une autre plante l'arrêtait instantanément. — En résumé, le Paraguay est un pays dont les ressources sont innombrables, et auquel le commerce et l'industrie, joints à un bon gouvernement, assureront infailliblement une grande prospérité.

Parmi les arbres croissant en forêt, je ne citerai que les principaux, car en faire une nomenclature complète me mènerait trop loin.

L'ALGARROBA ressemble au bois de hêtre d'Europe; on l'emploie dans la construction des navires (1) et la confection des roues. Son fruit sert de nourriture; on en extrait une liqueur très-enivrante appelée CHICHA.

Le palmier (en guarani CARANDAY), dont les feuilles séchées servent à fabriquer des chapeaux, est employé dans la construction des maisons; son tronc est extrêmement dur. L'espèce en est fort variée; le palmier préfère les endroits humides, où il croit en abondance. J'en ai vu des forêts dans un endroit appelé Salado.

(1) Sous la domination espagnole on l'employa pour la construction, à Assomption, d'une frégate, qui a fait partie de la Marine royale.

Le mûrier sauvage (TATAIBA) fournit un bois d'ébénisterie jaune, ressemblant à l'érable.

Les CÈDRES de diverses espèces abondent.

Le LAPACHO, qui y remplace notre chêne, est employé, ainsi que l'ALGARROBA, dans la construction des navires.

L'ESPINILLO, en guarani URUNDEI PITA, travaillé à l'état sec, ébrèche les instrumens les plus tranchans ; on s'en sert pour les accotemens des trottoirs, et les seuils de portes et de fenêtres.

Le TATARÉ donne un bois jaune employé dans l'ébénisterie. Quand on y enfonce un clou, on ne saurait l'en retirer ; son bois se consume sans produire de flamme ni laisser de cendre, tout en exhalant une mauvaise odeur.

Le pin (CURÉI), ne s'y trouve pas en abondance. Il diffère beaucoup de celui d'Europe, et l'on m'a assuré que son fruit est comestible.

Le TAQUARA ou bambou, dont on voit des forêts entières, sert à la construction des huttes, des hangars, etc. ; il en existe d'une grosseur énorme. On prétend, mais ce fait est sujet à caution, que les jésuites en fabriquèrent des canons en les enveloppant de cuirs de taureau. Le bambou, à tuyau long et mince, appelé TAQUA PY, sert aux indigènes de moule à chandelles.

On y trouve quelques espèces de noyer, dont le bois est propre à faire des lances et des crosses de fusils.

Certain arbre produit un fruit remplaçant le savon c'est l'IBARO. Les jésuites avaient fait planter ces arbres dans une de leurs peuplades près des fontaines, à l'usage des lavandières. D'autres arbres produisent un lait potable, quand on y fait des incisions. On fabrique des ruches avec les racines du cyprès chauve.

Le LAURO ou laurier sert à la construction des navires.

Le QUEBRACHO (traduction littérale : qui ébrèche la hache) est à peine maniable, tant il est dur ; son écorce, ainsi que celle du laurier, est employée dans les tanneries.

L'URUNDY IRAY un des plus beaux bois d'ébenisterie qu'on puisse trouver. Malheureusement de gros vers l'attaquent.

Le TIMBÉ sert à faire des canots, des crosses de fusil et à d'autres usages.

Le CEYBA produit du coton pour bourrer les matelas et les Indiens emploient le tronc pour en faire des pirogues.

Les flamens du MUNGUBA servent à faire des cordages.

Les forêts produisent divers bois d'ébenisterie très variés, de couleur vive et admirablement veinés.

J'ai vu des cocotiers de plus de 40 pieds de haut. Leur fruit, de la dimension d'une grosse noisette, a la forme d'une grappe de raisin et sert de nourriture ; on en extrait aussi de l'huile.

Un arbre des plus utiles est le CALBASSIER. Quand son fruit est vert, on lui donne toutes sortes de formes au moyen de ligatures. La calbasse remplace les vases et sert à une foule d'usages domestiques.

Dans les bois de la Cordillera, il y a une grande quantité d'arbustes chargés de fleurs violettes. J'y ai vu des plantes grimpantes couvertes de fleurs oranges, ombrageant entièrement de grands arbres, des orchidées remarquables par leurs formes, leurs fleurs étranges et d'une odeur tout à fait particulière.

Le MBURUZUYA porte des fleurs qui ressemblent à notre fleur de la Passion, et contiennent une liqueur fort rafraîchissante.

L'HÉLIOTROPE est extrêmement abondante ; l'odeur qu'exhalent ses fleurs est si forte, qu'elle produit des maux de tête. A chaque pas l'on voit des petu-

nias, des jacinthes jaunes, des diamelas, des perigrinas, des begonias, des fuchsias, des roses sauvages, des cactus et des aloës connus sous le nom de Pitás, Cardas et Caraguata.

J'ai remarqué dans les prairies une grande quantité de petites plantes dont les feuilles se fermaient au plus léger contact. Elles ressemblent à la sensitive, mais leurs feuilles sont plus longues. La flore du Paraguay est aussi riche que variée.

Les lianes ne sont pas aussi nombreuses que dans les forêts du Brésil, mais quelques unes sont fort utiles, car les marins s'en servent en guise de cordages; seulement il est nécessaire de les mouiller. Leur végétation est fort curieuse surtout celle du GUENBÉ. Ce parasite prend naissance sur la fourche des grands arbres, quand l'intérieur commence à se pourrir. Il jette du haut de l'arbre de grandes racines de la grosseur du doigt, qui s'enfoncent en terre et se roulent autour du tronc. Les Espagnols les ont souvent employées à bord de leurs navires de guerre pour en faire des cordages.

Dans les forêts d'Amambahy, on trouve l'arbre à cannelle.

Les orangers croissent à l'état sauvage, mais le fruit en est amer. Ce n'est qu'après la conquête du Paraguay, qu'on y a introduit l'orange douce, et il n'est si petit verger qui ne possède ses orangers.

Parmi les fruits, on peut citer le cacao, les raisins, l'ananas, les limons, la banane, le tamarin, la goyaba, et d'autres dont l'énumération serait trop longue.

Le melon d'eau (SANDIA) atteint une grosseur extraordinaire; sa chair est rose et le fruit en est très rafraîchissant. C'est une bonne nourriture pour les chevaux qui en sont friands.

Le PAPAMONDO, arbre très élevé et très touffu, produit un excellent fruit.

LE MAMMOND préparé à la mélasse fait des conserves excellentes.

Le climat du Paraguay est si propice qu'on peut y cultiver tous les fruits et les légumes de l'Europe et des tropiques. Faut de semences, on n'a eu jusqu'ici aucun produit nouveau ; la nature a agi spontanément.

Près de La Villeta, j'ai vu dans la rivière une plante aquatique, dont les feuilles avaient près d'un mètre de diamètre. A peine les embarcations pouvaient-elles avancer à travers les tiges de ces plantes.



CHAPITRE I.

LES GUÊPES. — COMBAT DE FOURMIS. — UNE CAVALCADE LUMINEUSE. — ANIMAUX DIVERS. — LE CAÏMAN. — LE SERPENT BOA. — L'ILE FLOTTANTE ET LES JAGUARS. — CHASSE AU CERF. — VAUTOURS. — OISEAUX DIVERS.

Le règne animal de ce pays a été traité si supérieurement par le savant naturaliste Azara, qu'il y aurait de la témérité de ma part à vouloir aborder ce sujet. Je me bornerai, en conséquence, à décrire quelques particularités relatives aux mœurs de certains insectes et oiseaux, que j'ai été à même d'observer et à la chasse du jaguar et d'autres animaux à laquelle j'ai assisté.

Je n'ai jamais vu aucun pays où les guêpes soient aussi nombreuses qu'au Paraguay; on en compte onze espèces. Elles font presque toujours leur nid sous les toits des varandas, avec de la terre glaise qui devient tellement dure qu'on doit la briser à coups de marteau. Celui qui les irrite, risque d'exposer sa vie; heureusement, les indigènes ont des plantes qui arrêtent l'inflammation de leurs piqûres. J'en ai fait plus d'une fois l'expérience.

Le plus grand fléau du pays est sans contredit la fourmi (ARARAA en Guarani), tant par ses piqûres douloureuses que par son génie destructeur. La

plus redoutable, est la fourmi qui se tient le jour dans son terrier et ne sort que la nuit. C'est l'espèce dite TAHYRÉ. Pendant une de mes excursions, passant la nuit dans des hamacs près d'un étang, nous fûmes réveillés par une démangeaison intolérable. Force fut de nous déshabiller complètement et de nous rouler tout nus sur le gazon, ce qui nous procura quelque soulagement. On alluma ensuite un grand feu et personne n'osa se remettre dans les hamacs ; d'ailleurs les piqûres des fourmis nous auraient empêché de fermer l'œil. Rarement elles pénètrent dans l'intérieur des maisons, mais le cas échéant, on est obligé de jeter du papier enflammé par terre, seul moyen pour les mettre en fuite. Rien ne les effraie, pas même les souris qu'elles piquent jusqu'à ce que la mort s'en suive et puis les mangent.

Chez moi, j'étais obligé d'isoler ma table en mettant les pieds dans des verres remplis d'eau.

Plus d'une fois j'ai fait l'expérience suivante. Je coupais une orange que je plaçais à un endroit quelconque, au bout de quelques instans une fourmi s'en approchait, mais, en bonne compagnie, elle allait bientôt avvertir ses sœurs, et au bout de quelques minutes il y en avait par milliers.

C'est surtout la fourmi blanchâtre appelée CURI qui est redoutable ; elle mine les maisons, perfore les poutres et parvient même à ronger le QUEBRACHO (bois qui résiste à la hache).

Quelques espèces habitent sous terre et je plains le malheureux qui s'aventure dans un de ces nids infernaux ; il n'est pas rare de voir des chevaux qui s'y enfoncent. Cette fourmi est tellement abondante qu'il arrive parfois de voir des bataillons ailés de cette espèce couvrir un espace dans l'air de deux à trois lieues d'étendue. D'autres fourmis construisent des monticules qui atteignent jusqu'à trois et quatre pieds de hauteur. Les voyageurs fuient ces endroits

comme la peste, malheur à celui qui les inquiète! J'ai entendu dire par plus d'un indigène que, bien armé, il craindrait moins être attaqué par n'importe quel animal sauvage que par des fourmis ou des mosquitos.

La chaleur oblige les habitans à tenir les croisées ouvertes; aussi plus d'une fois ma table était couverte de fourmis ailées qui, attirées par la lumière, étaient venues se brûler à la flamme de la chandelle.

Pour en finir avec les fourmis, voici le récit de leurs combats, dont je fus souvent témoin. J'avais remarqué sur les murs de la chæra, de petits tunnels en sable se croisant en tout sens. J'en détruisis une partie; aussitôt il arriva des centaines de ces insectes pour réparer le dégât, en amenant des grains de sable. C'étaient des fourmis de la petite espèce à tête noire et au corps blanc. L'ennemi, une grosse fourmi noire, était continuellement à l'affût et s'efforçait d'étouffer ses prisonnières en comprimant leur tête dans ses antennes. Si la petite parvenait à piquer son adversaire, celui-ci tombait et expirait dans des convulsions.

Partout dans les campagnes, on voit des millions de fourmis qui transportent de petites branches d'arbres, du sable, des feuilles et des insectes de la grosseur d'un hanneton.

Les Mosquitos (mouchérons), non seulement incommodent par leurs piqûres, mais leur bourdonnement continuél vous empêche de dormir. Un voyage par rivière est une torture insupportable. On est obligé de se couvrir la face et les mains; les vêtements légers ne vous protègent pas contre leurs piqûres. Même pendant le jour, on est parfois forcé de se réfugier sur les arbres, où l'on cherche un abri pour la nuit, car les mouchérons ne s'élèvent jamais qu'à une certaine hauteur. On cite des personnes devenues folles de douleur, des suites de leurs piqûres.

Un jour j'étais aller me baigner à la rivière avec un de mes amis ; une nuée de ces insectes nous attaquèrent et l'Indien ne pouvait que difficilement maîtriser nos chevaux. Il nous fallut mettre à la hâte le vêtement indispensable, sauter à cheval, et, dans ce costume quasi primitif, gagner un petit bois, où notre Indien nous rejoignit avec nos effets.

J'ai vu dans ce pays deux espèces d'insectes lumineux ou scarabées-lanterne. L'un, pareil à une grosse mouche, lançant la lumière, à intervalles, par le bas du corps ; l'autre de la grosseur d'un hanneton, mais plus effilé, projetant la lumière par les yeux. Cet insecte qu'on appelle *Moua* a une singulière faculté, c'est de se relever brusquement par un saut lorsqu'on le couche sur le dos. Quelquefois en revenant d'une promenade à cheval, nous nous amusions à en piquer sur nos chapeaux, nos habillements et nos harnais. On ne saurait s'imaginer quel fantastique effet produit une cavalcade illuminée de cette manière.

J'en ai conservé en vie pendant trois jours, piqués avec une épingle, mais le dernier jour, la lueur était à peine visible.

Parmi les araignées de toute espèce qui abondent ici, j'en ai vu ayant deux pouces de long, et dont le corps et les pattes étaient couverts de poils. On dit leur piqûre assez dangereuse, occasionnant des enflures et des convulsions.

On y trouve aussi l'insecte appelé au Brésil *Bicho do pé*, parce qu'il n'attaque que les pieds. Les Indiens, ainsi que les nègres au Brésil, sont très habiles à l'extraire.

Sa présence s'annonce par une légère démangeaison et malheur à celui qui néglige de l'extraire à temps, car une opération douloureuse en est la conséquence. Parfois même il faut procéder à l'amputation du pied. Cet insecte, à peine visible à l'œil nu, pénètre sous l'épiderme et y dépose ses œufs sous

forme d'une petite boule, qu'il s'agit d'extraire sans la briser. Après l'extraction on introduit du tabac en poudre dans la plaie. Si on laisse séjourner les œufs, ils éclosent, ces insectes en déposent d'autres, et bientôt toute cette partie du corps en est infestée.

Vers le mois de novembre, on voit beaucoup de sauterelles, mais elles sont loin d'occasionner les dégâts qu'elles commettent en Afrique.

Le GARAPATA est un insecte malfaisant qui attaque les bêtes à cornes, et leur suce le sang au point qu'ils maigrissent à vue d'œil.

Il pond une quantité innombrable d'œufs (j'en ai compté jusqu'à 200), qui éclosent au bout de 24 heures. Toutefois la nature y a pourvu, quoique d'une manière insuffisante, sous la forme d'un oiseau noir qui se perche sur le dos des animaux et détruit les larves.

Ces œufs s'attachent tellement à la peau qu'il faut un certain effort pour les en ôter. Cette plaie a été importée du Brésil sous Francia, car avant cette époque on ne la connaissait pas.

Le dictateur employa pour la détruire un moyen violent, mais qui manqua son effet. Il envoya ses soldats égorger tout le bétail qui en était attaqué, tandis qu'on en trouvait sur des jaguars et des chiens.

Le cui, insecte à peine perceptible, attaque surtout les chevaux, en s'introduisant sous l'épiderme. La peau se détache et j'ai vu des chevaux dont la tête était entièrement dénudée de poils. On détruit le cui par des frictions à l'huile ou à la nicotine.

Les rivières abondent en poissons de toute espèce, parmi lesquels on peut citer le PALOMETA, poisson très dangereux, car il attaque l'homme et lui fait de cruelles morsures. Les Indiens fabriquent des instrumens tranchans et des pointes pour leurs flèches avec les mâchoires de ces poissons.

L'animal aquatique le plus redoutable est, sans contredit, le JACARÉ ou caïman, (comme disent les Espagnols), appartenant à la famille des lézards. Les caïmans sont nombreux, et recherchent de préférence les anses qui se trouvent le long des rivières, où ils restent parfois des journées entières étendus sur le sable dans une parfaite immobilité. Pendant une excursion que je fis avec des amis, notre Indien nous signala un caïman tandis que nous n'aperçûmes que deux points luisants à la surface de l'eau. Un appât l'ayant amené vers le bord, l'un de nous lui fracassa la tête en lui tirant une balle dans l'œil, seul endroit vulnérable, le caïman ayant le corps couvert d'écailles. L'animal abattu avait près de huit pieds de longueur, y compris la queue qui pouvait en mesurer trois. Le coup de fusil attira quelques indiens payaguas; ils dépecèrent le caïman et emportèrent la queue, qui d'après eux était un bon régal. J'en ai mangé depuis, la chair était blanche, mais avait un léger goût de musc. Les payaguas ne le craignent pas dans l'eau et pour s'en emparer, ils plongent, et lui plantent leur couteau dans le ventre. Lorsqu'ils sont attaqués à l'improviste, ils lui font lâcher prise en lui enfonçant les doigts dans les yeux.

Le jacaré dépose ses œufs dans le sable (au nombre d'environ soixante), après y avoir fait un trou. Il les couvre ensuite, mais au moindre bruit, il se réfugie dans l'eau.

Un jour que je me livrais à la natation à quelque distance de l'endroit habituel, j'entendis tout à coup les Indiens crier : « Ereetchapa Carai, Jacaré Edjo, Edjo » (Attention, Monsieur, le Caïman est là; revenez)! A peine voyait-on ses yeux qui sortaient de l'eau. Avant que j'eusse atteint le bord, les Indiens avaient heureusement réussi à l'éloigner à coups de pierres,

Quand le caïman parvient à s'emparer d'un animal quelconque, il l'entraîne au fond de la rivière, où il le dévore : bien des gens ont été victimes de sa voracité. On dit que sa force est telle, qu'il attaque le jaguar lorsqu'il passe la rivière à la nage et qu'il tâche de l'entraîner dans l'eau ; celui-ci n'a d'autre ressource que de lui crever les yeux pour lui faire lâcher prise.

Les étangs et les bas-fonds fourmillent de grenouilles et de crapauds, mais leurs croassemens ne ressemblent en rien à ceux d'Europe. C'est surtout après un orage que nos oreilles en étaient étourdies. Je ne puis mieux les comparer qu'au miaulement d'une centaine de chats, et il y en a même qui imitent à s'y méprendre les gémissemens d'un jeune enfant.

Une nuit pendant que nous campions dans la province de Corrientes, nous fûmes réveillés par ce cri étrange, mais le guide nous tranquillisa, en nous apprenant que c'étaient des grenouilles.

Les couleuvres, les vipères, les lézards et les caméléons se distinguent par une grande variété ; les Espagnols les appellent indistinctement *vibora* et les guaranis *bai*. Les Indiens trouvent dans le règne végétal des antidotes contre les morsures des vipères.

Les oiseaux de proie, les cigognes, les hérons et les incendies dans les plaines en détruisent un grand nombre.

Maintes fois on m'a servi du lézard, dont la chair blanche et tendre est supérieure à celle du poulet.

Les petits lézards pénètrent dans les appartemens, grimpent le long des murailles et sur les plafonds ; jamais on ne les inquiète, car ils font la chasse aux insectes malfaisans.

Je n'ai jamais vu de grands serpens au Paraguay. Au nord, vers la frontière du Brésil, on trouve le

SUCURY (boa) un des plus grands reptiles connus. J'en ai vu un empaillé, qui mesurait plus de vingt-cinq pieds de long.

Voici ce que me raconta le major du génie brésilien, Henri de Beaurepaire-Rohan (1) dont je fis la connaissance à son retour du Matto-Grosso :

» Pendant notre voyage sur le Rio-Paraguay, nous
» recûmes la nuit la visite d'un de ces reptiles, pen-
» dant que nous étions couchés dans nos canots.
» Les Indiens le tuèrent ; il était encore jeune, car il
» mesurait à peine 10 pieds. L'odeur des poulets
» l'avait sans doute attiré. J'avais déjà eu l'occasion
» de faire connaissance avec un boa. Une nuit que
» j'étais couché seul dans le canot, tandis que mes
» compagnons étaient restés à terre, je fus subite-
» ment reveillé par leurs cris, un boa s'était glissé
» dans mon canot. Ils n'osaient faire usage de leurs
» armes à feu, mais à la fin ils réussirent à éloigner
» le reptile qui traversa le marais à la nage et se
» réfugia dans la forêt.

» Le serpent attaque le bétail, qu'il entoure de
» ses nombreux anneaux, entre lesquels il broie les
» os de sa victime. Afin d'avoir un meilleur appui
» il s'attache par la queue à un tronc d'arbre. Après
» avoir broyé sa proie, il la couvre de bave et
» l'avale lentement. Les Indiens profitent de l'état de
» torpeur dans lequel il se trouve alors, pour le
» tuer. »

Le jaguar ou tigre de l'Amérique du sud (ne pas

(1) Le major H. de Beaurepaire-Rohan appartenait à une illustre famille d'Europe, qui avait émigré jadis au Brésil. C'était un officier de mérite, un voyageur éclairé et un profond observateur. Son arrivée au Paraguay, ainsi que celle du capitaine de frégate brésilien Leverger et d'autres officiers, fut pour nous une véritable bonne fortune.

confondre avec le tigre du Bengale), est connu au Paraguay sous le nom de JAGUARÉTÉ. Lorsque les Espagnols amenèrent les premiers chiens dans le pays, les Indiens leur donnèrent le nom de JAGUAR ; mais pour le distinguer du tigre, ils appelèrent ce dernier JAGUARÉTÉ. Le mot ÉTÉ en guarani, sert à donner plus de force et peut se traduire par VRAI, donc JAGUARÉTÉ veut dire : vrai chien ou chien terrible.

Le jaguar n'attaque l'homme que lorsque la faim le presse. Il se nourrit de poulains, de veaux, de porcs d'eau, CAPIBARAS, et attaque même, dit-on, le caïman. On en voit souvent faire leur apparition lorsque les Indiens du Chaco mettent le feu aux forêts, ce qui force les animaux qui les habitent, à chercher un refuge de ce côté de la rivière. On en a vu dans des CAMELOTES (îles flottantes) descendre la rivière avec le courant. Elles se forment lorsque les rivières sont basses, par des troncs d'arbres, des branches, des végétaux qui s'amoncellent, prennent racine et finissent par former des îles qui deviennent le refuge des animaux. Lors d'une crue extraordinaire, elles tendent à monter, se déracinent et flottent avec le courant.

Les journaux de Montevideo ont raconté l'histoire de deux jaguars qui, s'étant réfugiés dans une de ces CAMELOTES, descendirent la rivière jusque près de Montevideo. Au lever du jour ils entrèrent en ville, étranglèrent un PULPERO qui avait ouvert sa porte et ce n'est qu'après qu'ils eurent blessé plusieurs personnes, qu'on put en venir à bout.

Les Indiens attaquent le jaguar avec le lasso ou les boules, et souvent sans autre arme qu'une lance ou un coutelas et une peau de mouton en guise de bouclier. Rarement il approche des habitations, à moins que la faim ne l'aiguillonne. Sa force musculaire est si prodigieuse que d'un coup de sa puis-

santé patte, il brise la nuque d'un cheval, qu'il entraîne dans les bois.

Il existe au Paraguay un animal curieux qu'on nomme JAGUARE ou ZORILLO (petit renard). Quand on l'approche, il lance un liquide d'une odeur tellement fétide que tout objet, qui en est imprégné, doit être brûlé. On dit que le jaguar même craint le Zorillo et ne l'attaque que par surprise.

Le CAPIBARA, ou porc d'eau, car il a beaucoup de ressemblance avec ce dernier, est amphibie; il se défend avec acharnement contre les chiens. Sa peau, lorsqu'elle est tannée, ressemble beaucoup à celle du chamois. Il ne se nourrit que d'herbe, sa chair est excellente; au moindre bruit il plonge, mais ne tarde pas à réparaître.

Le pays fourmille de renards ZORILLO, moins voraces toutefois que ceux d'Europe, car ils ne vivent que d'oranges et de petits oiseaux.

Les écureuils et les loutres y abondent, ainsi que plusieurs espèces de singes connus sous le nom de CAI, CARAYA, MIRIQUINA. Les Indiens les mangent, mais il faut réellement avoir faim pour s'en régaler.

En traversant la CORDILLERA, nous aperçûmes de loin un animal ressemblant assez à un lionceau. Le guide nous apprit que c'était un PUMA, animal qui attaque rarement l'homme. En revanche, il fait la chasse aux veaux et aux poulains.

L'ACUTI, ou ACÓUTI comme on dit en Europe, qui ne se nourrit que d'œufs, de fruits, d'herbes et de légumes, est un gibier recherché pour son bon goût. C'est le lièvre du pays. Citons encore le PAI, ou PACA petit sanglier dont la chair est excellente.

Il y a aussi des furets, qui lancent un liquide nauséabond.

Des personnes de l'intérieur m'ont assuré avoir vu des animaux dont la description rappelle la sarigüe

de la petite espèce. Il paraît que les Indiens les tuent à coups de bâton et lui donnent le nom de MICURI.

Parmi les autres animaux, notons encore le chat sauvage, le tamandua ou le paresseux qui ne se nourrit que de fourmis, le loup, le tapir, le chien sauvage, le tatou, les cerfs et les daims dont la peau est d'un grand usage pour garnir les caisses de tambour et faire des bottes à l'écuycère.

J'ai un jour acheté une fourrure magnifique d'un brun clair, épaisse et soyeuse. Le soldat qui avait tué l'animal m'a dit qu'il n'en connaissait pas l'espèce, mais qu'il avait la forme et la taille d'un grand loup.

On comprend que dans un pays où il y a des prairies à perte de vue, il doit y avoir de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres. Chose curieuse, les naturels du pays mangent rarement de la viande de mouton; par contre, ils estiment beaucoup celle des chèvres, aussi le mouton n'a de valeur que pour sa peau.

J'ai eu l'occasion d'assister à une chasse au daim à laquelle me convia le Jefé del Partido, afin de se procurer quelques peaux, requises par le Président, pour garnir des caisses de tambour.

Je mis mon costume de campagne, caleçon de coton descendant jusqu'aux genoux, chemise, poncho, et chaussons en peau de chat pour préserver le pied de la pression des éperons. En outre j'étais pourvu de l'indispensable coutelas et de mon lasso et à trois heures du matin j'étais à mon poste. Après avoir pris le maté et fumé le cigare, nous nous mettons en route.

A quatre lieues de la capitale, un de nos gauchos éclaireurs (nous étions douze), découvrit un troupeau de cerfs et de daims. Nous nous en approchons avec prudence, ces animaux étant très défiants.

Nous formons un cercle autour d'eux, cachés que nous étions par les arbres de la forêt qui entourait la plaine. Deux Gauchos lancent leurs chevaux au galop ; sur un signal nous sortons du bois et parcourons la plaine en circuit, de toute la vitesse de nos montures. Pendant ce temps les premiers font tourner les balas au-dessus de leur tête et sont assez heureux pour faire tomber un cerf et un daim que la compagnie s'empresse d'égorger. C'était un spectacle émouvant, que celui de ces chasseurs galopant ventre-à-terre dans toutes les directions et brandissant les balas et le lasso, en jetant des cris gutturaux. Inutile de dire que le Jefé del Partido et moi, nous avons bravement payé de notre personne. Au début, cette chasse ne me souriait pas beaucoup, car le Jefé m'avait fait donner un cheval qui n'était qu'à moitié dressé, et dont je ne pus venir à bout, qu'après une bonne heure d'exercice.

Le savant naturaliste Azara a donné une description complète des oiseaux du Paraguay, et a décrit jusqu'à 460 espèces différentes.

En parcourant les forêts de l'Amérique du sud et du Brésil, j'ai vu une variété étonnante d'oiseaux, tant sous le rapport des formes que du brillant plumage, mais à de rares exceptions, aucun ne se distingue par le chant. Il en est qui font entendre des cris d'une originalité bizarre, et auquel les oreilles d'un européen ne sont pas accoutumées. Dans les forêts du Brésil, l'oiseau sonneur répète jusqu'à dix et douze fois de suite un cri, ressemblant à s'y méprendre au timbre d'une horloge américaine.

Le FERREIRO (forgeron), jette un cri semblable au grincement d'une lime, et tellement aigu qu'il agace les nerfs.

Comme au Paraguay personne ne chasse, faute de bonne poudre et de fusil convenable, j'étais à cette époque seul à me livrer à cette distraction.

Le pays abonde en éperviers, faucons gris et blancs, pies, corbeaux et autres volatiles de cette espèce.

Les ARA (perroquets de la grande espèce) y sont fort rares. On les atteint difficilement, car ils se tiennent sur la cime des arbres hors de portée de fusil.

Le perroquet (1) ou LORO s'y trouve en grande quantité. Il cause beaucoup de dégats, en dévastant les champs de maïs. Chaque matin ils arrivent par centaines du Grand-Chaco et se mettent à dépecer les oranges; ce sont les fléaux des jardins. Leurs cris discordans mêlés à ceux des LORITOS (perruches) assourdissent les oreilles. On ne peut les tirer qu'avec du gros plomb; quand ils se sentent blessés, ils s'accrochent avec le bec à une branche d'arbre. Leur chair est bonne à manger mais assez coriace.

Le TOUCAN est difficile à chasser, car il est très défiant; je n'en ai vu qu'une espèce, à gorge jaune.

Le GUIRAI MIRI enlève les garapatas du dos des bestiaux. Il est de couleur noire et ne vit que d'insectes.

J'ai souvent entendu le cri du BEMTEVI, nom d'un oiseau qui est aussi très commun au Brésil.

Le TREPADOR, qui ressemble au bec-figue d'Europe, attaque l'écorce des arbres, afin d'en enlever les œufs des insectes.

On trouve aussi une infinité de petits oiseaux au plumage chatoyant qu'on appelle PICA FLORES (oiseaux-mouches), mais ils ne peuvent être comparés à ceux du Brésil.

Les bois sont remplis de ramiers et de tourterelles de diverses grandeurs.

J'y ai vu deux espèces de perdrix, la petite et la

(1) En guarani PARACAU, d'où vient probablement la dénomination française: perroquet.

grande. Cette dernière, en guarani YNambu, dont la chair est peu délicate, vole lourdement, à fleur de terre et la manière dont les Indiens s'en emparent est assez curieuse. A cheval, réunis en cercle, ils ne cessent de galopper autour de ces oiseaux, jusqu'à ce qu'ils soient exténués et lorsqu'ils tentent de s'échapper, ils leur jettent, avec beaucoup de dextérité, des bâtons entre les pattes.

La petite perdrix YNAMBUNI est d'un naturel si stupide qu'elle se laisse prendre sans la moindre difficulté. Un chasseur à cheval, après avoir fait quelques circuits, force, pour ainsi dire, l'oiseau à se tapir; armé d'un long bâton terminé par un lacet, il le lui jette autour du cou. Les animaux et surtout les oiseaux sont ici moins farouches que partout ailleurs, ce qui me procura la chance de pouvoir observer de près, presque tous ceux qui sont cités dans ce chapitre.

L'autruche de la petite espèce (NANDU), ne se trouve que dans les pays des Missions. Sa course est extrêmement rapide et un cheval lancé à fond de train peut difficilement l'atteindre. En courant, elle ouvre les ailes dont elle se sert en guise de gouvernail. On les prend au moyen des boules, mais au lieu de trois on n'en emploie que deux.

Elle ne pénètre pas dans les bois, mais se tient dans les plaines avec les cerfs, soit par couple, soit par troupe. Lorsqu'on la prend jeune, on l'apprivoise facilement, mais elle avale tout ce qui se trouve à sa portée.

Le hasard m'a fait assister à une chasse. Un des Gauchos ayant obligé une couple de ces oiseaux à se diriger de notre côté, son compagnon lança son cheval au galop et jeta les Balas autour du cou d'une autruche qui se trouva arrêtée dans sa course par ce collier pesant. Comme je m'en approchai un des Gauchos me cria de m'en défier. Il pa-

rait que ces oiseaux lancent des ruades capables de casser un bras ou une jambe.

L'URUBU (de la race des vautours) y rend les mêmes services que dans la province de Rig-Grande; c'est une vraie providence pour les éleveurs de bestiaux. Le roi de ces oiseaux nommé URUBU REY (en guarani URUBU RUBUHA), est très respecté de ses sujets. Lorsqu'il s'approche d'un animal mort, tous s'écartent et attendent qu'il soit rassasié. Pour entamer un cadavre de cheval ou de bête à cornes, les URUBUS commencent par pratiquer dans la cuisse de l'animal un trou assez grand pour y pénétrer. Chaque vautour y entre à son tour et se repait jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os et la peau.

Le CARACARA, autre espèce d'oiseau de proie, est plus vorace que le précédent car il enlève les petits poulets, fait la chasse aux hérons et à d'autres oiseaux, et tue même les faons et les agneaux. Rien de plus lugubre que ce cri de CARACARA qu'il jette d'une voix grinçante pendant la nuit et à l'aube du jour.

En général, j'ai remarqué au Paraguay une grande variété d'aigles, de vautours, de buses, de faucons et d'éperviers.

Les chauves-souris, dont il y a plusieurs espèces, causent beaucoup de mal, surtout aux chevaux et au bétail dont elles sucent le sang. Leur piqûre est si légère qu'elle ne produit aucune douleur. Quelques unes sont hideuses et ont une petite corne recourbée sur le museau; presque toutes sont armées de dents très tranchantes, et ont le corps couvert de poils.

Le pays contenant beaucoup de lacs, d'étangs et de marécages, les oiseaux aquatiques y sont en fort grand nombre. J'en ai vu, de forme étrange et de grandeur démesurée, qui ne se laissent pas approcher et sont fort difficiles à chasser.

D'après la description que j'en fis au D^r Echevaria ce devaient être des hérons ; il en existe différentes espèces avec ou sans aigrette et remarquables par leur plumage.

Les canards, en Guarani Guarimba, y abondent ; on en compte bien dix espèces. Loin de s'effaroucher, ils se laissent approcher sans difficulté.

Je n'avais pas même besoin de sortir de chez moi pour m'en procurer. Devant la Chacra, il y avait un petit étang sur lequel venaient s'abattre des canards sauvages. Il suffisait de me mettre à la croisée et de leur lâcher un coup de fusil.

D'après Echevaria, il paraîtrait qu'on a trouvé dans quelques endroits au Paraguay des débris fossiles d'une grandeur énorme. Comme dans ce pays il n'existe aucun animal de taille extraordinaire, il croyait que ces débris doivent avoir appartenu à quelque animal anté-diluvien. Faute de connaissances spéciales, ou n'y a attaché aucune importance (1).



(1) Ici se bornent mes observations sur le règne animal et végétal. Cette description est superficielle. Pour traiter ce sujet d'une manière complète et méthodique, il faut des connaissances spéciales, et on devrait y consacrer plusieurs volumes.

CHAPITRE XI.

COUTUMES DE L'INTÉRIEUR. — ESTANCIEROS ET PEONES.
 — MÉDECIN MALGRÉ MOI. — LES PEONES A LA
 VENTA. — LE GÉNÉRAL ARTIGAS. — SES EXPLOITS.
 — UNE CHASSE AU JAGUAR. — EMOUVANT RÉCIT
 D'UN TIGRERO. — COMMENT ON DOMPTE LES CHE-
 VAUX SAUVAGES. — LE CHEVAL EMPACADOR. — RUSE
 DES INDIENS.

En Europe on ne saurait se faire une idée de la vie que mènent ici les habitans de la campagne.

Levé une heure avant le jour, c'est-à-dire vers trois ou quatre heures, je prenais le maté dans une hutte, près d'un grand feu, avec le propriétaire de la chacra, les domestiques et les esclaves.

On se couche généralement de bonne heure. En été l'obscurité tombe rapidement, vers sept heures, et en hiver à cinq heures, sans crépuscule, comme dans tous les pays tropicaux.

Pour toute nourriture, j'avais de la viande, des racines de manioc, du riz et des œufs. Le pain (CHIPA) était fait de farine de manioc mélangé avec du maïs, sans levain. Le diner commence par le rôti et l'on sert le potage vers la fin.

Le pain de blé, le beurre, la bière, le vin, le café, les légumes, tout cela est un luxe inconnu. Le dessert consistait en quelques morceaux de fromage nageant dans de la mélasse; cependant jamais je n'ai joui d'une meilleure santé qu'au Paraguay.

Le costume des campagnards diffère essentiellement de celui de la ville et mérite d'être décrit.

Les hommes vont souvent nu-tête, quelquefois ils ont un mauvais chapeau; toutefois les personnes aisées se coiffent du chapeau tromblon. Le reste du costume se compose d'une chemise, d'un caleçon fort court à longues franges et de la CHIRIPA, étoffe en coton dont on s'entortille le bas du corps et les jambes; la chaussure y est inconnue.

Les femmes de la campagne sont en général fort jolies. Les races y sont mêlées, mais jamais je n'ai vu de plus beau type que les femmes de race hispano-indienne. Leur costume est d'une extrême simplicité. Il consiste en une tunique en coton descendant jusqu'aux genoux et tenant lieu de chemise et de jupon. Les manches fort courtes, sont ornées d'un galon en laine bleue, ainsi que le haut et le bas de la tunique. Le cou n'est jamais couvert: une ceinture, en laine de couleur vive, leur serre la taille. Elles ont les jambes et les pieds nus, leurs formes sont gracieuses et toute leur personne respire un air de santé et de fraîcheur (1). Quand elles sortent ou qu'elles vont puiser de l'eau à la fontaine, elles ont une longue pièce d'étoffe en coton blanc attachée sur le derrière de la tête, flottant au gré des vents. A les voir ainsi habillées, la cruche sur la tête, on se rappelle la belle toile d'un peintre français représentant REBECCA. Ce costume, légèrement modifié, est porté par les femmes et les filles des premières autorités quand elles sont à leur chacra.

Je demandai à un Paraguayen comment il se

(1) Un médecin m'a assuré que les maladies de poitrine y sont inconnues parmi les femmes, ce qu'il attribue à leur sobriété et au rejet général du corset.

faisait que des gens aussi pauvres, étaient toujours si proprement vêtus, car leur tunique était d'une blancheur éclatante. Il me répondit : « Accompagnez-moi à un petit ruisseau dans le bois, et vous en aurez l'explication. » Nous nous rendîmes au ruisseau où je vis de jeunes filles dans le plus simple des appareils, les unes lavant leur tunique, les autres attendant que le soleil l'eut séchée, et n'ayant pour tout vêtement que l'ombre des buissons.

Il me reste à dire quelques mots de certaine classe de gens de l'intérieur que nous avons déjà rencontrés : les peones ou les gauchos du Paraguay, et les éleveurs des bestiaux, parmi lesquels j'ai passé bien des mois.

Les Peones ne quittent jamais les lieux où ils sont nés, n'ont aucune idée d'un autre pays ou d'un autre monde, ne connaissent que leurs chevaux et leur bétail, et sont d'une ignorance crasse concernant tout le reste. A cheval dès l'enfance, les peones excellent à manier le lasso, les boules et à dompter les animaux les plus vicieux. On trouve parmi eux des descendants d'Espagnols, des métis, des Indiens, des mulâtres et quelques nègres. Très-sobres, ne connaissant aucun des besoins de la vie civilisée, ils ne songent nullement à améliorer leur position.

Les Estancias ayant une étendue de plusieurs lieues, et étant disséminées dans toutes les directions, il est de toute impossibilité à ces peones ou bergers d'accompagner les troupeaux. Sous les ordres d'un capataz ou contre-maître (car le propriétaire réside ordinairement dans la capitale ou dans une autre ville), ils réunissent de temps en temps le bétail dans des CORALES, enceinte garnie de palissades, pour les marquer d'un fer rouge ou les châtrer, et le reste du temps prennent le maté, boivent la cachaça, dorment ou jouent aux cartes.

Quand ils sont malades, ils ont recours à quelqu'un-

dienne qui leur administre un remède sans en connaître la portée. Que de fois se sont ils adressés à moi, car ils croient que tous les voyageurs sont des médecins. Un jour, un Peon se plaignit de douleurs à la tête, de maux d'estomac, et me dit que malgré les fréquents appels à la *cachaça*, son état empirait journellement. Je lui tâtai gravement le pouls, lui ordonnai de me montrer la langue et après quelques minutes de réflexion, je lui dis en Espagnol, ce que le *capataz* traduisit en Guarani : « Si vous voulez mourir, continuez à boire de l'eau de vie, mais voulez vous guérir, prenez un léger laxatif, observez la diète, buvez du thé et faites vous transpirer. »

Le thé qu'on boit ici est une infusion d'herbes fort inoffensives et connues de tout le monde.

Le hasard, ou peut-être la diète, fit que cet homme guérit au bout de deux ou trois jours. Il paraît que ma réputation de médecin malgré moi, s'étendit assez loin, car, peu de jours après, je vis arriver quelques peones à cheval pour me consulter, l'un pour son frère, l'autre pour son père, qui se trouvaient à plusieurs lieues de là. Afin d'en être débarrassé je leur ordonnai la diète et le thé et leur promis d'aller les voir, ce que je n'eus garde de faire.

Ces bergers vivent, mangent et travaillent pour ainsi dire à cheval. S'agit-il de tirer le filet hors de la rivière, de puiser de l'eau hors d'un puits, c'est à cheval qu'ils travaillent.

S'ils se réunissent à la *VENTA* pour boire de la *CACHACA*, ils ne descendent jamais de leur monture et restent ainsi à converser pendant des heures entières. C'est leur compagnon inséparable, aussi finissent-ils par acquérir une si intime connaissance de ces quadrupèdes qu'il suffit de dire à un peon : « Voilà 300 chevaux que je viens d'acheter, surveil-

lez-les, » l'on peut être sûr, qu'après un rapide examen, il vous les ramènera, s'il le faut, quoique bien des fois ils se mêlent à d'autres chevaux.

Pendant les fortes chaleurs, j'ai vu plusieurs Peones étendus sur l'herbe, sans veste, ni caleçon, ni chemise n'ayant qu'une chiripa autour des reins. Ils ne se nourrissent que de racines et de viande sans sel, préparée comme nous le faisons pendant notre voyage à Rio-Grande.

Ils couchent dans des hamacs en cuir, ou sur des cuirs de bœufs : mais, dans les endroits situés près des rivières où il y a beaucoup de mosquitos, ils se retirent la nuit sur des échafaudages.

J'ai visité certaines estancias où les peones ne reçoivent pas même de gages, leur maître les habille et les nourrit : voilà tout. Ils ne sauraient employer leur argent, car les transactions se font par échange ; même beaucoup de personnes dans l'intérieur échangent encore leurs denrées contre des objets de première nécessité.

Un jour je fis l'aumône à une vieille femme, qui refusa ma pièce d'argent, vu qu'elle ne pouvait rien en faire, me disait-elle, tandis qu'elle ne sut comment me remercier pour un méchant mouchoir qui valait à peine quelques reales. Elle baisait mes mains, en répétant sur tous les tons : IPORA CARAÍ.

L'endroit où je demeurai était un des plus beaux et des plus pittoresques des environs de la capitale. Non loin de là était la maison de plaisance du ministre brésilien ainsi que celle du Président qui y était rarement, mais sa famille y passait la plus grande partie de l'été. Elle était composée de deux demoiselles et de trois jeunes gens, dont la mère Dona Juana accueillait tous les visiteurs avec la plus grande cordialité. Elle s'occupait exclusivement des travaux d'une Estancia attenante à la chacra et qu'elle

dirigeait avec l'habileté du meilleur capataz. Les distractions que je trouvai au sein de cette famille, adoucièrent la monotonie de la vie que je menai au Paraguay.

J'allais quelquefois visiter un de mes voisins le général Don José Artigas, dont le nom fut si tristement célèbre dans les annales militaires de l'Amérique du Sud.

Quoiqu'issu d'une respectable famille, son éducation avait été tellement négligée, que ce ne fut qu'à un âge mûr qu'il apprit à lire et à écrire. C'était de son temps, le cavalier le plus accompli et personne ne le surpassait à dompter les chevaux les plus sauvages. Habile à tous les exercices du corps, il maniait le laço, les balas et le coutelas avec la dextérité d'un gaucho. Hardi, audacieux, d'un courage à toute épreuve, ses goûts pour une vie aventureuse le menèrent à faire la contrebande dans la campagne de Montevideo. Les Gauchos, reconnaissant sa supériorité, s'empressèrent de s'enrôler sous ses ordres et bientôt il se vit à la tête d'une Guerrilla assez redoutable, parmi laquelle il introduisit une discipline très sévère. Ceci se passait en 1811.

Le Gouverneur de Montevideo fit tous ses efforts pour s'emparer d'Artigas et de sa troupe, mais en vain; plus d'une fois il battit les troupes royales qu'on avait envoyées à sa poursuite.

Bientôt il fut maître de la campagne, et la terreur qu'il inspirait était telle que personne n'osa se déclarer contre lui, au risque de voir ses propriétés saccagées.

Le Gouvernement parvint, à force de promesses, à l'enrôler dans l'armée régulière avec le grade de capitaine. Les colonies de l'Amérique du Sud, ayant secoué le joug de l'Espagne en 1812, Artigas embrassa avec ardeur la cause de la révolution. Habi-

tué à commander et d'un caractère indépendant, il se sentit humilié d'être sous les ordres de ceux qui le traitaient comme un Gaucho.

Il déserta entraînant avec lui ses anciens compagnons et se retira dans la province d'Entre-Rios, où il défît plusieurs fois les troupes régulières.

Ayant sous ses ordres à peu près 3000 hommes aguerris, il se rendit maître de la Banda Oriental, d'Entre-Rios et de Corrientes où il mit tout à feu et à sang. A Rio-Grande, comme on l'a vu au commencement de cet ouvrage, il commit des déprédations telles, qu'on envoya contre lui un corps d'armée qui le força de fuir dans la Banda Oriental.

Telle était la terreur qu'inspira son nom, que le Gouvernement de Montevideo mit sa tête à prix pour 6000 dollars ou frs 30.000 Il tint la campagne jusqu'en 1820, en restant maître de trois Provinces où personne n'osait s'aventurer. A cette époque, un de ses lieutenants s'étant révolté contre lui en entraînant la majeure partie de ses troupes, Artigas fut obligé de se réfugier au Paraguay, suivi d'un petit nombre de soldats que le dictateur fit immédiatement fusiller. Quant à leur chef, Francia le rélegua au nord du Paraguay d'où il lui était impossible de s'échapper. Son lieutenant Campbell, irlandais d'origine, fut mis en prison et mourut dans les fers.

Le président actuel avait permis à Artigas de se rapprocher de la capitale. Je suis souvent resté chez lui des heures entières, à écouter le récit de ses exploits qui rempliraient un volume. (1)

C'était un homme de taille moyenne, pouvant avoir 65 ans, au regard vif et pénétrant, montant

(1) J'ai été bien étonné de lire dans un Journal du Brésil qu'il était mort et cela à l'époque où il demeurait au Paraguay.

encore journallement à cheval. Bien des fois il me dit en soupirant : « Mon nom a fait bien du bruit » dans mon pays, mais que me reste-t-il ? Rien... » Aujourd'hui je suis pauvre et je dois vivre d'aujourd'hui môme. »

J'avais déjà témoigné au Jefé del Partido le désir d'assister à une chasse au jaguar, lorsqu'un jour il vint m'annoncer que le président avait ordonné une battue, un jaguar ayant enlevé deux poulains de sa chacra qui était à peu de distance de l'endroit où j'habitais. Il me proposa de prendre part à l'expédition.

Le lendemain, bien armés et accompagnés de mon chien tigrero (qui avait déjà fait ses preuves), nous nous mettons en route à trois heures du matin.

Notre troupe était composée d'une dizaine de personnes, dont trois seulement munies de fusils, les autres portant des lances ou d'énormes coutelas attachés à des bâtons. J'étais le seul qui possédât un fusil de chasse, les deux autres étaient des anciennes armes espagnoles à silex. Une vingtaine de chiens tigreros composaient la meute. Arrivés à un bois très touffu, nous y laissons nos montures et il fallut nous frayer un chemin, en nous servant de la hache. Les peones ne cessaient d'exciter les chiens, pour nous mettre sur la piste du jaguar. Tantôt nous traversions des marais ayant de la boue jusqu'aux genoux. D'autres fois des endroits où croisait une espèce de roseau dur, ayant six à huit pieds de haut et qu'il fallait abattre à coups de hache. Cette marche pénible dura plus de trois heures. Pendant ce temps, nos chiens avaient tué un CAPIBARA, mais non sans recevoir de graves blessures. Tout à coup nous entendons la meute aboyer d'une façon étrange, et nos peones ne doutèrent plus que le jaguar ne fût dans les environs.

En effet, nous le voyons de loin, dévorant un ani-

mal que nous supposons être un capibara. Le jaguar était protégé par un tronc d'arbre et nos chiens ne pouvaient que difficilement en approcher ; un seul le tente, mais un coup de patte éventre le pauvre animal. Le sergent qui nous accompagnait, me prie de tirer. Au moment d'épauler, je sens ma main trembler, et songeant aux conséquences terribles qui pourraient résulter d'une balle mal dirigée, je lui passe mon fusil. Il ne fait que blesser l'animal qui jette un hurlement épouvantable et lâche sa proie. Le Jefe allait l'ajuster, quand tout d'un coup le jaguar s'élançe dans le bois, soit qu'il fût rassasié, soit qu'il prévît que la lutte ne serait pas égale. Nous le poursuivons jusqu'à un petit lac ; il se jette à la nage, mais peu désireux d'exposer nos chiens inutilement, nous les rappelons. Un des Peones nous assura que le jaguar était tout jeune et que ce n'était pas celui qui avait enlevé les poulains.

Partis à trois heures du matin, nous ne regagnons notre demeure qu'à cinq heures du soir, harassés de fatigue.

Le lendemain, je fus voir mon voisin le juge de paix, que je savais être un bon chasseur de tigres.

— Comment se fait-il, lui demandai-je, que le jaguar a fui, blessé qu'il était ? Ils ne sont donc pas aussi féroces qu'on le dit ?

— Sans doute, me répondit-il, c'était un jeune animal ou bien il était rassasié, sinon, vous auriez eu à le combattre, et très-sérieusement.

— Mais qu'aurions-nous fait, s'il s'était jeté au milieu de nous ?

— Les chiens le tiennent en respect ; alors, s'il est attaqué de près, il se ramasse et se dresse sur ses pattes de derrière.

— Et après ?

— Après, c'est le moment que les peones choisissent pour lui planter la lance dans le cœur.

— Mais si le Peon ne le blesse pas mortellement ou qu'il manque son coup, alors c'est un homme mort.

— Oh ! non comme il a dans sa main gauche une peau de mouton très épaisse il la lui jette, et pendant que le jaguar s'acharne dessus, le peon en profite pour lui porter un coup mortel.

— Grimpe-t-il quelquefois sur les arbres ?

— Oui, quand les chiens le harcèlent vivement. Alors il se tient coi, et on le tue à coups de fusil ; ou bien les gauchos lui jettent le lasso, l'étranglent et le font tomber de l'arbre.

— Quand vous demeuriez dans l'intérieur, n'avez-vous jamais reçu la visite de ces animaux ?

— Certainement. Une nuit, un mâle et une femelle s'approchèrent du corral où étaient renfermés les veaux.

Il faisait noir, et nous ne pouvions faire usage de nos armes ; de temps en temps nous voyions luire dans l'obscurité les prunelles ardentes des jaguars. Les vaches, par instinct, avaient fait cercle autour de leur progéniture. Je fis prendre quelques tisons enflammés que nous jetâmes au loin, ce qui, joint à quelques coups de fusil tirés au hasard, les fit rétrograder dans les bois.

— N'avez-vous jamais été blessé ou en danger de mort dans vos chasses ?

Alors, montrant ses cheveux gris, mon interlocuteur répondit :

— Oui et en voilà les marques. Ayant appris qu'un jaguar avait égorgé quelques moutons, j'allais à sa recherche avec des peones armés de lances, mais malheureusement mes deux meilleurs domestiques étaient absents. Au sortir d'un fourré, nous nous trouvons tout à coup en face d'un énorme jaguar. Les jeunes peones lâchent pied et s'enfuient dans les bois. Je me retire à reculons, pendant que deux chiens le tiennent en respect, et je grimpe sur un arbre.

A peine étais-je sur la première branche, que l'animal éventre un de mes chiens, et d'un bond prodigieux saute au pied de l'arbre, sur lequel il grimpe. Je n'ai que le temps d'armer mon fusil, je lui plante le canon dans la gueule et lui fracasse la tête!

— Et pourquoi ne visiez-vous pas lorsqu'il était à votre portée?

— C'est vrai, mais la fuite de mes gens, et l'apparition soudaine de l'animal féroce m'avaient fait perdre mon sangfroid et ma présence d'esprit. Il me manquait également mon meilleur chien, qui était malade; mais attendez, je n'étais pas au bout de mes tribulations. A peine l'avais je vu tomber foudroyé, qu'un éblouissement me prit, et je tombai de l'arbre sur le corps du jaguar. Lorsque je repris mes sens, j'étais couché dans mon hamac en proie à une forte fièvre.

— On était donc venu à votre secours?

— Mon frère me raconta que, voyant revenir les peones seuls, en jetant des cris lamentables, il supposa qu'un malheur m'avait frappé! Arrivé sur les lieux, il crut d'abord, en me voyant couché sur le corps du jaguar, que j'avais été tué, mais je n'étais qu'évanoui; on me ramena sur un brancard improvisé. Vous savez le reste.

— On dit cet animal fort rusé. Quel est le stratagème qu'il emploie pour s'emparer des chevaux ou du bétail, lorsqu'ils sont en grand nombre?

— Rarement il attaque les chevaux de front: l'instinct les rassemble, pour se défendre par des ruades. Il se montre d'un côté, et les chevaux effrayés continuent à regarder dans cette direction; alors le jaguar disparaît, revient en rampant, du côté opposé, et se jette sur quelque retardataire.

— Attaqué-t-il aussi les bêtes à cornes?

— Pas souvent, car les taureaux défendent les veaux avec furie; à l'approche de l'ennemi, ceux-

ci se réfugient au milieu des vaches et des taureaux qui présentent bientôt un cercle de cornes menaçantes, devant lesquelles il se retire. Il m'est arrivé de voir un taureau expirant par suite des blessures et par l'odeur infecte du cadavre d'un jaguar qui, percé de part en part, était resté sur ses cornes.

— Mais dans l'intérieur, où les PEONES n'ont pas de fusils, comment font-ils pour chasser le jaguar ?

— Ils le prennent au piège, et ne craignent pas de l'affronter en rase campagne, armés de balas et du lasso. Lorsque les balas ont fait leur office et que l'animal empêtré est renversé sur le sol, le peon lui jette le lasso au cou et le traîne jusqu'à ce qu'il soit étranglé.

— Attaque-t-il quelquefois les hommes ?

— Rarement, à moins que la faim l'aiguillonne et jamais dans la plaine. Mais malheur à eux, s'il les rencontre dans un bosquet ou dans une forêt de taquaras.

— Le Dr Echevario m'a dit qu'il est fort rusé.

— Certes, car il a tous les instincts du chat; il attaque par surprise mais n'est pas cruel, une seule victime lui suffit. C'est la nuit surtout qu'il est à craindre, car pendant le jour il se cache dans les buissons ou dans les camelotes de la rivière, qu'il traverse à la nage avec une grande facilité.

— Dans un pays comme le vôtre où il y a tant d'animaux sauvages et tant d'animaux domestiques, il ne doit pas être en peine de trouver sa proie.

— C'est vrai et c'est ce qui fait que rarement il dévore l'homme. Il grimpe sur les arbres pour chasser le singe. Lorsqu'il voit de loin un troupeau de pecaris, petits sangliers sauvages, il se gardera bien de les attaquer, mais les suit en tapinois, se jette sur quelque retardataire, le tue et se réfugie sur un arbre. Il n'a garde de descendre de l'arbre pour dévorer sa proie, que lorsque la troupe s'est retirée.

— De quelle manière annonce-t-il sa présence ?

— Le matin et le soir il jette un petit cri flûté strident et plus d'une fois j'ai vu nos troupeaux trembler de peur.

La nuit ses rugissements font frémir le plus brave. C'est surtout pendant la saison des amours ou quand il flaire un mâle, que son cri sauvage se fait entendre fréquemment.

Mon interlocuteur termina en me disant, que pour la chasse au tigre on compte peu au Paraguay sur le fusil, la poudre étant mauvaise et rare, et les fusils à silex, de la forme primitive qui rappelle les armes du 17^e siècle.

Quelques jours après, vers la fin de juillet, je fus témoin d'un curieux phénomène météorologique. C'étaient trois corps extrêmement lumineux ayant à peu près la forme tantôt d'un cercle, tantôt d'un quadrilatère. Le ciel était pur et serein, aucun changement n'eut lieu dans l'atmosphère.

Beaucoup de personnes crurent que de grands malheurs allaient fondre sur le pays, et ce météore excita les mêmes craintes que la comète de Charles Quint.

A mon retour au Brésil, je lus dans un journal une savante description de ce météore par M. A. Le Verger, capitaine de frégate brésilien, qui se trouvait alors à Assomption.

Vers la même époque les habitans furent témoins d'un immense incendie dans le Gran-Chaco. Ce sinistre dura près de huit jours et le capitaine Le Verger estima son étendue à environ vingt lieues. J'appris à ce propos que, lorsque les sauvages manquent de vivres, ils mettent le feu aux forêts, afin de forcer le gibier à en sortir et de pouvoir le tuer à coups de flèches.

Un de mes voisins vint un jour m'inviter à aller passer quelque temps à son estancia, située à plu-

sieurs lieues de la capitale. Accompagnés d'un Indien et de deux Peones qui nous avaient amené des chevaux de rechange, nous atteignons le Salado, endroit où l'on recueille le sel. Quelle tristesse ! quelle désolation ! Aussi loin que portait la vue, l'on ne voyait que des palmiers ; çà et là quelques marais et un sol noir, sec et crevassé en divers endroits.

Lors de la crue des eaux tout ce terrain est inondé à plusieurs lieues.

Nous traversons la chaîne de montagnes appelée la CORDILLERA, visitons le PUEBLO DE LOS ALTOS, ancienne mission des jésuites, où le Majordome nous donna l'hospitalité, et le lendemain au soir nous arrivons à l'estancia.

Là, je vis appliquer le procédé pour dompter les chevaux les plus vicieux et ceux qui n'avaient jamais été montés. Le DOMADOR (dompteur) attira surtout mon attention sur un cheval qui avait le défaut de s'arrêter tout court, sans que rien ne pût le faire avancer, les coups d'éperons pas plus que les coups de lanière. Les indigènes leur donnent le nom d'EMPACADOR.

Le cheval refusant d'avancer, le dompteur fit mettre le feu à une botte de paille, qu'on promena sous le ventre de l'animal, qui partit comme une flèche, franchissant fossés et barrières, et bientôt nous le perdîmes de vue. A son retour, même refus ; alors le cavalier lui fit verser de l'eau dans les oreilles, Cette fois le cheval fit un bond d'une hauteur prodigieuse et se dirigea, fou de rage, vers un grand étang. Cependant, arrivé à quelque distance, nous voyons le cheval s'abattre, tandis que le domador se trouvait à ses côtés, droit sur ses jambes.

L'estanciero m'expliqua que le cavalier, dans la crainte de se noyer, avait sans doute fait glisser la bride dans ses mains jusqu'à ce qu'elles touchassent presque le frein, et qu'alors, en imprimant un mouvement de

haut en bas, il avait fait tomber le cheval, ce qui était vrai.

En revenant, le domador me dit que ce cheval ne perdrait jamais ses défauts et qu'il devait être abattu.

— Mais comment, lui-dis-je, faites vous quand un cheval a l'habitude de se cabrer ?

— Alors je me munis d'un bâton assez court, et au moment où il veut se cabrer, je lui assène un coup entre les deux oreilles, en lui enfonçant mes épérons dans les flancs.

— Et s'il lance des ruades ?

— Vous voyez ma cravache ! C'est une lanière de cuir vert, séchée au soleil ; je lui en applique des coups sur la croupe, ce qui produit un bruit strident qui l'effraie, et bientôt il perd cette mauvaise habitude.

On amena hors du corral quelques potros de deux ans dont les peones n'avaient jamais approché. Après de grandes difficultés on en sella un et on lui enleva le poncho de dessus les yeux. Il fit un bond si violent que je tremblai pour le domador ; un instant après, un galop furieux l'emportait dans la plaine. Un autre cavalier galoppait à côté de lui, afin d'obliger le potro à revenir, car tous les efforts du domador n'auraient pu lui faire tourner bride.

Un autre cheval sauvage se laissa choir par terre ; le domador resta debout, les jambes écartées, ayant le cheval sous lui. Quelques coups de lanière le forcèrent à se relever et le cavalier se remit lestement en selle.

Un troisième resta ébahi, tremblant de tous ses membres. Les peones agitèrent leurs ponchos en jetant des cris gutturaux. L'animal se cabra de toute sa hauteur au point de se renverser ; je crus le domador perdu, mais en un clin d'œil il était debout à côté du cheval.

Les peones ayant pris le potro par les oreilles, le gaúcho se mit en selle ; au moment où il se cabra de nouveau, il reçut un coup de bâton entre les oreilles et s'élança dans l'espace.

Les chevaux, errant toujours en liberté, sont plus difficiles à dompter que ceux d'Europe. Beaucoup s'échappent de la MANADA, vivent à l'état sauvage et n'ont jamais vu de figure humaine.

Pendant trois jours, j'ai accompagné les peones à la chasse aux chevaux sauvages, à travers forêts, plaines et marais, et ce non sans danger. Un des peones, ne s'étant pas assez rapidement baissé, fut enlevé de sa monture par une grosse branche d'arbre et jeté sans connaissance sur le sol.

Une autre fois mon voisin m'offrit de l'accompagner au Gran-Chaco, où son frère, en qualité d'OFFICIAL, commandait une guardia, poste militaire, caserné dans une espèce de blockhaus, destiné à surveiller les Indiens et à s'opposer à leurs déprédations. Nous passons la rivière et à l'autre bord une troupe assez respectable de peones et de soldats nous attendait avec des chevaux pour nous rendre au fort.

Entre autres choses curieuses, voici ce que nous raconta EL SENOR OFFICIAL :

« Afin de nous surprendre, les Indiens chassent devant eux une troupe de chevaux en liberté. Pour quiconque ne connaît pas leurs ruses il n'y a là qu'une MANADA. Parmi ces animaux se trouvent des Indiens qui, comme vous le savez, sont les premiers cavaliers du monde, et se rendent presque invisibles en s'effaçant le long de leurs chevaux.

» De la main gauche ils se cramponnent à la crinière du cheval, dans l'autre ils tiennent la lance. Afin d'avoir un point d'appui, ils posent la jambe gauche sur l'extrémité du dos de l'animal. C'est de cette manière qu'ils chassent devant eux les chevaux en liberté.

* Il y a quelque temps, ils tâchèrent de nous surprendre, mais opposant la ruse à la ruse, nous fûmes assez heureux d'en tuer une dizaine, les autres prirent la fuite. Les Indiens n'attaquent jamais autrement à moins qu'ils n'aient la supériorité du nombre, car il n'y a chez eux aucun déshonneur à fuir.

« Le lendemain les Payaguas passèrent la rivière et scalpèrent les cadavres des Indiens, qui devinrent la proie des urubus et des caracaras. »

CHAPITRE XII.

CAPIPOO. — LE JAGUAR ET LES ÉVADÉS. — UNE
EXÉCUTION CRUELLE. — LE TIGRE PRIS AU PIÈGE. —
LA PELOTA. — COURSES DE CHEVAUX. — L'ENJEU
ORIGINAL. — LA PRISON. — DON PABLO ET SA MÈRE. —
CRUAUTÉS DE FRANCIA. — DÉTAILS INÉDITS SUR SA MORT.

Une des familles les plus estimées de la capitale était sans contredit celle du senor D. Santiago Aramburu, chez qui bien souvent j'allai chercher des distractions qu'exigeait la vie si monotone que je menais. Un jour il me proposa de l'accompagner à son estancia à Capiipoo, située sur les bords de la rivière Paraguay, à environ vingt-cinq lieues de la capitale. Il me prévint que la route serait rude, que les grandes pluies ayant grossi les marais et les torrens, nous marcherions dans l'eau la plupart du temps. Nous avions six chevaux de rechange, du maté, du sucre et du fromage. Ce n'étaient pas des chemins que nous traversions, mais un bourbier sans fin. Arrivés vers le soir au Rio-Salado, nous y trouvons bien un canot, mais pas de pagaie! Un des peones chassa les chevaux vers la rive opposée, à l'exception d'un seul qu'il attacha au canot. Il se jeta à la nage, tenant le cheval en laisse, et c'est de cette manière que nous atteignîmes l'autre rive.

Chemin faisant Dⁿ S. Aramburu me montra, au pied de la CORDILLERA, un endroit où quelques

années auparavant il avait vu une maison dévorée par les flammes.

« Le propriétaire, me dit-il, était un homme doux et paisible, qui ne s'occupait que des travaux de son estancia. Le dictateur, sous prétexte de je ne sais quel impôt que l'estanciero avait oublié de payer, y envoya ses soldats, qui mirent le feu à la maison, égorgèrent une partie du bétail et emmenèrent le reste. Moi-même, ajouta-t-il, j'ai perdu presque toute ma fortune en amendes payées au barbare dictateur. »

Comme ce récit m'intéressait vivement, je priai le narrateur d'entrer dans quelques détails.

« En revenant d'un voyage au Chili où, au passage des Andes, j'ai failli trouver vingt fois la mort, dit-il, je rencontrai à Corrientes deux Espagnols échappés du Paraguay au péril de leur vie. Ils me supplièrent, les larmes aux yeux, de ne pas y retourner. — Nous avons, disaient-ils, afin d'échapper à une mort certaine ou à un emprisonnement perpétuel, enduré tout ce qu'une créature humaine peut souffrir. Nous avons longé le Gran-Chaco sur une étendue de plus de cent lieues, souffrant de la faim, du froid, obligés de traverser des lacs, des marais fangeux, où plus d'une fois nous courûmes risque d'étouffer dans la vase; des bois où les vigoureuses épines des agaves et d'autres plantes sauvages nous déchiraient cruellement les mains et les pieds.

« Les mosquitos ne nous laissaient de repos ni nuit ni jour, leur bourdonnement et leurs piqûres nous rendaient fous de douleur.

» Un jour que la chaleur et la fatigue m'avaient forcé de prendre quelque repos, mon compagnon m'éveilla et me dit à l'oreille: — Ne bougez pas, j'ai entendu un sourd hurlement, le jaguar approche. — Nous n'eûmes que le temps de nous dire un éternel adieu, car qui savait si notre dernière heure

n'était pas venue. A peine étais-je sur le point de m'étendre sur le sol que j'entends un craquement : c'était le roi des forêts qui approchait ! Je le vis traverser le bois à une centaine de pas, mais était-il repu ou à la poursuite de quelque animal sauvage, la Providence voulut qu'il ne nous aperçut pas.

» Quand nous nous levâmes, la sueur nous inondait ; à peine pouvions nous respirer, et instinctivement nous nous jetâmes à genoux, pour remercier Dieu d'avoir échappé à une mort horrible. Un de nous deux devait forcément être broyé sous les griffes et les dents de l'animal féroce ; affaiblis et sans armes, aucune résistance n'était possible.

» Vous voyez, me dirent ils, que nous avons souffert mille morts plutôt que de subir les violences de Francia.

» Ils me montrèrent leurs corps horriblement mutilés et d'une maigreur cadavéreuse mais rien ne put ébranler ma résolution. Arrivé à Asuncion, je n'appris que trop tristement, hélas ! que ma patrie était tombée sous le joug d'un tyran, qui ne respectait ni l'âge ni le sexe. Pour un mot imprudent, on était jeté en prison : le père se défiait du fils.

» La tyrannie du dictateur avait fini par étouffer tout sentiment de dignité dans le cœur de mes compatriotes : nous étions un peuple d'esclaves.»

— Mais, demandai-je, pourquoi Francia vous a-t-il fait payer tant d'amendes ? Votre fille m'a dit qu'il vous avait presque entièrement dépouillé de votre fortune.

— A propos d'une opération commerciale que je fis avec mon beau-père et le Sr Garmendia, opération dont nous n'avions pas informé le dictateur, nous eûmes à payer chacun une amende de 12,000 piastres.

Quelque temps après arrivèrent chez moi six quarteleros qui, sur l'ordre du dictateur, me menèrent en prison ; vainement ma femme se jeta-t-elle à leurs pieds, force me fut d'abandonner mes enfans qui poussèrent des cris qui me percèrent le cœur.

— Mais quel était le motif de votre arrestation ?

— Le dictateur ne rendait compte de ses actions à personne, mais cet emprisonnement se rattachait à l'opération commerciale dont je vous ai déjà entretenu. Francia savait que j'étais fortuné, que j'avais des fonds à Buenos-Ayres, il voulait me ruiner.

— Combien de temps êtes vous resté en prison ?

— Un an, la chaîne à la jambe comme un vil galérien, mais je n'étais pas le plus à plaindre. Mon ami Garmendia fut mis aux fers le même jour que moi et le dictateur menaça de le faire fusiller, si endéans les trois jours les 12000 piastres n'étaient pas versées au trésor.

En vain demanda-t-il un délai pour faire venir la somme de Buenos-Ayres, le barbare fut inexorable. Sa femme, qui était alors enceinte, fut se jeter aux pieds de Francia qui lui répondit :

«—Femme avez vous l'argent ? — Non, Son Excellence mais... — Pas un mot de plus ; s'il n'est pas au trésor dans trois jours, votre mari sera fusillé.

« D'un geste il lui montra la porte. Salga, dit-il. »

— Quel monstre !

— La malheureuse alla frapper de porte en porte pour réunir le montant de l'amende. Quelques-uns vinrent à son secours, d'autres hésitèrent par peur, car la compassion dans ce temps de misères était un crime.

— Est-il possible !

— Le délai fatal étant expiré, Garmendia fut tiré de sa prison et amené sur la place attendant au pa-

lais actuel du président. On le lia sur une chaise et quatre grenadiers le fusillèrent presque à bout portant.

— Quelle horreur !

— Pendant ce temps, le Dictateur était assis à une croisée ouverte de son palais et contemplait d'un œil impassible cet assassinat. Après, il donna ordre au commandant de se retirer avec ses soldats dans la guardia, alluma une cigarette et ferma la croisée.

La famille, instruite de ce fait, fut obligée de venir elle même détacher le cadavre sanglant, afin qu'il ne devînt la proie des vautours.

— C'est le comble de l'atrocité.

— Ah ! oui. Lorsque j'appris la malheureuse fin de mon ami, je recommandai mon âme à Dieu, car j'avais perdu tout espoir de revoir ma femme et mes enfants. — Que vous dirai-je de plus ? je n'ai échappé à la mort qu'en payant au tyran 33000 piastres. (Environ 170,000 francs.)

— J'ai souvent vu chez vous une demoiselle Garmendia ; est-elle de la famille du malheureux fusillé ?

— C'est sa fille, elle est orpheline ; sa mère est morte de chagrin, et la pauvre enfant a été adoptée par le secrétaire d'Etat.

— Quelle physionomie avait cet homme ?

— Oh amigo ! UNA CARA DE DEMONIO, un vrai démon.

Le regard perçant à lire au fond du cœur ; la physionomie dure et hautaine ; les pommettes des joues saillantes, le nez pointu et les cheveux taillés en brosse. Sa parole était brève et tranchante ; en parlant il avançait la lèvre inférieure, ce qui lui donnait un air dédaigneux.

Il était affublé d'une espèce de robe de chambre à grands ramages et portait des culottes courtes. Après trois jours de marche nous arrivons à

l'Estancia où les mosquitos nous tourmentèrent tellement que je me demandai déjà avec inquiétude, comment nous passerions la nuit, lorsque le capataz me montra un échafaudage de dix à quinze pieds de hauteur, sur lequel étaient étendus des cuirs de bœufs. Le soir nous y grimpons tous, mais par précaution je me fais attacher les bras et les jambes, de peur d'une culbute. (Rappelons ici que les moustiques ne s'élèvent jamais qu'à une certaine hauteur).

Don S. Aramburu m'apprit que la crue subite des eaux en 1835 lui avait causé des pertes immenses. « La rivière déborda avec tant d'impétuosité que les Peones n'eurent pas le temps de sauver le bétail. » Je perdis environ 5000 têtes, à peine put-on sauver quelques chevaux ; à l'endroit où vous avez couché, on amarra une goëlette. Au nord du Paraguay, la rivière déborda jusqu'à 40 lieues de ses rives, sur une longueur de 80 lieues ».

Le capataz me donna en partant une peau de jaguar qu'on avait pris au piège et qui en moins de quinze jours avait dévoré trois poulains, dont on avait trouvé les restes dans les bois. Ce piège consiste en une profonde fosse, sur laquelle on étend des bambous et des feuilles sèches. L'orifice de la fosse est peu large et dans l'intérieur se trouve un nœud coulant en cuir vert, le tout entouré d'une forte palissade. Au dessus de la fosse on pend un quartier de mouton, ou un chevreau qui par ses bélements attire le jaguar. Celui-ci saute d'un bond par dessus la palissade, et va tomber au fond où il s'étrangle ; si le nœud coulant n'a pas fait son effet on l'achève à coups de lance. Car une fois au fond de la fosse il se tient coi.

En revenant d'une excursion, nos chevaux dressèrent les oreilles et commencèrent à trembler de tous leurs membres, à peine voulurent-ils avancer. Les Peones nous dirent qu'il devait y avoir dans

les environs quelque jaguar dévorant un animal ; en effet nous voyons à quelque distance des vautours tournoyant dans les airs, attendant le moment de se disputer les restes de la proie du jaguar.

Au retour le peon nous fit traverser le Rio Mandubina, d'une manière assez originale, qui me rappela les coutumes des Sioux et des autres Indiens de l'Amérique du nord. Il prit un cuir de bœuf, en releva les quatre coins, y attacha le lasso qu'il prit entre ses dents et nous remorqua ainsi, chacun à notre tour, jusqu'à l'autre rive. Cette embarcation improvisée, se nomme PELOTA.

Dans un pays où les chevaux sont si nombreux, l'amusement favori des naturels sont les courses. Il n'y a de bourg, si petit qu'il soit, où l'on ne se livre à ce divertissement. Elles ont lieu le dimanche, en hiver, depuis le mois de mai jusqu'en août. Toutefois on ne peut les comparer à celles d'Europe ni à celles du Brésil, où les courses de chevaux sont plus brillantes que chez nous.

Il n'y a jamais plus de deux chevaux engagés à la fois ; la distance à parcourir n'est pas longue et toujours en ligne droite. Les jockeys, quoiqu'ils ne méritent pas ce nom, n'ont d'autre vêtement qu'un caleçon et une chemise, et montent à poil. Pour tout mors, le cheval a une courroie fortement serrée dans la bouche. Les cavaliers donnent eux-mêmes le signal du départ, mais celui qui n'a pas encore cravaché son cheval a le droit de revenir. Quelquefois quand l'un d'eux s'aperçoit que le cheval de son adversaire est vif et ardent, il en profite pour faire plusieurs faux départs et fatiguer ainsi l'animal. Une fois lancés, ils courent à fond de train, bride abattue, vociférant et cravachant à qui mieux. On ne peut se fier aux cavaliers, car ils se laissent facilement corrompre et perdront avec le meilleur cheval sans qu'on s'en aperçoive. Il n'y a pas de

ruse qu'ils n'inventent, au point de faire boiter le meilleur cheval. J'en ai fait l'expérience car ils poussent la mauvaise foi jusqu'à venir la veille des courses, pendant la nuit, donner aux chevaux une certaine herbe qui leur ôte toute vigueur.

Les chevaux de course, nommés *PARAJEROS*, sont entraînés pendant quelques semaines, mais on y procède tout autrement qu'en Europe. Les accidents sont assez fréquents vu que les chevaux ne sont pas ferrés. (1)

Une après-midi un cheval s'abattit, entraînant le *GUANE* ou jockey, sur le corps duquel il roula les quatre pieds en l'air. Le pauvre diable était complètement évanoui ; j'envoyai immédiatement chercher de la *catchaça*, lorsqu'un de ses compagnons prit une calebasse, tourna le dos vers le public et quelques minutes après, administra à ce malheureux, malgré tous mes efforts,.... un liquide qu'il avait distillé naturellement.

C'est surtout dans la province de Rio-Grande et de Corrientes que les courses de chevaux sont suivies avec frénésie.

J'ai assisté, au pueblo de los Livres dans la province de Corrientes, à une de ces courses où l'on s'était rendu à cheval, d'une distance de 50 à 70 lieues. L'enjeu était de 1000 onces d'or (100,000 francs) et le dédit de 500 onces ; les paris se montaient à la même somme, à peu près. Disons, en passant, que ces sommes se payaient en numéraire et en nature. Rien de plus curieux que d'entendre les interpellations des intéressés : 100 bœufs sur le *BAÑO*, — 400 moutons sur le *ROSCILLO*.

J'ai causé avec des estancieros qui avaient perdu, à ce jeu, jusqu'à 10,000 têtes de bétail, leur maison et toutes leurs propriétés.

(1) Dans certaines parties de l'Amérique du sud, il n'est pas d'usage de ferrer les chevaux.

Il existe dans ces provinces une race de chevaux appelés *Periscos*, ayant le corps proportionné comme les autres chevaux mais courts de jambes. Ils sont fort estimés pour les courses et résistent admirablement à la fatigue.

A part mes excursions dans l'intérieur, je passai des momens assez agréables, tantôt chez le ministre brésilien M. Pimenta Bueno, dont le savoir était immense et la conversation pleine de charme, tantôt chez le S^r Aramburu, qui avait puisé dans ses voyages un fond de connaissances industrielles, que malheureusement il ne pouvait mettre à profit. Mais ceux qui m'ont donné le plus de détails inédits sur le règne de Francia, c'étaient mon voisin le juge de paix et son frère Don Pablo, dont la famille avait été prise en haine par Francia, parce qu'elle était d'origine espagnole pure.

Un soir je fis tomber la conversation sur ce sujet et voici ce que Don Pablo me raconta :

» Il m'arriva un jour d'avoir une altercation avec un domestique indien, qui s'en alla en jurant qu'il se vengerait. Nous restions dans une inquiétude mortelle, car dans ces temps de terreur, un rien suffisait pour compromettre la personne la plus innocente. Quelques jours après, des soldats à cheval m'emmenèrent, (ainsi que mon ami D. Manoel Peña), en prison où nous restâmes treize ans, la chaîne rivée aux pieds et à la ceinture. C'était la vengeance de mon domestique. Il avait informé le dictateur que mon ami Peña et moi, nous avions parlé de lui en termes irrespectueux. J'étais en prison, en même temps que le malheureux Garmendia dont vous connaissez la fille. Nous consolions de notre mieux cet infortuné, qui le lendemain devait expirer sous les balles. Cet acte d'humanité faillit nous coûter cher, car le dictateur avait des espions dans tous les endroits.

—Mais, ayant passé tant d'années au carcere duro, vous

devez-vous assister à bien des scènes navrantes. Comment y étiez-vous traité?

— Notre prison était un vrai lieu de torture et j'attendais avec impatience que la mort vint mettre un terme à nos souffrances. Il faut que le climat du Paraguay soit bien sain, pour qu'il n'y eût pas plus de mortalité dans ces cabanons infects. Figurez-vous une salle pouvant à peine contenir 100 personnes et dans laquelle on avait entassé environ 600 prisonniers des deux sexes, presque tous la chaîne aux pieds. Plus de la moitié de ces infortunés ignoraient le motif de leur incarcération.

Il y avait quatre rangs de hamacs superposés ; pendant les chaleurs on voyait la sueur tomber par gouttes d'un hamac sur l'autre. Les malades ne recevaient aucun soin : c'était, en un mot, un spectacle horrible. On n'enlevait les cadavres qu'au bout d'un ou de deux jours, quand déjà ils étaient en état de décomposition et vous savez que, sous un climat comme le nôtre, elle s'opère rapidement. On ne saurait se faire une idée de l'infection qui régnait dans ces lieux, où l'on se battait pour pouvoir respirer un peu d'air frais à une lucarne ! Les femmes qui s'y trouvaient, étaient soupçonnées d'avoir conspiré ou d'appartenir à des familles de conspirateurs. — Vous connaissez sans doute don Andrés Gelly ?

— Très bien.

— Sa sœur, accusée à tort, d'avoir conspiré contre le dictateur a passé parmi nous en prison près de sept ans. Oh ! amigo mio, j'y ai vu des prisonniers dont les anneaux, qui entouraient la cheville, leur serraient tellement la jambe, que des plaies affreuses s'y étaient produites. Beaucoup d'entre nous avaient des cercles rivés autour du corps d'où descendait une chaîne attachée à un anneau passé autour de la jambe.

— Pourquoi donc, demandai-je, vous et votre famille avez vous été en butte aux cruautés de Francia, qui déjà vous avait dépouillés d'une partie de vos biens ?

— Parce que ce tigre vouait une haine implacable à tout ce qui était d'origine espagnole. Un jour il ordonna à ma mère de se présenter au palais, munie des titres de ses propriétés qui étaient fort considérables. Le scélérat les prit, les lacéra et lui dit, en montrant la porte :

« Femme vos biens sont confisqués » Comme elle lui demanda en quoi elle avait mérité d'être traitée de la sorte, le Dictateur lui dit : « Sortez, sinon vous irez rejoindre votre fils Pablo en prison ». C'était notre plus beau patrimoine ; mais nous n'étions pas au bout de nos malheurs, car un mois avant la mort du tyran, nous fûmes obligés de payer une amende de 8000 piastres, et voici pourquoi :

Une nuit un voleur tenta de s'introduire dans notre chacra ; il dut fuir, un de nos chiens l'ayant mordu. Quelque temps après il mourut, non pas par suite de ces morsures, mais d'une chute de cheval. Francia, ayant appris ce fait, nous envoya son Actuário avec ordre de verser 8000 piastres au trésor.

Enfin, grâce au ciel, nous sommes délivrés de ce monstre. Nos biens-fonds nous ont été rendus et nous pouvons respirer librement dans le jardin de l'Amérique du sud. —

J'avais observé certaines coutumes assez originales, et dont je me promis de demander l'explication à mon ami Aramburu.

« Pourquoi, lui dis-je un jour, les cavaliers ne traversent-ils jamais à cheval la place du Palais ? Pourquoi vont-ils toujours au pas dans la ville, et se découvre-t-on quand on passe devant le palais du président ?

« Ce sont, fut sa réponse, d'anciens usages du

temps du dictateur, mais qui finirent par disparaître. Il y avait bien plus fort; pendant son règne, personne ne pouvait s'arrêter devant sa demeure. Un indien payagua, étant un jour resté en contem- plation devant cet édifice, fut blessé d'un coup de feu par la sentinelle! Deux de ses quartereros se trouvaient une autre fois à l'extrémité de la place comptant les réverbères qui étaient placés devant le palais. Le dictateur les ayant aperçus, ordonna au commandant de la garde de les amener en sa pre- sence, et leur demanda ce qu'ils faisaient là sur la place. Ces pauvres diables, troublés et effrayés par son regard dur et perçant, balbutièrent quelques mots inintelligibles. « Commandant, dit-il au chef, faites leur administrer à chacun cent coups de bâton. »

Que vous dirai-je de plus! Chaque ménage ne pouvait posséder qu'un nombre fort limité de cou- teaux et les armes n'étaient que dans les mains des sicaires de Francia!

Quand ce misérable avait envie de parcourir la ville, une escorte de soldats le précédait au galop, et sabrait impunément ceux qui ne faisaient pas place nette. Comme il y avait défense de galop- per en ville, les habitans étaient avertis. Aussitôt on voyait se fermer portes et fenêtres, à l'approche du dictateur à cheval entouré de sa garde préto- rienne. Sur tout le parcours il ne cessait de jeter à droite et à gauche un regard scrutateur, auquel rien n'échappait. Il arriva un jour qu'un habitant l'espionnait par une fente du volet; Francia s'en aperçut, et un emprisonnement de quelques années fut le châtimement du curieux. —

Le dictateur eut été un chef de surrété publique hors ligne. Il avait organisé l'espionnage sur une vaste échelle, avait sa police et sa contre-police qui s'espionnaient mutuellement.

Toute délation était parfaitement accueillie, même

celle des Indiens Payaguas. Combien de malheureux n'ont pas gémi des années dans les fers, victimes d'une lâche dénonciation, d'une calomnie ou d'une vengeance personnelle ! Les châtimens consistaient dans la bastonnade, la flagellation et la mort par les armes. Les victimes étaient flagellées au moyen de lanières de cuir vert, durcies au soleil, et qui enlevaient des lambeaux de chair.

Parfois on attachait le patient avec des cordes en cuir humide ; on l'exposait ensuite au soleil. Les cordes se rétrécissant, entraient dans les chairs du supplicié et lui causaient des douleurs atroces.

Les coups de bâton étaient réservés aux soldats. Soupçonneux à l'excès, quand il s'élevait entre eux une dispute, le dictateur faisait administrer quelques centaines de coups de bâton, car il s'imaginait sans cesse qu'ils en voulaient à ses jours. Il était impitoyable en ce qui concernait la discipline militaire.

Tout déserteur était fusillé ou condamné à mourir sous le bâton.

Cruel et vindicatif, il ne pardonnait jamais. Il se faisait une joie féroce d'assister, de la fenêtre de son palais, aux supplices et aux exécutions.

Sa froide cruauté avait étouffé dans son cœur jusqu'à tout sentiment d'amour filial. Son père, étant au lit de mort, ne cessait de demander à pouvoir embrasser une dernière fois son fils aîné, sinon qu'il craignait pour le salut de son âme. Voici ce que répondit ce fils dénaturé : « Dites à mon père qu'il m'est parfaitement indifférent que son âme aille ou non à l'enfer. »

On m'a rapporté de lui des traits de férocité dont aucun autre tyran n'a donné l'exemple.

Rien ne pouvait l'émouvoir. Ce qui chez les autres hommes aurait excité la compassion ou la pitié ne faisait qu'accroître sa haine et sa cruauté.

Un Espagnol, récemment marié, fut jeté en

prison et enchaîné pour un fait dont il était innocent. Sa jeune femme, qui était d'une beauté remarquable, obtint, à force de démarches, une audience du Dictateur. Ni beauté, ni larmes, rien ne put émouvoir ce cœur de tigre. Il appela un sergent de la garde et lui dit : « Faites mettre de » doubles fers aux pieds du mari de cette femme, et » chaque fois que cette pleurnicheuse se présentera » ici, vous ajouterez de nouvelles chaînes. »

Cependant il paraît qu'à partir de 1827 les persécutions se sont ralenties ; mais quand il avait ses accès d'humeur noire, alors les exécutions et les emprisonnemens étaient à l'ordre du jour,

Pour en finir avec cet être extraordinaire, voici quelques détails sur ses derniers momens, car tel il vécut, tel il devait mourir.

Sentant sa fin approcher, Francia ordonna de brûler tous les documens publics et privés de son administration. Peu s'en fallut, que lui même ne périt dans l'incendie qui détruisit une partie de son cabinet de travail. Comme les habitans se doutaient qu'il se passait quelque chose d'insolite au palais, il fit courir le bruit que le feu y avait pris par accident. Il s'efforçait par tous les moyens de cacher sa maladie, mais les fréquentes visites du CURANDERO (espèce de figaro médecin), apprirent au peuple que son maître était en danger.

Sa sœur ne quittait pas le corridor qui donnait accès à sa chambre à coucher, le curandero étant le seul être qui put y pénétrer. Elle le supplia, les larmes aux yeux, de lui permettre de l'y accompagner. Enfin, touché de compassion, il se hasarda d'en parler au Dictateur.

— Qui donc lui a appris, dit-il, que je suis malade ?

— Tout le monde en est instruit ; ma pharmacie est déserte, et l'on sait que depuis un mois je n'ai pas quitté le palais.

— Ah ! PICARO ! (FRIPON) s'écria Francia, c'est donc toi qui fais courir ces bruits !

Et sortant de son lit, il s'empara d'un sabre et poursuivit le curandero jusqu'à la porte. Suffoqué par la colère et à bout de forces, il tomba sans connaissance.

— Officier de garde, cria le curandero, aidez-moi à transporter dans son lit Son Excellence, qui est tombée en défaillance.

Le commandant apparut et répondit :

— Son Excellence vous a-t-elle ordonné de m'appeler ?

— Valga me Dios ! Comment le pourrait-il, puisqu'il est là étendu sans mouvement ?

— Qu'importe ! Je n'ai pas reçu d'ordre, donc je n'entre pas. —

Et l'officier de garde, en vrai automate, se retira sans entrer.

Ceci donne une idée de la manière dont le tyran avait dressé ses subordonnés, et à quelle lâche et passive obéissance il avait su les réduire.

Enfin, lorsqu'il fut sur le point de rendre l'âme, le curandero lui dit :

« Excellence, ne désirez-vous pas faire quelques dispositions testamentaires ? »

Alors, faisant un dernier effort qui mit fin à cette cruelle existence : « Quelles dispositions ? cria-t-il ; je n'ai pas d'héritiers, mes soldats héritent de tout. »

Malheureusement, le curandero ébruita ses paroles et le bruit courut qu'il avait légué 300 piastres à chacun de ses soldats. Il y eut un commencement de révolte parmi eux, mais de courageux citoyens les calmèrent, en distribuant quelque argent.

L'Actuario (préposé aux actes), désireux de succéder au Dictateur, convoqua de son autorité privée quelques commandants, pour former une junte ou gouvernement provisoire.

Les membres ne purent s'entendre entre eux, mais ce qu'ils firent de mieux, ce fut d'arrêter l'Actuario. Celui-ci, pressentant le sort qui l'attendait, se pendit en prison. Quelques honnêtes citoyens et certains chefs militaires, ayant fait comprendre à la junte qu'il était urgent de convoquer un congrès, celui-ci se réunit en mars 1841.

Entre temps un commandant militaire veilla à l'ordre public, qui heureusement ne fut pas troublé. Les paraguayens respirèrent enfin, et beaucoup d'entre eux m'ont déclaré, qu'ils auraient résisté de toutes leurs forces à l'avènement au pouvoir d'un nouveau Dictateur.

Francia mourut le 20 septembre 1840, à l'âge de 83 ans. Son père, Gaspard Rodrigues Francia, était originaire de la province de San Paulo.

Le Dictateur n'a jamais été marié. Une de ses filles naturelles a épousé un jésuite del Partido. Sa sœur, qui est atteinte d'aliénation mentale, est soignée aux frais de l'État.

On fit à Francia de pompeuses funérailles et on lui érigea un monument, que le peuple détruisit quelque temps après. Ce ne fut qu'un acte de justice envers cet homme qui emporta dans la tombe l'exécration publique.

Ses restes reposent dans une des cryptes de l'église de San Roque.

CHAPITRE XIII.

SUR LE RETOUR. — UNE VEILLÉE DE MORTS. — UN CONVOI DE CHARRÉTTES. — TRISTE ACCIDENT. — CAPTIVITÉ DU D^r BONPLAND. — LES BRIGANDS CORRENTINS. — HORRIBLE ASSASSINAT. — O GAVIAÔ. — STA ANNA DO URUGUAY.

Après un séjour d'environ dix mois au Paraguay, je reçus une lettre du ministre Américain de Rio de Janeiro, m'informant que ma mission était finie. Mon devoir m'obligea à retourner. Si j'avais été libre, j'en aurais profité pour faire un de ces voyages, qui, à cette époque, étaient considérés comme extraordinaires. Don Santiago Aramburu m'avait prié de l'accompagner dans une excursion qu'il allait faire à travers les Andes à Santiago de Chili. Notre absence aurait duré près de dix mois. Malheureusement j'ai dû y renoncer.

Je demandai une audience au président et le remerciai de toutes les bontés qu'il avait eues à mon égard.

Il m'engagea beaucoup à retourner par le Parana jusqu'à Montevideo, mais l'incertitude ou j'étais, de trouver un navire à Corrientes, me fit renoncer à prendre cette route. D'ailleurs cette province, ainsi que la Banda Oriental, était en proie aux horreurs de la guerre civile. Le président me fit remettre un passeport signé de sa main; le ministre brésilien,

de son côté, m'en remit un également (1) dans lequel il me recommanda chaudement aux autorités de son pays. Je lui témoignai ma reconnaissance, d'autant plus vive que ce fut par son entremise que j'avais reçu quelques rares lettres de mes parens.

Un PORTENO (habitant de Buenos-Ayres) me déconseilla fortement de faire le voyage par eau. « Les rivières, me disait-il, sont infestées par les pirates argentins qui ne respectent rien ; un passeport ne vous servirait de rien, et le meilleur sauf-conduit est une bonne paire de pistolets. »

Le lendemain, le président me fit appeler, pour m'informer que le jefe del partido m'accompagnerait jusqu'au premier relai, et qu'un soldat m'escorterait jusqu'à la frontière. Déjà les ordres avaient été donnés pour mettre des chevaux à ma disposition à tous les relais de la route.

Le ministre brésilien me supplia de retarder mon départ de quelques jours, afin de me faire accompagner par quatre soldats à travers la province de Corrientes. Un de ses courriers avait été assassiné dans cette province à Itariri et ses dépêches volées par ordre de Rosas. Je crus devoir décliner son offre si bienveillante, ayant hâte de regagner la capitale du Brésil, où je comptais trouver des lettres de ma famille dont j'avais été privé pendant bien longtemps.

Je regrettai pourtant de quitter cette terre hospitalière, dont les habitans m'avaient accueilli plutôt comme un membre de leur famille que comme un étranger.

Mon retour me s'effectua pas, à cause de certaines circonstances, par la même route que j'avais suivie

(1) L'un est en langue Espagnole, l'autre en Portugais. Je les conserve comme un précieux souvenir de mon excursion.

pour venir au Paraguay. En outre, il y a eu tant d'incidens, tant d'événemens tragiques, que je crois ne pas pouvoir les passer sous silence.

J'arrivai au pueblo de Santa Maria, au moment où la musique était prête à donner le signal de la danse. Le majordome m'informa qu'il venait de perdre son nouveau-né, et que c'était la coutume de célébrer cette perte par un bal.

« C'était, disait-il, un ange qui retournait au ciel. » Il me conduisit au fond de la salle, où je vis, déposé sur une table, l'enfant tout habillé, entouré de femmes qui déposaient des fleurs sur la couche où il était étendu. A la même table était assise la mère de ce petit ange. Etrange coutume; tandis que l'orchestre jouait, que les danseurs faisaient leurs évolutions et leurs pirouettes, la mère éplorée jetait des regards humides sur ce petit être, qui la veille encore faisait sa joie et son bonheur.

Quand une personne d'âge meurt, on fait la veillée en jouant aux cartes; celui qui perd, doit réciter un certain nombre d'ave-maria pour le repos de l'âme du trépassé.

A Itapua, un émigré correntin, El Senôr Cypriano, Zamurio, m'informa que le lendemain il expédierait un convoi de charrettes à San Borja, et m'offrit d'accompagner sa caravane, la route étant peu sûre.

J'achetai, pour vingt piastres, deux chevaux et une mule. Accompagné d'un soldat guarani je rejoignis la caravane à Limaty, après deux heures de marche; mais un essieu s'étant rompu, on ne put se mettre en route que le surlendemain.

J'en profitai pour inspecter les véhicules ainsi que tout le personnel.

Une des charrettes servait de maison au capataz, à sa famille et à ses esclaves, car la petite tribu vivait à l'état nomade au milieu des chiens, des poules, des canards voire même des perroquets.

Deux charrettes étaient occupées par une famille d'émigrés correntins ; les autres étaient chargées de maté, de tabac, de cuirs et de bois. Le convoi se composait de quinze charrettes grossièrement construites et recouvertes en cuirs de bœufs. Les roues, qui n'ont pas de rayons, ont environ trois mètres de hauteur, sans un atôme de fer ; tout est en bois et en cuir vert.

Quand ces véhicules sont en mouvement, ils produisent un grincement si strident qu'on l'entend à une grande distance. On pourrait facilement y obvier, mais les conducteurs prétendent que sans ce bruit les bœufs ne marcheraient pas !!!

Les bœufs, au nombre de quatre, six ou huit paires, sont attelés au timon au moyen d'un joug attaché à leurs cornes. Le total de ces quadrupèdes était d'environ trois cents, car il faut des animaux de rechange, pour remplacer ceux qui sont fatigués, et les fugitifs, ceux qui se noient ou qui meurent asphyxiés dans la vase.

Soixante-dix chevaux et trente Peones complétaient la caravane. Parmi les Peones il y en avait quelques-uns qu'on appelait CHINS ou chinois, ayant tout à fait le type des habitans du Céleste Empire. D'où sont ils venus, c'est ce que personne ne put me dire. Peut-être de la province de St Paul où les Brésiliens ont introduit, à grands frais, des chinois pour leurs plantations à thé.

A la tombée du jour, on attache quelques chevaux, les autres errent en liberté. Les Peones allument de grands feux, préparent le souper, prennent le maté, fument le cigare. Puis les uns jouent aux cartes, les autres entourent quelque peon troubadour qui improvise une chanson d'un rythme monotone et plaintif sur les rigueurs de sa belle, en râclant sur la guitare.

Vers la nuit, les femmes se retirent dans les

charrettes, et les hommes s'étendent sur l'herbe autour des feux.

Bien avant le jour, je fus reveillé par les clameurs des Peones galoppant, le lasso au poing, dans toutes les directions, pour rassembler les chevaux et le bétail.

Ce ne fut que vers midi que le convoi se remit en marche; ce n'est pas chose aisée de ramener les chevaux errans ou fugitifs au moyen du lasso ou des boules et de se rendre maître d'une soixantaine de bœufs à moitié sauvages, pour les assujétir sous le joug.

Le capataz prend la tête du convoi pour indiquer la route, et de chaque côté des charrettes, se tiennent deux ou quatre peones munis d'un aiguillon.

Le conducteur est assis sur le siège, ayant en main un énorme bambou, suspendu à la voûte de la charrette. L'extrémité est terminée par un aiguillon pour exciter la première paire de bœufs. A l'endroit de la 2^e, de la 3^e et de la 4^e paire se trouvent d'autres aiguillons, mais placés verticalement. Le conducteur pique les bœufs du timon, au moyen d'un bâton pointu qu'il manie de la main gauche.

Après une heure de marche, on arrive à une fondrière (pantana), où l'on est obligé d'atteler six paires de bœufs à chaque charrette. Quand on doit traverser une rivière, on choisit un endroit guéable ou peu profond; cependant j'ai vu des charrettes, auxquelles étaient attelées douze paires de bœufs, dont les premières couples étaient déjà sur la rive, tandis que les véhicules étaient encore au milieu de la rivière. Un de ces animaux, ayant débouché, s'enfonça tellement dans la vase qu'on n'eut que le temps de couper les traits, en l'abandonnant à son malheureux sort. On s'en consola d'autant plus aisément, que c'était de la BOIADA NUEVA, c'est-à-dire un de ces bœufs qui n'ont jamais marché sous le joug, par conséquent fort difficiles à conduire.

Après deux heures de marche, un essieu s'étant rompu, nous voilà de nouveau au repos jusqu'au lendemain.

Prévoyant qu'il faudra dix à quinze jours pour faire vingt lieues, je retourne sur mes pas, accompagné du soldat ainsi que d'un peon, que le Capataz avait bien voulu mettre à ma disposition. Arrivé à Limaty je trouve heureusement à engager un bon guide, bien armé. « Avez-vous, me dit-il, des pistolets et un coutelas? il faut vous défier de mes compatriotes : ils vous demanderont l'aumône d'une main, tenant de l'autre le couteau homicide. Donc, point d'hésitation : montrez leur votre pistolet, et s'ils avancent, pif! paf! tuez-les sans hésiter! »

Pour toute sûreté, je fis demander une escorte de deux soldats au commandant du poste paraguayen, qui en référa à celui d'Itapua, en l'informant que j'étais porteur de dépêches du Président pour le Gouvernement du Brésil. Ce ne fut que le lendemain qu'ils nous rejoignirent, lorsque nous étions déjà en route.

A la première halte, la mule refusa de manger, et dressa les oreilles : elle avait flairé son ennemi, le jaguar. On nous avait averti à Limaty qu'un jaguar rôdait dans les environs. Nous fîmes un énorme feu et chacun veilla à son tour ; bientôt tout doute disparut, car nous entendîmes plus d'une fois les rugissemens de l'animal sauvage.

Le lendemain, la chaleur était si accablante, qu'à peine on pouvait respirer. Pas la moindre petite brise ; nos montures étaient accablées, et le soleil nous brûlait le cerveau. Pour comble de malheur, notre viande s'était gâtée. Aucune trace d'habitation ni de bétail : l'armée d'Urquiza avait fait une razzia complète, de sorte que nous fûmes forcés de vivre de maté et de cachaca jusqu'à Itariri à huit lieues de San Tomé.

Un Estanciero me montra, à quelque distance de là l'endroit où le malheureux soldat, porteur de dépêches avait été assassiné. J'ai su depuis, par le commandant de San Borja, qu'il avait envoyé quelques soldats à la poursuite du meurtrier ; mais que celui-ci avait été tué par les instigateurs, qui avaient pris une direction inconnue.

Chemin faisant nous rencontrons un homme à pied, chose rare, et dont tout le bagage consistait en un lasso. Il s'entretint pendant quelques instans en guarani avec notre guide.

« Voilà encore, me dit celui-ci, une victime du jeu ; tous les habitants de ces contrées sont des joueurs effrénés, toujours ils ont un jeu de cartes en poche. Il aura rencontré un compatriote, ils ont fait route ensemble et à chaque halte ils ont joué. Bref, le joueur malheureux a perdu non seulement tout son argent, mais son cheval et ses harnais. Il a encore son lasso et son coutelas, il sera bientôt rééquipé. Mais comment ? QUIEN SABE ! »

Comme les nuits étaient belles, et qu'il y avait un de ces magnifiques clairs de lune qu'on ne voit que sous les tropiques, nous voyagions la nuit. Pendant le jour nous nous retirons dans les bois afin d'éviter la rencontre des MONTENEROS et d'y chercher un refuge contre les rayons brûlans du soleil.

A quatre lieues de l'Uruguay, je fus obligé de descendre de cheval et de faire la route à pied, souffrant horriblement d'une tumeur à la jambe, produite par le frottement contre la selle. Bien des fois la fatigue et les souffrances m'obligèrent à me laisser cheoir sur le sol. L'espoir d'arriver à San Borja et un appel fréquent à mon énergie, m'empêchèrent de succomber à un découragement qui eût pu être fatal.

Le commandant correntin D. José Madriaga me facilita le passage de l'Uruguay jusqu'à Sⁿ Borja. Là,

j'étais sur le territoire brésilien, heureux de trouver un cœur dévoué dans la personne du commandant Guimaraés, qui fit immédiatement appeler le docteur Amédée Bonpland, pour me soigner.

Cet homme bienfaisant m'administra quelques remèdes et m'ordonna un repos absolu. Malheureusement, j'étais dans un endroit où il y avait peu de ressources ; la chambre était humide et servait de réunion aux officiers. Pendant trois nuits je ne pus fermer l'œil ; la douleur m'arrachait des cris violents.

Le souvenir de ces tristes nuits ne sortira jamais de ma mémoire. En proie à une fièvre violente, sans secours efficace, privé des premières nécessités de la vie, que de fois j'ai pensé à mes parens que je crus ne plus jamais revoir !

Le bon docteur me relevait le moral et bien souvent restait à mon chevet jusqu'à une heure avancée de la nuit. Pour me distraire, il me raconta sa longue captivité, ainsi que les souffrances que lui avait fait endurer le dictateur Francia.

A un cœur bon et généreux le docteur Bonpland joignait le plus grand désintéressement. Malgré sa pauvreté, il ne voulut rien accepter pour le service immense qu'il m'avait rendu, car je lui dois la vie. J'ai toujours regretté de n'avoir pu lui prouver ma reconnaissance que par des paroles, ainsi qu'au commandant Guimaraés, qui venait s'enquérir de ma santé, chaque fois que les devoirs de sa position lui en laissaient le loisir.

Amédée Bonpland, élève distingué de l'école de médecine de Paris, fut choisi par Humboldt en 1800 pour l'accompagner dans un voyage scientifique dans l'Amérique du sud. A son retour, il fut nommé Directeur des jardins de la Malmaison, créés par ordre de l'impératrice Joséphine. En 1820 il se rendit à Buenos-Ayres, remonta le Parana et apprit aux Indiens la préparation de la Hyerba maté. Son

établissement était en pleine voie de prospérité lorsque Francia, irrité de ce que Bonpland n'avait pas sollicité sa protection, mais bien celle des chefs d'Entre-Rios, envoya sur les lieux quatre cents soldats, qui tuèrent plusieurs Indiens et emmenèrent les autres prisonniers. Le D^r Bonpland, sans avoir opposé aucune résistance, reçut un coup de sabre à la tête et fut chargé de chaînes. Le Dictateur désapprouva la conduite de ses sicaires, mais assigna au prisonnier Sta Maria comme lieu de résidence. Par ses connaissances en médecine, il devint la providence des habitans de ce pueblo, où sa mémoire est toujours vénérée.

Francia lui refusa constamment l'autorisation de se rendre à Assomption. Quelques amis de Buenos-Ayres, ainsi que de grands personnages de la cour du Brésil et de France, entr'autres Chateaubriand, intercédèrent en sa faveur, mais le dictateur fut inexorable.

La mort seule de Francia put mettre un terme à la triste et longue captivité de Bonpland, qui passa vingt années dans un misérable bourg parmi les indiens et les soldats.

Ayant sollicité du président Lopez l'autorisation de se rendre à Asunción pour y établir une pharmacie, celui-ci par un égoïsme indigne du chef d'une république refusa net, sous prétexte que la pharmacie qui y existait, appartenait à l'État. Il priva ainsi le Paraguay d'un savant botaniste et d'un excellent médecin qui pouvait rendre d'éminens services aux habitans et aux indigènes.

Le Docteur Bonpland se retira à Sⁿ Borja, où il possède une petite pharmacie; il est en outre propriétaire d'une estancia peu considérable.

Il m'a montré sa collection de minéraux, son herbier contenant des milliers de plantes et ses manuscrits en guarani, écrits par les jésuites. C'était un homme vieilli par le chagrin et les mauvais

traitemens, mais encore vert, montant journallement à cheval pour aller secourir les malades et les pauvres.

Une opération assez douloureuse m'ayant soulagé, je songeai sérieusement, malgré mon état de faiblesse, à poursuivre mon voyage, non à cheval ce qui eut été impossible, mais par la rivière Uruguay jusqu'à Sta Anna do Uruguay.

Le commandant Guimaraés me facilita le passage à bord d'un cutter de guerre brésilien qui descendait la rivière, et fit mettre à ma disposition une charrette traînée par deux bœufs, pour me conduire au lieu d'embarquement.

Le cutter non ponté sur lequel je m'étais embarqué, était monté par huit hommes et un lieutenant ; c'était plutôt une grande chaloupe, sans toiture. L'équipage était armé de fusils et de pistolets, et avait pour mission de surveiller les rives, où se commettaient presque journallement des assassinats.

A chaque île (il y en a qui ont deux et trois lieues de longueur), nous descendions à terre. Les habitans de ces endroits sont des agriculteurs, construisent des canots et des charrettes sans autre travail que d'abattre les arbres qui sont à leur portée. Tout est bénéfice pour eux, car ils ne paient ni la matière première ni aucune redevance, quelque minime qu'elle soit.

Il ne dépendrait que d'eux de mener une vie tranquille, exempte de soucis ; c'est malheureusement le contraire qui a lieu. Vivant à peu de distance les uns des autres, ils ne se voient pas entre eux et se traitent mutuellement de bandits et d'assassins.

J'entendis le lieutenant demander à un habitant de l'île de Bétui. « Qui demeure là dans cette cabane » à quelques mètres de la vôtre ? — *Deos me livre*, » répondit-il, c'est un assassin ; il a tué un tel, et » un soir j'aurais été sa victime sans mon chien » qui a donné l'éveil. »

Nous nous dirigeons vers la demeure de ce prétendu assassin. Le lieutenant l'ayant interpellé : « *Ave Maria Cruz*, dit-il, mon voisin est un brigand, je sors toujours armé, il a tenté d'assassiner ma femme. »

Au sortir de là, le lieutenant me dit : « Vous voyez bien, j'ai beau surveiller la rive, il n'y a pas moyen de connaître la vérité. Je crois que l'un ne vaut pas plus que l'autre. »

Il faudrait une nombreuse police pour surveiller les rives du fleuve et spécialement l'île de Bétui-Grande, qui est le refuge des bandits correntins, gens de sac et de corde. Encore ces scélérats sont si rusés qu'il est difficile de les prendre en flagrant délit, car leurs espions les informent de tout ce qui se passe. Un habitant me raconta leurs exploits, qui ne sont que vols entassés sur assassinats et assassinats entassés sur vols. Le chef a-t-il besoin de quelque objet, il dit à ses brigands :

« Mon poncho est usé ; je n'ai plus de maïs pour mon cheval. » Quelques jours après il est amplement pourvu de ce qui lui manque mais à quel prix !... Les morts ne parlent plus, les oiseaux de proie font disparaître les cadavres, et la vie d'un homme n'est comptée pour rien par ces hommes féroces. Accoutumés dès leur jeunesse à égorger des animaux, ces bandits ne se font aucun scrupule de verser le sang de leurs semblables.

C'est surtout depuis la guerre qui désole ces contrées, que les assassinats sont devenus nombreux. Au reste, l'armée de Rosas donnait l'exemple, elle ne faisait jamais quartier ; tout prisonnier était passé par les armes ou tué à coups de couteau !

Je tiens de la bouche d'un PORTENO qu'un major de l'armée de Rosas lui montra les harnais de son cheval en lui disant : « Je les ai fait faire de la peau d'un colonel de l'armée de Montevideo ; c'était un

blanco, un SALVAGEN UNITARIO, que j'ai fait fusiller et ensuite écorcher par mes soldats.

Pour quiconque connaît le caractère cruel de ces brutes, cette réponse n'a rien qui doive surprendre, leur devise étant : MUERAN LOS SALVAGENS UNITARIOS (à mort les sauvages unitaires)!

L'officier était pour moi plein de prévenance et de dévouement. Pendant les nuits pluvieuses il faisait construire à la hâte, sur la rive, une petite cabane couverte d'un cuir de bœuf.

Il me raconta qu'étant allé à terre, pendant que j'étais resté dans la chaloupe, un habitant riverain l'avait informé qu'un meurtre avait été commis non loin de l'île de Bétui, et qu'il voulait s'assurer du fait. En effet, ayant côtoyé pendant quelque temps les rives de la province de Corrientes, nous apercevons à quelque distance une troupe de corbeaux tournoyant dans les airs. Descendus à terre, nous trouvons, attaché à un arbre, le cadavre d'un malheureux, auquel on n'avait laissé qu'un pantalon pour tout vêtement. Des caillots de sang suintaient des nombreuses blessures qu'avaient occasionnées sur sa poitrine les coutelas de ces misérables. La pâleur cadavérique de son visage et ses traits contractés indiquaient assez que ce malheureux avait dû souffrir horriblement dans les mains de ces bandits.

Nous lui donnons la sépulture, et nous plantons une croix grossière sur sa tombe.

La vue de ce corps sanglant m'avait tellement impressionné que pendant bien des nuits je ne pus dormir. J'avais hâte de quitter ces lieux où l'on égorge son semblable pour le plaisir de tuer.

Plus tard nous apprîmes que c'était le capataz d'une estancia appartenant à un colonel brésilien, et que des bandits correntins s'en étaient servis comme d'une cible, contre laquelle ils s'étaient exercés à lancer

leurs coutelas ; c'est ce qui expliqua le cercle tracé avec la pointe d'un couteau sur sa poitrine.

Tous les indigènes sont d'une extrême adresse à manier cette arme. Ils tiennent le coutelas entre les trois doigts et le pouce, laissent reposer le dos de la lame sur l'index, et, dans cette position, le lancent, avec une habilité effrayante. Leurs duels se font à coups de couteau, qu'ils parent au moyen du poncho enroulé autour de l'avant-bras gauche.

Leur adresse consiste à porter à l'adversaire des blessures, presque toujours mortelles, au bas-ventre.

Pendant le voyage, le lieutenant avait capturé, dans une île, un individu connu pour avoir commis une dizaine d'assassinats et qu'on avait surnommé O GAVIAO (le vautour). Par précaution, le lieutenant le fit lier solidement aux bancs du cutter. De temps en temps ses yeux s'injectaient de sang et lançaient des regards furieux ; il faisait des soubresauts violents, mais quelques coups de garcette le réduisirent bientôt à l'immobilité, et c'est couché à côté de cet assassin, que j'ai fait une partie du voyage!!!

Avant d'arriver à Itaquí, la rivière est tellement large qu'on distingue à peine les deux rives. Itaquí, village brésilien, à 18 lieues de Sta Anna do Uruguay, ne présente rien de remarquable. Sur la rive gauche nous visitons les ruines du pueblo de la Cruz et de Chapipu, deux anciennes missions des jésuites ; cette dernière ne présente plus qu'un amas de pierres, servant de refuge aux jaguars. Nous admirons sur la plage une plantation d'orangers de toute beauté, dernier vestige d'une réduction qui fut détruite, comme tant d'autres, par le général Chagas.

Après avoir visité l'Ilha grande, l'Ilha Quadrada et beaucoup d'autres et fait environ cinquante lieues tantôt à la rame tantôt à la voile, exposés à la pluie ou à une chaleur atroce, nous arrivons enfin à Sta Anna do Uruguay ou Uruguayanna.

Cette ville, située sur la rive gauche de l'Uruguay, est d'un aspect assez pittoresque. Sa fondation ne date que depuis peu d'années ; son développement ayant commencé depuis la guerre, qui désole la Plata. Malheureusement les autorités locales n'ont pas su profiter des avantages que cette situation faisait à leur ville dont la majeure partie des habitans sont des émigrés de la Plata, exerçant le commerce. La vie y est excessivement chère, ainsi que la main d'œuvre ; aussi l'ouvrier peut facilement gagner une piastre par jour mais les correntins préfèrent prendre le maté, boire la cachaça et s'étendre au soleil. Ce n'est que lorsque le besoin se fait sentir, qu'ils travaillent pendant deux ou trois jours, le reste de la semaine se passe dans le farniente.

Le jour suivant, je me présentai chez le Commandant auquel je ne fis voir que la Portaria du Ministre du Brésil. « Je suis à vos ordres, » dit-il. Ce n'était pas une phrase banale, car il me rendit dans la suite beaucoup de services.

Faible et incapable de supporter la moindre fatigue, je crus nécessaire de me reposer pendant quelques jours, car j'étais encore à 100 lieues de Cachoeira, lorsqu'une indiscretion du lieutenant du cutter vint tout gâter.

Le lendemain, l'inspecteur de la douane, la première autorité de l'endroit, vint en grande cérémonie m'inviter à un bal, auquel hélas ! il fallut assister...



CHAPITRE XIV.

DÉPART D'URUGUAYANNA. — GARIBALDI. — ABANDONNÉ DANS LA PLAINE. — BANHADA DE STA BARBARA — STE CATHERINE. — DÉTAILS HISTORIQUES SUR CETTE PROVINCE. — SES PRODUCTIONS — L'ÎLE DE STE CATHERINE. — LES BUGRES. — ARRIVÉE A RIO DE JANEIRO.

Prévoyant que la route à cheval serait pénible, je pris la résolution de continuer le voyage par eau et je fus trouver un batelier pour me conduire au Salto. Peut-être aurais-je pu y trouver une embarcation pour me rendre à Montevideo; mais l'homme propose et Dieu dispose. Le patron de la barque exigea 160 piastres (800 fr.). Comme je me récriai, (en temps ordinaire on ne paie que 15 piastres): « Euh, euh! me dit-il, vous ne comptez donc pour rien ma vie et ma barque. Gare à nous, si nous tombons dans les mains de Bonifacio (1)! Vous ne savez donc pas qu'il vient de capturer plusieurs barques auxquelles il a fait mettre le feu, après avoir massacré l'équipage? » J'avoue que je ne pus rien répliquer à une telle argumentation.

Je me rendis en CHALANGA au pueblo de los Livres où je ne fus pas plus heureux, ni à San Pedro à huit lieues plus loin; aucun batelier ne voulait « risquer sa peau ».

(1) Bonifacio, soi-disant amiral de la flotte argentine et forban de la pire espèce.

Je revins à Uruguayana, me rendis chez le commandant qui, non seulement me déconseilla le voyage par la rivière, mais me dit ceci — « Je m'y » oppose de toutes mes forces, je réponds de votre » vie, d'ailleurs vos passeports ne vous serviront » de rien ; en fait de droit des gens, ces écumeurs » ne connaissent que le couteau. »

A Sta Anna je fis la connaissance d'un négociant anglais établi à Rio Grande. Pour donner une idée des injustices et des brigandages qui se commettaient journellement, voici ce qu'il me raconta :

« Garibaldi, (1) soi-disant amiral de la flotte montevidéenne, avait informé les négociants de Sta Anna qu'ils pouvaient envoyer en toute sécurité leurs navires au Salto. Sur la foi de cet avis, j'expédiai deux goëlettes chargées de maté, de tabac et d'autres denrées. L'une fut capturée par les gens de Garibaldi, l'autre par ceux de Bonifacio el Tuerto, tous deux ennemis jurés. J'eus beau réclamer auprès des autorités, j'y perdis mon latin, c'est-à-dire mes deux goëlettes et leur riche cargaison, qui constituait la majeure partie de ma fortune. »

Cette MARINE (si toutefois on peut lui donner ce nom), était composée de déserteurs de toutes les nations, ne recevant aucune paie et ne vivant que de pillage.

Après quelques jours de repos, je me rendis de nouveau au pueblo de los Livres, pour y acheter

(1) Le même qui acquit depuis en Europe une si triste célébrité.

Dans une lettre, adressée à un de ses amis et que les journaux français ont publiée, se trouve cette phrase qui dépeint bien l'homme : « La chute de la Commune » a été un des plus grands malheurs qui soit venu fondre » sur la France. »

C'est l'apologie du vol, de l'incendie et de l'assassinat.

des chevaux, mais sans pouvoir m'en procurer.

Grâce à l'obligeance du commandant, qui me fit donner un cheval et une mule de l'Etat, je partis, accompagné seulement d'un soldat, car je ne pus trouver de guide.

Le soldat dès le premier jour me donna le titre de major ; je n'eus garde de le désabuser, car ce titre me fut d'un grand secours pendant le voyage.

Les routes que nous parcourions étaient en général bonnes. Le pays n'est pas boisé, mais très pierreux ; aussi tous les enclos pour les animaux sont faits en pierres de roches superposées. J'ai vu, dans de petits ravins pierreux, des agathes à l'état brut, mais en trop petite quantité pour attirer l'attention des spéculateurs.

Les propriétaires d'estancias sont loin d'être aussi hospitaliers ici, que dans les autres parties de Rio-Grande.

Un voyageur pratique s'aperçoit aisément que le pays est peu fréquenté. Les établissemens pour l'élève du bétail, sont d'une importance secondaire et ne possèdent point cette aisance que l'on trouve partout ailleurs dans cette province.

Vers la tombée du deuxième jour, nous arrivons à une estancia dont malheureusement le chef et le capataz étaient absents. Pendant que nous dormions dans la plaine, survint un violent orage, qui changea la plaine en un vaste lac et nous força à chercher un refuge sur la crête d'une muraille, dont les pierres de roche anguleuses nous faisaient souffrir cruellement. Mouillés jusqu'aux os, transis de froid, nous sommes obligés de continuer notre route par une pluie battante. Par malheur, le soldat m'avoua que les sillons, que tracent les charrettes, n'étant plus visibles, il ne savait plus de quel côté se diriger. J'avais la mort dans l'âme, mais que faire, sinon marcher de l'avant à tout hasard ?

Peu après midi je fis faire halte. La fatigue et la faiblesse ne me permettaient plus de me tenir en selle, car je frissonnais de tous mes membres. Le soldat étendit à la hâte le recado sur le sol humide. Enroulé dans mon poncho, je m'endormis d'un sommeil de plomb et je ne me réveillai que le lendemain assez tard, mais le soldat avait disparu. Je croyais d'abord rêver, mais la triste vérité m'apparut en voyant que personne ne répondait à mon appel. Le cheval et la mule broutaient paisiblement à quelque distance, c'était déjà un léger espoir.

Je me hissai à cheval interrogeant l'horizon; aussi loin que ma vue portait, pas d'estancia, pas même un arbre, rien, sinon une plaine déserte, l'immensité et le silence.

Mille pensées confuses se présentèrent à mon esprit. Etais-je la victime de quelque trahison? Pourquoi le soldat m'a-t-il abandonné? Il m'a laissé mon cheval et les bagages, ce n'est donc pas un voleur? Oh! si dans ce moment je n'eus pas appelé à mon aide le peu d'énergie qui me restait encore, je ne sais ce qui serait advenu de cet abandon fatal.

Qu'on juge de ma position. Seul dans une contrée déserte, inconnue, ayant à peine des vivres pour une demi-journée. Plongé dans les plus tristes réflexions, je ne savais quel parti prendre. Devais-je attendre le retour du soldat, poursuivre ma route au hasard ou retourner sur mes pas en prenant la mule à la remorque? J'avalai quelques gorgées de cachaça, afin de me procurer des forces, pour continuer ma route, lorsque, tout-à-coup, j'entendis le galop d'un cheval. C'était le soldat qui revenait en libérateur.

Dire la joie que j'éprouvai, est impossible; je pleurais et je riais à la fois; le pauvre garçon me regardait avec des yeux ébahis. Je ne voulus pas le blesser en lui faisant part de mes soupçons. Il me

raconta qu'étant parti au point du jour, à la recherche de quelqu'habitation, il avait découvert du haut d'une éminence, une estancia où il s'était fait indiquer la route.

Après cinq jours de marche, nous arrivons à Alegrette, où je pris un repos de deux à trois jours. Le commandant eut l'obligeance de m'acheter deux chevaux et une mule. Accompagné d'un guide et d'un soldat je poursuis ma route.

En chemin, je rencontraï un négociant nommé Vianna, qui voyagait avec cinq peones. Il m'informa qu'une QUADRILHA DE FACINOROSOS (bande de voleurs) rôdait dans les environs et me supplia de l'accompagner aussi loin que je pourrais, attendu qu'il était porteur d'une somme de 400 onces d'or. (1) Pour notre sécurité mutuelle, je me détournai de ma route. Nous eûmes la précaution de camper la nuit dans la vallée, et deux d'entre nous faisaient le quart.

Comme nous étions dans la saison des pluies et que l'année était excessivement pluvieuse, les chemins étaient affreux.

En traversant la banhada de Bituhy, nous courons risque de ne pas en sortir : nos chevaux marchaient dans la boue jusqu'au poitrail.

Pour comble d'infortunes, les pluies continuelles, et les nuits froides m'avaient donné une dysenterie dont je souffris cruellement.

Arrivé à Sn Gabriel, je fus reçu très cordialement par mes anciens amis, le colonel Bucellar et sa famille.

Le médecin du régiment m'administra un remède énergique et, grâce à ma forte constitution, le mal n'empira pas.

Je trouvai le camp considérablement augmenté. Sous tous les rapports Sn Gabriel est un des endroits les plus pittoresques de l'intérieur de Rio-Grande.

(1) Environ frs. 40,000.

Mes dernières étapes ne sortiront jamais de ma mémoire. Incomplètement remis d'une dyssenterie qui m'avait empêché de dormir pendant plusieurs nuits, il me fallut toute mon énergie pour ne pas succomber au découragement. La route était impraticable; des fondrières à chaque pas, des plaines couvertes d'eau; des pluies torrentielles nous forçaient à nous mettre à l'abri sous les chevaux.

Je n'avais pour toute escorte qu'un soldat; le guide, que j'avais engagé à Alegrette s'était prudemment éclipsé avant d'arriver à San Gabriel, de crainte que je ne le dénonçasse aux autorités.

C'était un fripon, que j'avais dû menacer de mon pistolet. Toutefois, soyons juste et disons à leur louange que ce sont, en général des gens honnêtes et très-dévoués.

N'ayant pu atteindre une estancia, nous passons la nuit assis sur les malles sous un cuir de bœuf, par une pluie battante. Le matin le cheval du soldat se cabra si violemment que le cavalier, embarrassé par ses armes, fut jeté à terre. Ce ne fut qu'au bout de trois heures que nous pûmes rattraper le quadrupède au moyen du lasso que je m'étais procuré au Paraguay.

Nous passons le Sn Sépé, qui d'un filet d'eau s'était transformé en torrent. Sur ses bords étaient campés deux cents hommes d'artillerie qui attendaient là depuis quinze jours, sans pouvoir continuer leur route.

Je rencontrai quelques voyageurs qui me déconseillaient de traverser la Bahada de Sn Barbara. « Nous sommes ici, me dit l'un d'eux, depuis huit jours, et nous préférons attendre encore, plutôt que de nous exposer à étouffer dans la vase. »

Ni leurs prières, ni leurs supplications, rien ne put me détourner de mon projet.

Ayant de l'eau jusqu'aux genoux, nous mettons

quatre heures à traverser le même marais, que nous avons traversé en une demi-heure dans une autre saison. Le soldat conduisait la mule avec le bagage; quelquefois je n'apercevais plus que son torse et la tête des animaux.

Nous n'allions qu'à tâtons, un faux pas de nos montures nous aurait coûté la vie. Nous n'étions pas encore au bout de nos tribulations.

En traversant le Rio Sta Barbara, le cheval du soldat s'effraya, et par ses soubresauts fit chavirer le canot. Heureusement, nous avions, en prévision d'un accident, laissé nos habillemens à l'autre bord, nous fûmes obligés de traverser la rivière à la nage.

Arrivés à Cachoïëra, le soldat me proposa de me suivre jusqu'à Rio de Janeiro, mais je ne voulus pas me faire le complice d'une désertion.

Je descendis la rivière jusqu'à Porto Alegre où je m'embarquai sur un vapeur de l'Etat en destination de Rio Grande.

Le vapeur *TODOS OS SANTOS* ayant dû relâcher à Ste Catherine pour y réparer, j'en profitai pour visiter l'île où je trouvai quelques compatriotes (1) et ce fut les larmes aux yeux que je me jetai dans leurs bras.

Cette île, ainsi que la Province qui porte le même nom, méritent d'arrêter un peu notre attention.

Ce fut Don Juan Dias de Solis, Navigateur Espagnol dont nous avons déjà fait mention dans le cours de cet ouvrage, qui le premier aborda en 1516, au détroit qui sépare l'île de Ste Catherine de la terre ferme et qu'il appela *BAHIA*

(1) M^r Telghuys, actuellement un de nos principaux courtiers de navires et consul de la Confédération Argentine, ainsi que le capitaine Sheridan enlevé trop tôt à l'affection de sa famille.

DE LOS PERDIDOS, De là il fit voile vers le Rio de la Plata qui d'abord porta son nom, Rio Solis, où il fut massacré par les Indiens ainsi que tous ses soldats.

La Province de Ste Catherine a été jadis enclavée dans celle de San Paulo. Lors de la répartition des côtes, sous Joaô III en 1530, elle échut ainsi que l'île de Ste Catherine, alors appelée Ile de Patos, à Pedro Lopez de Souza sous la dénomination de Santo Amaro,

De son côté son frère Martin Affonso de Souza reçut en donation la capitainerie de San Vicente ; mais depuis lors ces Provinces ont subi beaucoup de modifications.

En 1654, le roi Don Joaô IV donna l'île de Ste Catherine à Francisco Dias Velho Monteiro, qui y fonda le premier établissement à l'endroit où est de nos jours la capitale de la province, Nossa Senhora do Desterro.

Le nom de Ste Catherine, donné depuis à l'île et à la province, provient d'une chapelle que Monteiro fit ériger en l'honneur de Ste Catherine qui était la patronne d'une de ses filles.

D'après quelques historiens, Monteiro fit assassiner traîtreusement une partie de l'équipage d'un navire hollandais en relâche à Ste Catherine.

Les survivants, brûlant du désir de venger leurs compagnons, revinrent une année après. Monteiro, voulant défendre ses filles que ces misérables outrageaient, fut tué d'un coup de pistolet. Ensuite ils amenèrent ces malheureuses à bord de leur navire ; mais, grâce à l'intervention d'un ami de la famille, on leur rendit la liberté. D'autres prétendent que Monteiro fut tué par un pirate Anglais.

Pendant près d'un siècle, le Gouvernement Portugais ne prit aucun souci du bien-être de sa colonie. Sa constante préoccupation était d'étendre ses possessions

et de découvrir des gisements d'or et de pierres précieuses.

La Province de Ste Catherine, comme beaucoup d'autres, fut négligée sous le rapport de la colonisation. Le Portugal avait fait de cette contrée une espèce de Botany-Bay en y déportant les criminels, DEGRADADOS, lorsqu'heureusement le monarque qui succéda à Joaô IV, y envoya un homme éclairé qui, comprenant que la colonisation pouvait seule changer la face de cette contrée, mit tout en œuvre pour y attirer des hommes libres et non des forçats.

Le roi Dom Joaô V, qui régla depuis les limites de l'ancienne capitainerie de Santo Amaro, nomma en 1744 pour gouverneur de cette province José da Silva Paes. Grâce à ses efforts, on y amena environ 2500 colons des îles Açores et de l'île Madère, auxquels on accorda de grands privilèges.

Malheureusement l'intrigue et la vénalité, qui prévalaient à cette époque à la cour de Portugal, furent cause que le gouverneur Paes fut rappelé en 1747 et son successeur y resta à peine deux ans.

Cette province, comme toutes celles qui étaient limitrophes des possessions Espagnoles, souffrit cruellement, pendant dix ans, de 1778 à 1788, par suite de la guerre suscitée par l'éternelle et triste question des limites. Cette lutte qui durait déjà depuis vingt ans, entre les Portugais et les Espagnols, arrêta l'essor de la colonisation. Elle menaçait de se rallumer plus vive que jamais (les commissaires des deux pays n'ayant pu s'entendre sur les limites respectives), lorsqu'un événement imprévu vint complètement changer la face du pays.

Les circonstances politiques obligèrent Dom Joaô VI à transférer sa cour au Brésil. Ses vues larges, ses idées libérales tirèrent ce pays de la torpeur et de l'abaissement dans lequel il était plongé et la

Province de Ste Catherine recouvra enfin la paix, sans laquelle aucun pays ne peut prospérer.

Ce monarque avait des intentions excellentes, mais malheureusement les dépenses excessives de son entourage, le luxe effrené de la cour et l'idée que le Brésil était assez riche pour payer toutes ses folies, eurent ce triste résultat, que le désordre ne tarda guère à se mettre dans les finances. Comme il fallait de l'argent à tout prix, on donna, au moyen d'une altération de coin, aux Piastres ou Patacons, une estimation au-dessus de leur valeur intrinsèque. On introduisit ainsi en fraude, pour environ 117 millions de francs de cette quasi fausse monnaie. Dans les provinces du Nord du Brésil, on en agit de même à l'égard de la monnaie en cuivre.

Les finances étant dans un désarroi épouvantable et le peuple commençant à murmurer, on tâcha de retirer peu à peu de la circulation ces piastres pour y substituer le papier monnaie.

Dom Joao VI ayant dû partir pour l'Europe, par suite des événements survenus dans la Péninsule, ses courtisans, lors de son départ, enlevèrent une partie du trésor public, l'encaisse de la banque et les fonds des établissements de bienfaisance et de charité.

Telle était la situation du Brésil, lorsque Dom Pedro I monta sur le trône. La guerre que ce pays eut à soutenir, contre le Portugal et les Provinces de la Plata, jointe aux insurrections intérieures, fut loin de rétablir l'ordre dans les finances.

Ce ne fut qu'en 1828, sous l'administration de Calmon de Pin et Almeida, (depuis marquis d'Abrantès) une des grandes capacités financières dont peut s'enorgueillir le Brésil, que le premier budget fut présenté aux chambres législatives.

Ceci explique, quoiqu'imparfaitement, comment un pays aussi vaste et aussi riche que le Brésil, ait

pu avoir une si forte dette publique. C'est un triste héritage que légua à Dom Pédro I l'imprévoyante administration de son Père, car avant l'arrivée de Dom Joao VI, le Brésil n'avait pas de dette intérieure ni extérieure et se suffisait à lui-même (1)

Ce qui précède n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage, mais l'histoire d'une province se rattache si intimement à celle du pays entier, que l'on est entraîné, malgré soi, à franchir certaines limites et à entrer dans des considérations qui ne sont peut-être pas sans intérêt.

La province de S^{te} Catherine qui confine à celle de St Paul et à celle de Rio Grande do Sul, peut par sa fertilité, sa situation et son port d'un accès sûr et facile, devenir dans la suite, comme Rio-Grande, le centre d'une vaste colonie. Le gouvernement ne néglige aucun effort pour y attirer des agriculteurs, Déjà quelques familles belges s'y sont établies, mais possèdent-elles les qualités qui constituent le véritable colôn? C'est ce que l'avenir devra nous apprendre.

En 1842 la population de la province, y compris celle de l'île, s'élevait à 67,000 âmes dont un quart d'esclaves.

Les principales productions consistent en maïs, manioc, riz, eau-de-vie de canne, sucre, café, coton, oranges, bois de construction et d'ébénisterie; on y compte environ cent soixante dix espèces de bois divers.

Cette province est admirablement entrecoupée de rivières très poissonneuses, de riches paturages, de

(1) Ceux qui désireraient connaître à fond l'histoire de la province de Ste Catherine ainsi que l'histoire financière du Brésil, peuvent consulter avec fruit l'ouvrage éminemment utile de notre compatriote le colonel Van Lede, ayant pour titre: " De la colonisation au Brésil ."

hautes montagnes, et de vastes forêts qui abondent en gibier de toute espèce, depuis le cuti (lièvre) jusqu'au cerf. On y trouve aussi des reptiles dangereux, des animaux sauvages tels que le cougar, l'once noire, le tapir, le tamandua et beaucoup d'autres. Le règne végétal et minéral y est d'une richesse très variée; c'est dans cette province que se trouvent les plus beaux papillons du Brésil, ainsi que des colibris et des oiseaux-mouches au plumage si riche en couleurs.

Le climat y est assez tempéré, pour qu'on y puisse cultiver la plupart des arbres fruitiers et des légumes d'Europe. En un mot cette contrée présente, sous tous les rapports, des avantages immenses aux colons qui voudraient s'y établir. Le gouvernement Brésilien de son côté, encourage de toutes ses forces l'introduction des colons, non seulement dans cette province mais dans toutes celles où un noyau de colons désire s'établir.

Les Indiens qui demeurent dans les forêts appartiennent à la tribu des Patos et des Carijos. Ils sont inoffensifs, et s'occupent de la pêche et de la chasse. On ne peut en dire autant de la tribu des Bugres, qui font continuellement la guerre aux autres Indiens et aux blancs. Leurs armes sont l'arc, le javelot et une massue taillée à pans coupés, espèce de Towahak qu'ils manient des deux mains et dont les coups sont presque toujours mortels. Pour protéger les indigènes, le gouvernement a été obligé d'établir des postes militaires; encore les soldats ne sont-ils pas toujours à l'abri des cruautés de ces Indiens. Il n'est pas de ruses qu'ils n'inventent pour surprendre ceux qui se hasardent dans les forêts ou dans les plaines. Isolés ou en éclaireurs, ils resteront pendant deux ou trois jours parmi les hautes herbes. L'ennemi se montre-t-il, leurs formidables flèches ne le manquent jamais, et

aussitôt après, ils disparaissent comme par enchantement dans les vagues verdoyantes.

L'arc est dans leurs mains une arme terrible ; la portée en est fort longue et rarement leurs flèches manquent le but. Deux Européens peuvent difficilement tendre leur arc. Un de mes compatriotes me montra une de leurs flèches meurtrières, retirée du corps d'un mulâtre qui avait eu l'imprudence de s'éloigner de la plantation.

L'île S^{te} Catherine a une longueur d'environ neuf lieues, sur deux et demie de largeur et est située entre le 27° et le 28° degré de latitude. Un canal, qui peut avoir trois quarts de lieue de largeur, la sépare de la terre ferme. Elle est couverte de forêts, de pâturages, sillonnée de rivières et de lagunes et son terrain montagneux permet de la découvrir à plus de trente milles en mer. L'air, très-salubre, est surtout salulaire aux constitutions débiles. Les médecins de la capitale y envoyaient bien souvent leurs malades avant que la ville de Petropolis fût bâtie dans la serra dos Orgaós, à quelques lieues de Rio de Janeiro. Les fortes chaleurs ne s'y font sentir qu'en décembre et en janvier, époques auxquelles le thermomètre s'élève de 21 à 26° Réaumur, mais la brise de mer rend la chaleur très supportable.

L'aspect de l'île, vue de la montagne de San Antonio, est des plus pittoresques. On y découvre la ville entourée de ses nombreuses QUINTAS, plantées d'orangers, de citronniers et de palmiers qui déploient un luxe de végétation inconnu en Europe. En outre la vue s'étend sur plusieurs baies qui contiennent un grand nombre d'îlots et de rochers.

La belle baie d'Itapacoroia servait jadis de mouillage aux baleiniers, lorsque la pêche de la baleine se faisait encore sur une grande échelle dans les mers du sud.

On y voit encore les débris des hangars dans

lesquels se fondait le lard des céacés. Cette usine, la plus vaste de tout le Brésil, renfermait une citerne d'une dimension vraiment colossale. Notons qu'on pêchait annuellement près de cinq cents baleines dans ces parages, vers la fin du seizième siècle.

Nossa Senhora do Desterro, capitale de la province et siège du Président, possède une population d'environ 10,000 âmes; toute l'île en compte 24,000, tant blancs que noirs.

On prétend que le plus beau type de femmes se trouve à Ste Catherine. Grâce à mes compatriotes, ayant été admis dans une réunion où il y avait une nombreuse société de dames, je dois avouer que nulle part je n'ai rencontré qu'ici, ce qu'on peut appeler l'idéal de la beauté.

Le commerce en droiture avec l'Europe y est presque nul, mais les relations avec les provinces de la Plata et celles du Brésil sont assez suivies.

Vers la fin d'octobre je débarquai à Rio de Janeiro. Mon cœur se dilata en revoyant mes amis, mes compatriotes. Leur présence, les lettres de ma famille, quoique datant de plusieurs mois, me firent oublier tout ce que j'avais enduré. Les fatigues du voyage, les souffrances de toute nature avaient considérablement altéré ma santé; ce qui m'obligea à aller passer quelques jours dans les montagnes, où un air pur et un repos absolu me rétablirent promptement.

Depuis que j'ai quitté le Paraguay, de graves événemens se sont passés dans ce pays.

Au président Lopez, qui avait toujours su gouverner en paix, succéda son fils Francisco Solano. Ses mauvais instincts, l'ambition et de perfides conseils, furent cause qu'il déclara au Brésil et à la Confédération Argentine une guerre injuste, qui fut longue et désastreuse et dans laquelle il trouva la mort.

Le dernier chapitre donnera un aperçu de cette lutte meurtrière, non telle qu'elle a été décrite dans la brochure de M. Aberdi et dans certains journaux des États-Unis où les faits ont été dénaturés et le Brésil calomnié, parce que c'est un État monarchique.

D'après la doctrine de Monroe, il ne doit y avoir dans les deux Amériques que des républiques.

Mais n'est-ce pas cette forme de gouvernement qui, dans le Sud, a causé toutes les révolutions qui ont éclaté depuis l'émancipation des colonies espagnoles ?

C'est le « Ote-toi de là pour que je m'y mette », c'est la convoitise du pouvoir par la plupart des généraux d'armée qui ont occasionné ces luttes qui désolent si fréquemment ces contrées : inconvenient que ne comportent pas les principes monarchiques sagement appliqués.

CHAPITRE XV.

LA GUERRE DU PARAGUAY.

ÉDUCATION DE F. SOLANO LOPEZ. — RUPTURE ENTRE LE BRÉSIL ET LA RÉPUBLIQUE ORIENTALE. — LOPEZ COMMENCE LES HOSTILITÉS. — LA TRIPLE ALLIANCE. — LE COMMANDANT BARROSO. — PASSAGE DU PARANA. — LE CHOLÉRA. — PRISE D'HUMAITA. — CRUAUTÉS DE LOPEZ. SA MORT. — LE COMTE D'EU.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, lors de l'arrivée au pouvoir du président Lopez, il était impossible à un père de famille de donner une instruction à son fils, au-dessus de l'instruction primaire.

L'ambition des jeunes Paraguayens, à peine atteignaient-ils dix ou douze ans, était de posséder un joli cheval, des éperons d'argent et de beaux harnais.

Le président Lopez, au lieu d'envoyer son fils, soit à une université de La Plata ou du Brésil, soit en Europe, pour y compléter son instruction, afin de le rendre un jour apte à gouverner son peuple, négligea totalement son éducation morale et classique et le nomma général à l'âge de quinze ans.

Loin d'en faire un homme utile à son pays, il en fit un guerrillero qui en causa la perte.

Cette coupable négligence de son père devait plus tard porter des fruits bien amers et avoir une influence funeste sur son avenir.

Sans instruction, ne possédant pas même les capacités requises pour occuper un grade subalterne dans l'armée, le jeune Lopez mettait son ambition à endosser une chemise en flanelle rouge, à se chauffer de bottes à l'écuycère, à se coiffer d'une casquette à galons d'or et à parader ainsi à la tête de ses troupes, le sabre au poing. (1)

La longue tyrannie de Francia avait exercé une influence funeste sur le caractère des habitants, qui étaient d'une obéissance servile. Sinon, quel est le soldat qui eut voulu reconnaître un chef d'armée dans un adolescent de quinze ans à peine?

Pendant longtemps il campa avec son armée dans la province de Corrientes, sans toutefois en venir aux mains avec les forces de Rosas, auquel le Paraguay avait déclaré la guerre pour de graves motifs.

Continuellement en contact avec les officiers supérieurs de l'armée Correntine, il est probable que sa nature ardente y aura puisé les premiers germes de cette ambition qui plus tard devait être si funeste à son pays.

Il y avait alors dans cette armée, à peine forte de quelques milliers d'hommes, plus de Majors, de Colonels, de Brigadiers et de Généraux qu'il n'en eût fallu à une armée de cent mille hommes en Europe.

De même que les officiers de l'armée Mexicaine, toujours prêts à faire un PRONUNCIAMENTO et à se mettre du côté où la balance penche le plus, ils ne rêvaient que guerre et révolutions, afin de monter en grade, depuis l'officier subalterne jusqu'au Général en chef.

La plupart des Présidents de la Plata ont commandé des armées, au moyen desquelles ils ont plus d'une fois usurpé le pouvoir.

Il est rare qu'il se passe cinq années, sans qu'il y ait une révolution dans ces contrées. N'a-t-on pas

(1) Je parle ici *de visu*.

vu, il y a quelques années, à Montevideo, trois Présidents se disputer le pouvoir et gouverner tous les trois le même jour !

Lopez fut envoyé en 1855 à Paris par son père, mais déjà il avait passé l'âge où l'on entre dans une Université.

Paris est le rendez-vous des Généraux et des Présidents exilés, des faiseurs de révolutions et de tous ceux qui, n'ayant pu usurper le pouvoir, n'en ont pas moins veillé à leurs intérêts.

Ces gens forment une petite colonie, intrigant, quoiqu'à quelques mille lieues de leur patrie, et ce n'est pas dans leur société que Lopez aurait pu se pénétrer des principes qui doivent un jour guider le chef d'une république.

Son père, quoique n'aimant pas le Brésil, était cependant assez sensé pour ne pas se brouiller avec cette puissance, qui a toujours eu son représentant à Asuncion. Plus d'une fois il nous a exprimé la dure nécessité qui l'avait forcé à déclarer la guerre à Rosas, quoique son plus grand désir fut de conserver la paix au dedans et au dehors. A-t-il modifié ses idées vers la fin de sa vie et inspiré à son fils des velléités de conquête, c'est ce que nous ignorons. C'est cependant probable, car les derniers actes de son administration étaient loin d'être en harmonie avec les idées qu'il nous a toujours exprimées. Les colons français, que Lopez fils avait engagés en France, furent traités au Paraguay d'une manière barbare et l'on sait que le Président avait fait beaucoup d'efforts, pour interdire la navigation du Parana et du Paraguay aux pavillons étrangers. On a reproché au Président Lopez d'avoir mis cinq années à bâtir la forteresse d'Humaita sur le Parana. (1)

(1) Le fils Lopez, après son avènement au pouvoir, y fit placer 200 canons de gros calibre.

Mais n'était-ce pas plutôt pour se mettre à l'abri d'un coup de main de la part de la Confédération Argentine qui, en 1811 et trente années plus tard, sous le Dictateur Rosas, avait convoité le Paraguay ?

Il était impossible au Brésil d'attaquer le Paraguay par le Rio Parana, à moins d'une alliance avec la république Argentine.

Si le Brésil avait eu des idées de conquête (et il s'est trouvé des journaux malveillants ou mal informés qui le lui ont reproché), l'attaque serait venue par terre du côté de Rio-Grande, encore fallait-il traverser la Province de Corrientes. Ou par la rivière Paraguay du côté du Matto Grosso, mais il n'y avait pas même une canonnière de guerre à Cuyaba. A Rio Grande, lorsque les hostilités commencèrent, à peine comptait-on quelques centaines de soldats.

Avant de faire connaître la conduite hostile du jeune Lopez envers le Brésil (et cela en pleine paix), il sera nécessaire d'entrer dans quelques détails préliminaires, et d'examiner quelle était la position de ce pays à l'égard de la république de l'Uruguay ou république Orientale.

Depuis l'émancipation des colonies Espagnoles, il y a eu dans le Rio de la Plata un parti de rétrogrades, les BLANCOS, qui, s'ils l'osaient, auraient bien vite chassé les Etrangers de leur territoire.

En 1842, se trouvait à la tête de ce parti le dictateur Rosas qui, pendant près de dix ans, fit la guerre à la république Orientale, affama la ville de Montevideo, fit assassiner des milliers de citoyens et causa des maux innombrables dans cette contrée.

Le parti dominant à Montevideo était celui de la défense, dit : les COLORADOS, amis du progrès, de la civilisation et accueillant parfaitement bien les étrangers.

Cet antagonisme existait encore il y a environ

vingt ans, non entre deux états distincts, mais dans la République Orientale, où les BLANCOS étaient à la tête du pouvoir.

Alliant l'hypocrisie à la cruauté, tout en blâmant les actes du despote Rosas, ils ont marché sur ses traces.

Les journaux de cette époque (1858) ont donné des détails sur les cruautés inouïes commises à l'égard de leurs adversaires, ayant à leur tête le général César Dias, dont l'armée avait dû capituler.

Pendant cinq années que les BLANCOS restèrent encore au pouvoir, ils s'aliénèrent tellement les esprits, qu'il aurait suffi d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. Ce fut le général Florès qui entreprit de délivrer sa patrie du joug de ceux qui l'opprimaient.

Le moment est venu de faire connaître quels étaient les griefs du Brésil contre l'Etat Oriental.

Il lui était dû une somme de vingt millions, et jusqu'ici toutes ses réclamations avaient été vaines.

A côté de la question d'argent, venaient se placer des faits d'une nature tellement grave, qu'aucune nation qui se respecte n'aurait pu les tolérer.

Les Brésiliens, établis dans la Banda Oriental, exerçant la profession soit de négociant, soit d'éleveur de bestiaux (Estancieros), étaient continuellement victimes d'exactions et de vols. Ils voyaient leurs habitations incendiées, et plus d'un fut mis à mort par les soldats de l'armée d'Aguirre, Président de la République Orientale.

Beaucoup d'entre eux, afin d'échapper à un triste sort, s'étaient enrôlés dans l'armée de Florès qui était maître d'une partie de la campagne.

Le gouvernement Brésilien ne pouvait cependant pas rester sourd aux nombreuses supplices de ses nationaux. Lorsqu'il exposa ses griefs au Président Aguirre, celui-ci ne daigna pas même répondre, ce qui devait amener la rupture entre les deux pays.

C'est alors que vint sur la scène le nouveau Président du Paraguay qui, après la mort de son père, lui avait succédé.

Pour donner une description de la lutte entre les deux pays, il faudrait une plume exercée et des connaissances spéciales; comme nous ne nous trouvons pas dans ces conditions, nous nous bornerons à en citer les faits principaux.

Le Brésil, décidé à faire admettre ses justes réclamations les armes à la main, avait concentré une partie de ses forces à la frontière de Rio-Grande, afin d'appuyer l'Ultimatum de son Ministre Saraiva auprès de l'Etat Oriental.

Un événement inattendu vint ajouter de nouvelles complications, à celles déjà existantes entre ces deux pays.

Le jeune Lopez, au lieu de garder la neutralité, avait recommandé au Président Aguirre de ne pas s'inquiéter des réclamations du Brésil.

Bientôt, ne gardant plus de bornes, il notifia publiquement qu'il aiderait à repousser toute armée qui envahirait le territoire Oriental.

Il alla plus loin. Sous prétexte de devoir maintenir l'équilibre entre les Etats de la Plata, au mépris du droit international et sans avoir déclaré officiellement la guerre au Brésil, il s'empara du paquebot Brésilien *Marquez d'Olinda*, qui se rendait de Buenos-Ayres à Cuyaba, capitale de la Province de Matto Grosso. A bord de ce packet se trouvait le Président de la province, M. Carneiro de Campos. Tous les passagers, les officiers et l'équipage furent mis en prison, ainsi que le Président Carneiro qui y trouva la mort. Les journaux de cette époque (1864) ont donné les détails des souffrances qu'ont endurées ces malheureux pendant leur captivité.

Despote ambitieux, Lopez ne respecta personne, ni

ses concitoyens ni les étrangers, et sa famille même ne fut pas à l'abri de sa tyrannie. (1)

Singulier contraste ; tandis que son Père nous a plus d'une fois exprimé son indignation contre le général Rosas et le parti des BLANCOS, son fils se faisait le champion de ce même parti.

Le Brésil étant pris au dépourvu, ne pouvait envoyer immédiatement ses troupes sur le théâtre de la guerre, la distance à parcourir étant énorme.

C'est ce qui explique comment Lopez, ayant fait depuis plusieurs années des préparatifs immenses, ait pu mettre à feu et à sang la Province de Matto Grosso où il y avait à peine une faible garnison. Une flottille de dix navires, parmi lesquels cinq vapeurs armés de 12 canons et montés par 4000 hommes, remonta le Rio Paraguay. A cette force se joignirent cinq mille hommes de cavalerie.

Le Brésil avait à peine une garnison de 300 hommes au Matto Grosso. Toutefois, ce ne fut pas sans opposer une vive résistance qu'ils cédèrent à un ennemi d'une supériorité si numérique (2).

Voyons maintenant quels étaient les exploits du parti BLANCO à Montevideo.

Par ordre du Président Aguirre, on brûla en place publique les traités conclus avec le Brésil, le drapeau brésilien fut lacéré et les armes du Consulat furent mises en pièces. C'était le dernier acte de ce triste parti, mais en même temps son agonie. Quelques mois après, en février 1865, le maréchal Barreto,

(1) J'ai connu à Asuncion ses frères, Don Benitez et Don Venancio. C'étaient des enfants doux et tranquilles, et d'un caractère tout-à-fait opposé à celui de leur frère Splano.

(2) Le lieutenant Alfred de Escragnoles Taunay a consacré quelques pages à décrire les beaux faits d'armes qui se sont passés à cette époque au Matto Grosso.

commandant de l'armée Brésilienne, et le Général Florès, à la tête de ses Orientaux, s'emparèrent de Montevideo à la grande satisfaction des honnêtes gens et des étrangers.

Lorsque je parcourus la province de Rio-Grande en 1846, il n'y avait qu'un cri d'indignation contre Rosas et les blancs, de la part des habitans de cette Province. Toutefois le Gouvernement Brésilien a, de tout temps, gardé la plus parfaite neutralité dans toutes les questions politiques ou de parti qui ont agité les Etats de la Plata.

Mais, ne devait-il pas protester les armes à la main contre les persécutions dont étaient victimes ses nationaux, et contre l'insulte faite au pavillon brésilien de la part du Président Aguirre?

L'alliance qu'il contracta avec le général Flores, l'antagoniste d'Aguirre, était juste et équitable. Un tel allié n'était pas à dédaigner, au moment d'entreprendre une guerre qui devait nécessiter un grand nombre de combattants.

Reste à examiner les raisons qui ont guidé la confédération Argentine à former une alliance avec le Brésil et le général Flores, par un traité conclu le 1^r Mai 1865, sous le nom de triple alliance.

Le général Mitre, Président de la République Argentine, décidé à garder une stricte neutralité, envoya à Corrientes deux bâtimens de guerre, afin de protéger ses nationaux, et de mettre cette ville à l'abri d'un coup de main de la part du Paraguay. Ce n'était ni un défi ni une provocation, car Corrientes fait partie de la confédération Argentine.

En Avril 1865, le Maréchal (1) Lopez donna l'ordre à sa flottille de descendre le Parana et de s'emparer des deux vapeurs Argentins. En même temps, un

(1) Dans son orgueil, il avait pris ce titre qu'aucune république n'a encore donné à ses généraux.

détachement de 3000 soldats Paraguayens s'empara de Corrientes, auquel se joignit le corps d'armée du général Robbles.

C'était rompre brutalement la paix, c'était provoquer les hostilités, avec une puissance qui avait déclaré vouloir rester neutre dans le conflit.

Cet acte de trahison, digne des anciens sauvages Payaguas, força la république Argentine à s'allier au Brésil et au général Flores.

Le maréchal Lopez était prêt à entrer en campagne.

Cet homme, chef d'une république, non par la volonté du peuple mais par hérédité, était dévoré d'une ambition qui touchait à la folie.

Sous l'administration des Jésuites, les Paraguayens étaient devenus d'une obéissance passive. Le Dictateur Francia les asservit complètement et l'ancien Président Lopez renia, vers la fin de son règne, les idées libérales qu'il avait professées, lors de son avènement au pouvoir.

Avec de tels éléments, son fils croyait pouvoir facilement atteindre son but. Dans son ambition, il rêva d'être un jour le Chef suprême de tous les Etats de la Plata.

Afin de cacher ses projets, il isola, autant que possible, son pays. Pendant nombre d'années, tous les hommes valides, jusqu'aux adolescents de 12 et 14 ans, durent s'initier au métier des armes. Il fit équiper une flotte, construire des forts et élever des batteries sur les rives du Parana, sous la direction d'un officier supérieur du génie autrichien, depuis bien des années au service du Paraguay.

Lorsqu'il commença les hostilités par deux actes de piraterie, il possédait une armée de 80,000 hommes dont 60,000 bien armés, un matériel de 400 canons, 19 vaisseaux de guerre et des batteries flottantes, armés de 120 pièces de canon.

Par contre, le Brésil n'avait que 21 vaisseaux de

guerre et une armée permanente de 14,000 hommes disséminés dans tout l'Empire. Comment expliquer le racontar des journaux, qui prétendaient que cet Empire voulait s'annexer le territoire Oriental?

La confédération Argentine, prise également au dépourvu, n'était pas en état, au début de la guerre, d'opposer une résistance sérieuse. Elle avait à peine 16,000 hommes sous les armes. L'armée d'Entre Rios comptait 10,000 combattants sous les ordres de D. José de Urquiza. Ils ne furent d'aucun secours, car, pendant l'absence de leur chef, tous les hommes se débandèrent à Basualdo! C'est ce qui explique les premiers succès obtenus par le Maréchal Lopez!

Celui-ci, dédaignant cette austérité de mœurs, dont son père avait toujours donné l'exemple et qui incombe au chef d'une république, vivait publiquement avec une Anglaise, dit-on, nommée Anna Lynch. Elle avait attiré dans l'armée quelques aventuriers qui ayant déjà guerroyé, on ne sait où, prêtèrent à Lopez l'appui de leur expérience. Il est plus que probable que ce furent eux qui firent construire ces espèces de monitors en bois, à toiture fort basse et dont les canons, presque à fleur d'eau, ont causé beaucoup de dégâts à la flotte Brésilienne.

L'armée Paraguayenne s'étant mise en marche et ne rencontrant aucune résistance, se contenta de piller les Estancias, de brûler les villages et de vider les caisses publiques.

Sur ces entrefaites, l'escadre Brésilienne avait remonté le Parana jusque près de Corrientes, en Juin 1865.

A la hauteur de l'embouchure d'une petite rivière nommée le Riachuelo, à environ trois milles de la ville de Corrientes, se trouvait une batterie masquée par un Baranco de la rivière.

Les Brésiliens, sans avoir pris la précaution de faire explorer les rives par des espions, avancèrent avec leur escadre, qui se trouva prise entre deux

feux, celui de la flotte Paraguayenne et celui des batteries.

Le commandant Barrôso (1), furieux d'avoir donné tête baissée dans un piège, eut une de ces inspirations suggérées par le désespoir. Monté sur un grand steamer *l'Amazone*, le seul qui n'eut pas été entamé, il pénétra à toute vapeur au milieu de l'escadre Paraguayenne qu'il cribla de projectiles. Cette manœuvre, répétée plusieurs fois, détruisit une grande partie des vaisseaux ennemis.

Pendant que ces faits se passaient sur le Parana, le général Mitre arrivait à la tête de 6,000 hommes auxquels vint se joindre plus tard le général Florés avec 2,400 combattants. Quelque temps après parut l'avant-garde de l'armée Brésilienne, après avoir accompli une marche forcée d'environ 200 lieues à travers la Province de Rio-Grande.

Si le Maréchal Lopez avait possédé quelques principes de stratégie, il aurait pu prendre une position presqu'imprenable et empêcher la jonction des forces alliées.

Il arriva trop tard.

La flottille que le Brésil possédait dans la rivière Uruguay, empêcha la jonction des deux corps Paraguayens, l'un de 3000 hommes commandé par Duarte, longeant la rive droite, et l'autre de 9,000 hommes sur la rive gauche, sous le commandement d'Estigarribia.

L'armée alliée de Mitre et de Flores, ayant mis les 3000 hommes en déroute complète, passa l'Uruguay et se mit à la poursuite du second détachement qui se retrancha à Sta Anna do Uruguay, petite ville de la Province de Rio-Grande et dont nous avons déjà donné la description.

(1) Si nos souvenirs sont fidèles, il reçut des blessures fort graves, dont une à la jambe qui en exigea l'amputation.

Comme nous l'avons dit plus haut, un corps d'armée Brésilien était en marche et dans ses rangs se trouvaient l'Empereur, le Comte d'Eu et le Duc de Saxe ses beaux-fils. Arrivé devant Sta Anna do Uruguay, il braqua ses canons sur l'armée de Lopez qui se rendit à discrétion, depuis le premier homme jusqu'au dernier.

Le Paraguay, n'ayant jamais été dans la nécessité de faire la guerre, ne comptait aucun officier d'élite dans l'armée qui venait de déposer les armes; tout au plus quelques officiers orientaux appartenant au parti des BLANCOS.

Parmi ces malheureux, qui combattaient non pour la défense de leur patrie mais pour satisfaire la soif d'un ambitieux, se trouvaient des enfants de 12 à 14 ans.

Les journaux ont relaté un fait assez curieux, c'est que Lopez, avant leur départ, avait fait distribuer de petits billets sur lesquels étaient tracés ces mots : « Bon pour aller au ciel. » En effet on en trouva une quantité dans les gibernes des soldats.

Quoiqu'en aient dit certains journaux, les Paraguayens sont courageux et se battent en vaillants soldats. L'histoire de cette guerre en est une preuve irrécusable.

Lorsque l'armée alliée eut envahi leur territoire, ils se défendirent avec un courage surhumain et digne d'une meilleure cause. Ce n'était cependant pas le patriotisme qui leur avait mis les armes à la main, c'était l'ambition d'un despote, sous la férule duquel, ils courbaient servilement la tête.

Après l'échec subi à Uruguayanna, Lopez ordonna à ses troupes d'évacuer Corrientes, non sans avoir fait piller la ville de fond en comble.

Les forces des alliés mirent trois mois à atteindre la frontière du Paraguay, à cause des immenses

difficultés que présentent ces contrées sillonnées de rivières et de marais.

Toutefois les opérations ne furent reprises qu'au mois d'avril 1866, l'escadre ayant été arrêtée dans le Parana par le manque d'eau.

Pendant ces trois à quatre mois, Lopez resta dans l'inaction et cet homme que certaines brochures et quelques journaux ont élevé jusqu'aux nues, donna des preuves d'une incapacité notoire.

Avec ses accidents de terrain, ses marais et les sinuosités de ses rivières, ce pays présentait une défense naturelle qui aurait pu devenir formidable dans les mains d'un bon stratégiste. Si Lopez avait mieux fortifié l'endroit appelé PASSO DE LA PATRIA, situé sur le Parana, il aurait pu tenir en échec la marine et les troupes des alliés.

Tandis que l'escadre reprenait ses opérations, l'armée ne restait pas inactive et se couvrait de gloire en passant le Parana. Les Paraguayens occupaient la rive opposée au nombre de 25,000 hommes, à l'endroit appelé Passo de la Patria, où ils avaient élevé des batteries armées de 60 canons.

Huit vapeurs, ayant à bord de l'artillerie de campagne, 8000 combattants, et remorquant des radeaux avec de la cavalerie, traversèrent le Parana. Le combat fut vif et meurtrier, la défense énergique. La prise du fort Itapuri, bombardé par l'escadre et attaqué par l'armée, décida de la journée.

Les alliés ayant reçu du renfort, Lopez fut obligé de se retirer avec ses troupes.

Nous avons mentionné plus haut l'indigne trahison que Lopez commit à l'égard du Brésil et de la Confédération Argentine.

Voici un autre fait qui démontre les trahisons de guerre dont il fit usage.

Les Argentins avaient établi un camp sur la rive du Parana, lorsque de grand matin, on vit s'avancer

un détachement ennemi qui avait traversé la rivière pendant une nuit obscure. Les soldats avaient leurs armes et leurs bagages et portaient les canons de leurs fusils abaissés vers la terre.

Les Argentins, prévenus qu'une partie d'environ 3000 Paraguayens venait de s'échapper du camp de Lopez, vinrent à leur rencontre sans défiance et sans armes.

A peine sont-ils en présence des Paraguayens, que ceux-ci font une décharge à bout portant et trois cents Argentins jonchent le sol, les uns mourants, les autres blessés.

A la faveur de ce tumulte, ils repassent la rivière sans recevoir le châtement de cet odieux attentat.

Lorsqu'un des généraux de Lopez perdait une bataille, il était immédiatement fusillé. Tel fut le sort du général Robbles et de Barrios, beau-frère de Lopez, qu'il avait rappelé du Matto-Grosso.

Lopez, ayant appris que les forces alliées préparaient une attaque générale pour le 25 Mai 1866, vint lui-même les attaquer la veille à la tête de 30,000 hommes. Après cinq heures d'un combat meurtrier, où l'artillerie joua le plus grand rôle, les Paraguayens furent défaits laissant sur le champ de bataille plus de 7000 morts et environ 5000 blessés. Du côté des Brésiliens, il y eut 2700 hommes hors de combat et leurs alliés en perdirent environ mille.

Au dire des personnes compétentes, si on avait eu un corps nombreux de cavalerie pour poursuivre l'armée Paraguayenne, cette bataille aurait mis fin à la guerre.

Au 1^r Mars 1866, les forces brésiliennes, sous le commandement du Baron de Porto Alegre, étaient de 33,000 hommes, dont 20,000 seulement purent prendre part à la bataille du 24 Mai et du côté des

alliés on comptait environ 8 à 10,000 hommes. Les fièvres, occasionnées par les exhalaisons des marais, avaient fait beaucoup de ravages dans l'armée, et les hôpitaux étaient encombrés de malades.

Le 16 juillet de la même année, on livra une bataille qui dura plusieurs heures. L'armée alliée ne céda pas un pouce de terrain et les Paraguayens firent preuve d'une grande énergie et d'une grande tenacité. Les pertes se balancèrent à peu près de part et d'autre. Du côté des Brésiliens il y eut 150 officiers de tout grade hors de combat, ainsi que 1200 soldats ; leurs alliés perdirent environ 1400 combattants.

Le 12 septembre, Lopez demanda une entrevue au général Mitre et la conférence, qui dura 5 heures, n'aboutit pas. Pendant ces deux jours de trêve, Lopez fit travailler jour et nuit à rendre Curupaity inexpugnable. On y éleva une batterie armée de 92 canons, dont quelques uns de gros calibre.

Avant de s'emparer d'Humaïta, le Mont-Valérien du Paraguay, les alliés devaient d'abord réduire au silence les batteries de son avant-garde Curupaity.

Au mois d'Octobre, l'escadre et l'armée se préparèrent à une attaque sur ce point. Malgré des prodiges de valeur, et après une lutte souvent corps à corps, ils durent se retirer avec une perte de 4000 combattants tant morts que blessés.

Le marquis de Caxias, qui déjà avait fourni une longue carrière militaire signalée par plusieurs brillants faits d'armes, prit, quoiqu'à un âge fort avancé, le commandement général des troupes.

Au commencement de l'année, le général Mitre fut obligé de retourner à Buenos-Ayres où des symptômes de révolution menaçaient de troubler la tranquillité publique. Depuis il rejoignit l'armée.

En Mars 1867, un terrible fléau vint assaillir l'armée alliée déjà si cruellement éprouvée. Les émana-

tions des marais, dans lesquels gisaient des centaines de cadavres, firent éclater le choléra parmi les troupes. La mortalité était de 140 personnes par jour et lorsque le fléau fut à son déclin, on comptait jusqu'à 4000 victimes.

Cette guerre menaçait de traîner en longueur. Le Rio-Parana et la configuration topographique du pays offraient déjà une défense naturelle, augmentée par de nombreuses batteries élevées sur les rives et dont les alliés n'avaient aucune connaissance. Timbo, Estabelicimento, Curupaity, Humaïta, autant de forts et de forteresses dont les deux derniers étaient considérés comme imprenables, à moins d'en faire le siège en règle.

Le Brésil avait déjà consacré des sommes immenses pour soutenir la guerre et fait le sacrifice de vies bien précieuses.

On a prétendu, sans pouvoir l'affirmer toutefois, qu'il fut fortement question de rappeler les troupes dans leurs foyers. A en croire des personnes bien informées, l'Empereur s'y opposa de toutes ses forces, et aurait plutôt abdicqué la couronne que de subir cette humiliation. En effet, le Brésil devait-il laisser impuni le sanglant affront que Lopez lui avait infligé? C'eut été une honte éternelle pour le pays. C'était une tâche ineffaçable sur son blason. C'était, en un mot, avouer son impuissance.

Ce fut seulement au mois d'Août 1867 que l'escadre brésilienne parvint à forcer le passage de Curupaity, en affrontant le feu bien nourri de 32 canons qui étaient braqués sur la rivière.

En même temps les troupes de terre s'emparèrent de la villa del Pilar.

Les navires de guerre devaient manœuvrer avec beaucoup de prudence, à cause des nombreuses torpilles qui se trouvaient dans le lit de la rivière.

Au reste, on employa des deux côtés, toutes les

ressources qu'offraient l'art militaire et les inventions modernes.

Des ballons servirent à reconnaître la position des troupes ; on envoya des monitors dans le Parana. Des fourgons suivaient l'armée avec tout le matériel pour établir des tramways. Des lignes télégraphiques étaient établies là où la nécessité l'exigeait.

Tout se préparait pour une formidable attaque contre Humaïta. Lopez, prenant l'offensive et désireux de réparer un grave échec qu'il avait subi à Tagi, résolut de frapper un grand coup en s'emparant des positions des alliés à Tuyati.

Ses espions l'avaient instruit que la majeure partie des troupes brésiliennes accompagnaient un convoi, et que le camp des alliés était faiblement gardé.

Quatorze bataillons, parmi lesquels le fameux 40^e bataillon de Lopez, et cinq corps de cavalerie, en tout 8000 hommes, sous le commandement de Barrios, se mirent en marche.

Au premier choc, les Paraguayens s'emparèrent du camp des Argentins et mirent le feu aux barraques. Ce fait d'armes jeta le désordre dans l'armée alliée et peu s'en fallut que la journée ne devint fatale, lorsqu'heureusement la colonne, qui accompagnait le convoi, revint au pas de course. Après un long et meurtrier combat où des deux côtés on fit des prodiges de valeur, les Paraguayens furent mis en déroute, non sans avoir laissé 2700 hommes sur le champ de bataille.

Les alliés, de leur côté, subirent une perte d'environ 2000 hommes et le Baron de Porto Alegre eut un cheval tué sous lui.

Restait maintenant à forcer le passage d'Humaïta, le Sebastopol du Paraguay.

Au mois de février 1868 l'escadre se mit en mouvement.

Comme nous l'avons dit plus haut cette forteresse

était garnie de 200 bouches à feu et avait pour auxiliaires les forts Timbo et Estabelicimento. Du côté de la terre ferme, Humaita était entouré de marais qui en rendaient l'investissement fort difficile et très-dangereux.

L'armée Brésilienne attaqua le fort Estabelicimento, qui fut pris après un combat acharné où périrent environ 600 hommes.

L'escadre, commandée par le capitaine D. Carlos de Carvalho, eut à soutenir un feu terrible; trois vaisseaux de guerre furent mis hors de combat. Après une lutte qui dura une heure et demie, le passage fut forcé.

On calcule que l'ennemi lança à cette occasion plus de 3000 boulets de canon.

Ce brillant fait d'armes porta un coup terrible au prestige de Lopez et permit à quelques navires de guerre de remonter le Paraguay jusqu'à Asuncion, non sans subir le feu des batteries élevées sur ses rives.

Le passage étant forcé, il fallait, pour s'emparer d'Humaita, en faire le siège d'après toutes les règles de la tactique militaire.

Lopez, voyant se resserrer autour de lui un cercle de feu, se retira avec une partie de ses troupes, en laissant une garnison de 400 hommes à Humaita et quelques détachements dans les environs.

Cette poignée de braves résista héroïquement.

Cernés de tous les côtés, en proie aux horreurs de la faim, ils furent forcés de se rendre, mais on leur accorda les honneurs de la guerre.

Environ 180 canons en bon état, et un immense matériel de guerre furent les fruits de cette reddition, qui eut lieu au mois d'Août 1868.

On trouva plus de 1000 cadavres de Paragayens dans les marais et on fit 1400 prisonniers.

Depuis le mois de Mars, époque à laquelle l'armée

alliée débarqua entre Curupaity et Humaïta, les Brésiliens avaient eu hors de combat au delà de 20,000 hommes tant morts que blessés.

De son côté Lopez avait perdu, depuis environ trois ans, 80,000 hommes, 271 canons, 8 vaisseaux de guerre, 13 batteries flottantes et un immense matériel.

Beaucoup de personnes en Europe ont été étonnées, qu'une puissance aussi faible que le Paraguay, ait pu tenir en échec pendant tant d'années les forces du Brésil et de ses alliés. La raison est en fort simple.

Lopez avait fait de son peuple une nation guerrière.

Il avait accumulé un matériel immense et armé presque tous les hommes valides.

Le Paraguay présentait des défenses naturelles rendues formidables par le génie de l'homme.

Le Brésil fut obligé de faire venir une grande partie de son matériel de l'Europe. Son armée avait dû faire à pied 200 lieues avant d'être sur le théâtre de la guerre.

Les navires qui devaient ravitailler l'armée, mettaient plusieurs jours avant d'être arrivés à leur destination.

Le pays où l'on guerroyait était désert, inculte, entrecoupé de forêts, de lacs, de marais, de rivières et sujet à être inondé par des pluies torrentielles. On voit dans quelles mauvaises conditions le Brésil eut à combattre une puissance qui s'était préparée depuis dix ans à entrer en campagne.

Depuis la prise d'Humaïta, Lopez continua à se battre mais vivement poursuivi par les alliés.

Au mois de Décembre 1868, le dictateur ayant pu réunir 18,000 hommes, appuyés par 100 canons, livra bataille à ses ennemis. Le résultat en fut désastreux, il perdit 8000 hommes et 76 canons. La prise d'Asuncion fut la conséquence de cette victoire.

Lorsqu'on pénétra à San Fernando où il avait établi son campement, on trouva 350 cadavres, hommes et

femmes, qu'il avait fait mourir de mort violente.

A cette époque se passa un fait qui n'était pas à la louange de ses auteurs. Le ministre Américain avait abandonné son poste, laissant à la merci du despote, ses concitoyens et les étrangers qui se trouvaient à Asuncion.

Son successeur encouragea ostensiblement Lopez, approuva ses actes et le suivit dans ses campagnes. Le gouvernement des États-Unis le rappela en désavouant sa conduite. Plus tard cet ex-ministre publia des articles dans les journaux exaltant jusqu'aux nues le dictateur et son système d'administration.

Le Maréchal Lopez défait, mais non découragé, montra une sauvage énergie et resolut de continuer la résistance.

Il se retira dans l'intérieur, fit fondre des canons à Caacupé, ordonna une levée de tous ceux qui étaient en état de porter les armes et se prépara de nouveau à la lutte.

Le maréchal Caxias, que son grand âge et une campagne de quatre ans avaient notablement affaibli, céda le commandement au comte d'Eu qui arriva à Asuncion en Avril 1869.

On y établit un gouvernement provisoire. Un grand nombre d'habitants, qui s'étaient réfugiés dans l'intérieur du pays, retournèrent à Asuncion. On forma une légion Paraguayenne, afin d'aider les alliés à délivrer le pays du despote.

Pendant quelques mois, l'armée Brésilienne fit des reconnaissances dans les environs de la capitale, et mit en déroute plusieurs détachements, qui occupaient des points fortifiés. Le génie rétablit les chemins de fer, ainsi que les ponts qu'on avait détruits.

Vers la fin du mois de Juin, les alliés se mirent en marche vers la Cordillera. Lopez ayant transféré le siège du gouvernement à Peribebuy, son armée

chassa devant elle des milliers de personnes principalement des vieillards et des enfants.

Une grande partie périt d'inanition, le Dictateur ayant ordonné de garder les vivres pour ses soldats.

Pendant ce temps, quelques steamers de guerre entrèrent dans le Rio Manduvira pour en déloger une flottille Paraguayenne qui s'y trouvait. Le manque d'eau empêcha les vapeurs de l'atteindre. Le Général Camara ayant réussi à couper toute communication de cette flottille avec l'armée, les Paraguayens, plutôt que de laisser tomber leurs vaisseaux dans les mains de leurs ennemis, mirent le feu à six vapeurs de guerre qui sautèrent en l'air.

La peuplade de Peribebuy, où Lopez s'était retiré, était armée de dix neuf canons et bien fortifiée. Le 10 Août l'armée Brésilienne et Argentine, sous le commandement du Comte d'Eu, attaqua Peribebuy qui fut prise d'assaut.

Les Paraguayens perdirent 19 canons et eurent 1800 hommes hors de combat, dont 630 morts, et l'on fit 1117 prisonniers.

La perte des Brésiliens fut de 326 combattants tant morts que blessés. Les Argentins se battirent bravement et comptèrent environ 130 soldats hors de combat.

Après cette défaite, Lopez réussit à occuper une position formidable dans les montagnes de la Cordillera.

Diverses colonnes commandées par le comte d'Eu, les généraux Mitre, Camara et Victorino se mirent en devoir d'occuper Caraguatahy. Après un combat meurtrier, l'armée de Lopez fut mise en déroute et perdit ses positions.

Cette dernière victoire décida du sort de Lopez.

Pendant les divers combats du mois d'Août, le dictateur avait perdu 9000 hommes, dont 3300 furent

faits prisonniers, et si canons étaient tombés dans les mains des alliés.

On se mit sans relâche à la poursuite du maréchal, dont on découvrit l'armée dans la plaine de Nhu Guassu ou Campo grande. Quoique dépourvu de cavalerie, il accepta la bataille. Ce fut une grave erreur.

Les Paraguayens se battirent avec énergie et le feu de leurs canons causa beaucoup de ravages parmi la cavalerie Brésilienne.

Après une lutte de cinq heures, ils durent céder laissant 2,000 cadavres sur le sol. Vingt-trois canons et 2,800 prisonniers tombèrent au pouvoir des alliés.

Les Brésiliens eurent 430 hommes hors de combat.

Pendant la marche de l'armée à la poursuite de Lopez, les soldats eurent énormément à souffrir du manque de vivres. Longtemps ils vécurent du suc d'un arbre appelé Carnauba dont on extrait de la cire.

Ce ne fut qu'au mois de Février 1870 que la cavalerie brésilienne, sous le commandement du colonel Joca, put atteindre Lopez qui n'avait plus que 500 combattants.

Un Rio Grandense, nommé Chico Diabo, le blessa grièvement d'un coup de lance et comme il refusa de se rendre un coup de revolver le tua net.

Ses deux fils périrent à ses côtés, ainsi que quelques uns de ses chefs; tout le reste fut fait prisonnier.

Nous n'avons cité que les principales batailles, mais, pendant ces quatre années, presque chaque jour il y eut des escarmouches, et des combats que nous avons passés sous silence. (¶)

(¶) Afin de pouvoir donner une description exacte mais sommaire de cette guerre, nous avons pris pour guide l'ouvrage publié au Brésil ayant pour titre « Guerra de Paraguay pelo 1º tenente E. C. Jourdan. » Le lieutenant

C'est surtout dans la dernière campagne que l'armée alliée eut cruellement à souffrir, et les nombreuses difficultés qu'elle eut à surmonter, retardèrent l'issue de cette guerre qui n'était plus douteuse.

Tant que l'armée côtoyait les rives du Paraná, elle pouvait être facilement ravitaillée par l'escadre, mais ce moyen manquant, plus d'une fois elle fut exposée à de graves dangers.

Il n'y avait pas d'intendance militaire proprement dite.

Les fournisseurs ne tombant pas sous la loi militaire, ont gravement failli à leur devoir.

L'armée était dans une contrée inconnue, entrecoupée de forêts, de lagunes, de marais et de rivières. Pour comble de malheur le peu d'habitations avaient été détruites, et l'armée de Lopez avait fait une razzia complète de tout le bétail et de tous les vivres qui s'y trouvaient.

Joignez à cela le fléau des insectes qui tourmentaient cruellement les soldats, et un climat variable, tantôt un soleil dévorant, tantôt des pluies diluviennes qui changeaient les ruisseaux en torrents et les prairies en lacs.

Tous les généraux, tant du côté des alliés que du côté du Brésil, montrèrent une abnégation et une force d'âme qui électrisèrent les soldats. Le Comte d'Eu, chassant de race, fit preuve d'une activité et d'un courage dignes de ses ancêtres. Maintes fois les balles sifflèrent à ses oreilles, On avait à combattre un ennemi d'une énergie sauvage et qui en donna des preuves bien éclatantes.

E. C. Jourdan, membre de la commission des ingénieurs de l'armée, a fait un récit très circonstancié de cette lutte à laquelle il prit part. Ecrivain impartial et consciencieux, il a plus d'une fois rendu justice au courage et à l'énergie de l'ennemi.

A mesure que l'armée avançait dans l'intérieur, elle fut témoin de scènes vraiment navrantes.

On découvrit à Itanarami un grand nombre de charrettes abandonnées et des monceaux de cadavres, femmes, vieillards et enfants, les uns morts de faim, les autres égorgés. On put heureusement sauver environ 400 personnes qui, sans ce secours, seraient mortes d'inanition.

Sur son parcours, l'armée sauva des milliers d'individus surtout à Curugayta, et presque toutes personnes du sexe que Lopez avait obligées d'abandonner Asuncion.

Parmi ces malheureuses se trouvait la veuve du consul Portugais Leite Pereira, que le dictateur avait fait fusiller, parce qu'il avait secouru des prisonniers brésiliens.

Plusieurs membres de la famille de Lopez, ses meilleurs généraux, ses ministres et l'Evêque d'Asuncion furent victimes de sa tyrannie, ainsi que l'épouse du brave colonel Martinez, l'héroïque défenseur d'Humaita.

On calcule qu'il sacrifia à son ambition environ 120,000 de ses concitoyens. Le Brésil eut à déplorer la perte d'un grand nombre de généraux et d'officiers de tout grade et de plus de cent mille de ses enfants.

Ainsi que beaucoup de conquérants, cet homme aura un jour un terrible compte à rendre du sang qu'il a fait verser inutilement.

FIN DU VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES.
INTRODUCTION. Découverte du Brésil. — Invasion du pays par les Français et les Hollandais. — Rio de Janeiro. — Passeio publico. — Jardim botanico. — Hôpital de la Miséricorde. — Dom Pedro II.	9
CHAPITRE I. Départ. — Rio Grande do Sul. — Détails historiques. — Son commerce. — Lagoa dos Patos. — Porto Alegre. — La colonie de San Leopoldo. — Le Brésil sous le Portugal.	25
CHAPITRE II. Voyage de l'Empereur. — Le Rio Jacuhy. — Une scène nocturne dans la forêt. — Les charqueiadas. — Rio Pardo. — Une triste nuit. — Le maté. — Une mule chucara.	40
CHAPITRE III. San Gabriel. — La mule Negrinha. — Le tatou. — Capture d'un cheval. — Le lasso et le canon. — Les balas. — Dom Ambrosio. — Un plat original. — Alegrette. — Le Bavaois. — Le feu dans la plaine. — Un orage. — Bain forcé.	53

- CHAPITRE IV. San Francisco de Borja. — Aperçu historique des missions des Jésuites. — Leurs travaux. — Mode d'administration. — Expulsion. 69
- CHAPITRE V. Le Rio Uruguay. — Corrientes. — Une étrange garnison. — Au milieu des Indiennes. — Monsieur Dupuis. — Itapua. — Le Pueblo del Carmen. — Santa-Rosa. — Son couvent. — Richesses des Jésuites. — Santa-Maria. — Coutumes et habitudes. 84
- CHAPITRE VI. Arrivée. — Le Rio Paraguay. — Le Parana. — Histoire de la découverte du Paraguay. — Son émancipation. — Intrigues de Buenos-Ayres. — Le Dictateur Francia. — Sa politique. — Le Président Lopez. — Mode de recrutement. — 98
- CHAPITRE VII. Le Paraguay sous Lopez. — Nouvelles lois. — La Justice. — Francia et son commandant. — Les Jésuites modernes. — Division du pays. — Impôts et revenus. — Les Guaranis. — Les Payaguas. 113
- CHAPITRE VIII. Détails curieux sur les Indiens Payaguas. — Le scalp. — Un bal de Payaguas. — Asuncion. — Francia architecte. — Mœurs et coutumes des habitants. — Un bal chez le ministre brésilien. — Domestiques et esclaves. 126
- CHAPITRE IX. Rivières du pays. — Exportation. — Produits agricoles. — Industrie. — Matières colorantes. — Minéraux. — El Salinar. — Résines. — Arbres divers. 141
- CHAPITRE X. Les guêpes. — Combat de fourmis. —

- Une cavalcade lumineuse. — Animaux divers. — Le caïman. — Le serpent boa. — L'île flottante et les jaguars. — Chasse au cerf. — Vautours. — Oiseaux divers. 159
- CHAPITRE XI. Coutumes de l'intérieur. — Estancieros et Peones. — Médecin malgré moi. — Les Peones à la Venta. — Le Général Artigas. — Ses exploits. — Une chasse au Jaguar. — Emouvant récit d'un tigrero. — Comment on dompte les chevaux sauvages. — Le cheval empacador. — Ruse des Indiens. 175
- CHAPITRE XII. Capiipoo. — Le Jaguar et les évadés. — Une exécution cruelle. — Le tigre pris au piège. — La pelota. — Courses de chevaux. — L'enjeu original. — La prison. — Don Pablo et sa mère. — Cruautés de Francia. — Détails inédits sur sa mort. — 192
- CHAPITRE XIII. Sur le retour. — Une veillée de morts. — Un convoi de charrettes. — Triste accident. — Captivité du Dr Bonpland. — Les Brigands Correntins. — Horrible assassinat. — O Gavião. — Sta Anna do Uruguay. — 208
- CHAPITRE XIV. Départ d'Uruguayanna. — Garibaldi. — Abandonné dans la plaine. — Bahada de Sta Barbara. — Ste Catherine. — Détails historiques sur cette Province. — Ses productions. — L'île de Ste Catherine. — Les Bugres. — Arrivée à Rio de Janeiro. — 222

CHAPITRE XV. La guerre du Paraguay. —

- Education de F. Solano Lopez. — Les Blancos et les Colorados — Rupture entre le Brésil et la république Orientale. — Lopez commence les hostilités. — La triple alliance. — Le commandant Barroso. — Passage du Parana. — Le Choléra. — Prise d'Humaita. — Invasion du Paraguay. — Le Comte d'Eu — Cruautés de Lopez. — Sa mort. 237

CHAPITRE XII. (Espégo). — Le jaguar et les évadés. — Une ascension terrible. — Les tigres pris au piège. — La pelote. — Courses de chevaux. — L'enjeu original. — La prison. — Don Pablo et ses méres. — Cruautés de François.

CHAPITRE XIII. Sur le retour. — Une veille de mort. — Détails inédits sur sa mort. — Les châtiments. — Triste

CHAPITRE XIV. Départ d'Argentin. — Garibaldi. — Abandonné dans la plaine. — Bar-

hata de Ste Barbara. — Ste Catharine. — Détails historiques sur cette Province. — Ses productions. — L'île de Ste Catherine. — Les Borges. — Arrivée à Rio de Janeiro. —